



PETITE

*PHÉNOMÉNOLOGIE DE
L'ESPRIT*

ILLUSTRÉE



Jean Zin

Présentation

La "conscience malheureuse", la "conscience honnête", le combat de la "conscience noble" et de la "conscience vile", etc., toutes ces parties isolées contiennent (bien que sous une forme encore aliénée) les éléments nécessaires à la critique de domaines entiers, tels que la religion, l'État, la vie bourgeoise, etc. (Marx II p125)

Alors qu'elles sont pour une bonne part à l'origine de son succès et de sa réputation, j'ai toujours été très surpris que la partie historique et les figures de la conscience dans la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel ne soient pas plus connues et commentées, réduite en général à la dialectique du maître et de l'esclave. Il me semble donc extrêmement regrettable que ne soient pas plus largement présentes dans le débat public (ou même les controverses philosophiques) les réflexions si éclairantes de Hegel sur la généalogie de la morale et les contradictions de ses figures successives, contradictions qui ne peuvent se résoudre que par le passage à l'action politique et qui illustrent concrètement la dialectique historique.

C'est, bien sûr, à cause de son style impénétrable que la lecture de la *Phénoménologie* est réservée au tout petit nombre. Cela justifie à mes yeux la tentative d'en restituer la "trame romanesque" avec ses multiples péripéties et ses retournements dialectiques, en espérant que cela puisse clarifier les enjeux d'un retour au politique du moralisme ambiant.

Je ne prétends pas rendre compte de toute la richesse de la dialectique hégélienne, ni même de toute la *Phénoménologie de l'Esprit*, juste donner un aperçu de sa puissance de dévoilement et de son caractère indispensable en politique. Si cela pouvait permettre à tous ceux qui se prétendent anti-hégéliens (qui ne l'est pas de nos jours?) de savoir au moins un peu de quoi il est question... Par exemple, et à l'opposé de ce qu'on croit, il serait bien salutaire que les marxistes reviennent à Hegel pour comprendre qu'il n'y a pas plus d'abolition des classes qu'il n'y a de volonté générale quelque soit l'acharnement de la Terreur pour en imposer l'existence par la négation de l'existant.

Sommaire

1. **Tentative d'approche, p3**
2. **Misère de la morale, V-B, p7**
3. **Les aventures de la dialectique, VI, p17**
4. **L'histoire après l'histoire (Hegel 200 ans après), VIII, p43**
5. **Le savoir absolu, VIII, p57**

Annexes :

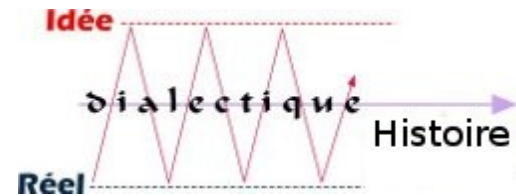
6. **Préface, p75**
7. **Introduction, p83**
8. **Conscience, p85**
9. **La revanche de l'esclave (Kojève), p87**

Tentative d'approche de Hegel (1770-1831)

Ces petites notes ne visent qu'à donner quelques repères rapides à la lecture et peuvent être sautées pour aborder directement « Misères de la Morale ».

La dialectique

Hegel se situe dans la continuité de Kant (distinction représentation/chose en soi), Fichte (opposition moi/non-moi) et Schelling (unité nature/esprit).



On peut résumer Hegel par sa **dialectique**, ce qui signifie qu'il ne faut pas juger les choses d'après leur état actuel mais considérer à chaque fois le **processus** dans lequel chaque fait considéré est apparu. C'est l'introduction de l'évolution et de l'histoire dans la pensée.

1. Considérer à chaque fois le processus signifie que toute chose est *éphémère*, mais aussi qu'il y a toujours un *mauvais côté* des choses provoquant son dépassement (*Tout bien a son mauvais côté*).

Dans la conception positive des choses existantes, la dialectique inclue du même coup l'intelligence de leur négation fatale, de leur destruction nécessaire, parce que, saisissant le mouvement même dont toute forme faite n'est qu'une configuration transitoire, rien ne saurait lui en imposer ; parce qu'elle est essentiellement critique et révolutionnaire. Marx I, 559

2. Surtout le savoir lui-même est processus, toujours *savoir d'un sujet* concret. Le "**Savoir absolu**" est simplement la certitude que tout savoir résulte d'un apprentissage (intentionnalité qui se règle sur l'objet) et toujours en progrès. Il n'y a pas de vérité *en soi*, hors de l'histoire et du temps, mais seulement *pour nous*, pour un sujet concerné concrètement.
3. Le concept de *processus unifie* le sujet et l'objet (leurs interactions) alors que Descartes et Kant les avaient séparés. Ainsi, il y a une objectivité du sujet (qui existe vraiment, dans le monde dont il dépend) comme il y a un subjectivisme de l'objet (toujours représentation, point de vue partiel d'un sujet, intentionalité). Hegel considère la *vérité* comme *sujet*, c'est-à-dire processus concret d'apparition de la vérité dans le monde et pour nous, contrairement à une vérité éternelle et séparée, indépendante de nous. Dès lors "*le faux est un moment du vrai*" car sans l'apparition du faux, qui n'est pas sans raisons, la vérité qui le réfute ne serait pas apparue dans le discours, pas sous cette forme particulière. Enfin, cela implique que seule la *totalité* du processus est concrète, qu'il n'y a de clôture du sens qu'après-coup. Chaque moment immédiat, empirique (graine, fleur ou fruit), détaché de la totalité où il s'inscrit, n'est qu'une abstraction.

4. Mais le processus implique aussi une force motrice, la force de l'Esprit, qui se confond pour Hegel avec la **négativité** (*l'esprit qui dit non*) qui dissout toute particularité (universalisation) et commence par l'opposition du sujet à l'objet dans la perception, pour se *réaliser*, à la fin après de nombreuses médiations, comme unité sujet/objet, retour du sujet au monde, **liberté** consciente d'elle-même et **reconnaissance** mutuelle.
5. Le processus dialectique est le mouvement de cette négation, toujours partielle, qui comporte **quatre temps**: la *position* (ou le résultat précédent, ou la thèse), *l'opposition extérieure* et la *division intérieure* (antithèses) puis la (re)*composition*, synthèse temporelle comme processus et *négation de la négation*¹. Il n'y a pas de progrès infini, mais moments opposés, passage de la quantité à la qualité (seuil qualitatif), ruptures, réactions. L'Esprit est cette puissance de négation, de liberté face au donné (de destructions créatrices), de mouvement et de vie (mort et régénération). Passage de l'énonciation dans l'énoncé, de la vérité dans le savoir, de la liberté dans la Loi.

¹ En fait, il y a 5 temps ou 2 fois 3 ! En effet, ce qu'il faut comprendre c'est qu'il y a 2 négations, 2 temps dialectiques (Encyc. §241) : opposition et division. Donc on peut dire qu'il y a 4 temps (fin de la Logique III, p383) : position, opposition, division, composition. Sauf qu'on peut introduire une synthèse partielle entre opposition et division, ce qui donne 5 temps : 1) Etre, immédiat, donné, position, 2) opposition extérieure, apparence, différence 3) Essence, médiatisé, réflexion, identité 4) division intérieure, fondement, contradiction 5) Concept, médiatisant, liberté, composition (position vérifiée, unité sujet-objet, moments). Si on en reste aux 3 temps, il faut dire que les 3 temps vont pas 2 car il n'y a pas équivalence entre synthèse objective et synthèse subjective ! On en voit l'illustration dans la structure de la logique

L'oeuvre

Le premier ouvrage important de Hegel est [La Phénoménologie de l'Esprit](#)¹⁸⁰⁷, qui est son ouvrage le plus riche, illustrant la dialectique par l'histoire concrète qui commence avec la *perception* et la *conscience*, puis, par négations successives, la *conscience-de-soi* enfin la *conscience-pour-un autre* qui aboutit à la *lutte du Maître et de l'esclave* initiant l'histoire humaine, histoire concrète de la *moralité* d'abord et de la *politique* ensuite, jusqu'aux formes les plus hautes de l'Art et de la *Religion*, formes encore séparées cependant, mais dont le "*Savoir absolu*" se réapproprie toute l'histoire comme processus d'objectivation du sujet. De fameuses analyses concrètes dévoilent les stratégies subjectives de la *conscience malheureuse*, de la *loi du coeur* et du *délire de présomption* tout autant que l'orgueil de l'ascète ou la dureté hypocrite du moraliste, mais le style est souvent un peu trop dense...

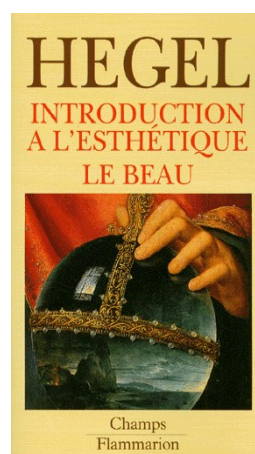


La [Logique](#)¹⁸¹²⁻¹⁸¹⁶ ([Être](#), [Essence](#), [Concept](#)) reprend le même projet d'un point de vue abstrait commençant par l'*Être* opposé au *Néant* puis unifiés dans le *devenir*.

Ensuite, l'*Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé*¹⁸¹⁷ formera un tout de la logique à la philosophie de la nature, puis de l'Esprit (Anthropologie, Droit, Art, Religion jusqu'au savoir absolu), exposant toute la philosophie de Hegel sous une forme ramassée.

Les [Principes de la Philosophie du Droit](#)¹⁸²¹ sont aussi importants, même si c'est la partie la plus idéologique de Hegel. Il annonce Marx en de nombreux points. Le Droit est pour Hegel la *liberté objective*, et son but est la reconnaissance universelle par l'État (dont Marx critiquera l'abstraction).

Les **cours** de Hegel sont une bonne introduction à son oeuvre, surtout **La raison dans l'histoire** qui est une description dialectique vivante de l'histoire politique comme liberté devenant conscience d'elle-même, mais aussi les [cours d'Esthétique](#), principalement *le Beau*, qui est une histoire dialectique de l'Art (symbolique, classique, romantique).



Il arrive souvent que l'esprit s'oublie, se perde ; mais à l'intérieur il est toujours en opposition avec lui-même ; il est progrès intérieur - comme Hamlet dit de l'esprit de son père : « Bien travaillé, vieille taupe! » - jusqu'à ce qu'il trouve en lui-même assez de force pour soulever la croûte terrestre qui le sépare du soleil [...] L'édifice sans âme, vermoûlu, s'écroule et l'esprit se montre sous la forme d'une nouvelle jeunesse.

Fin de l'introduction du *Cours sur l'histoire de la philosophie*

De même que, chez l'enfant, après une longue nutrition silencieuse, le premier souffle de la respiration brise - par un saut qualitatif - le caractère progressif d'une croissance seulement quantitative, et voici qu'à présent l'enfant est né. Ainsi l'esprit qui se forme par une lente et silencieuse maturation accède à sa nouvelle figure, désagrège successivement les parcelles de l'édifice qui constituait son ancien monde. Que celui-ci soit ébranlé, voilà ce qu'indiquent seulement des symptômes isolés ; la frivolité, l'ennui qui s'installent en tout ce qui existe, le vague pressentiment de quelque chose d'inconnu, sont autant de signes précurseurs indiquant qu'une réalité nouvelle commence à s'instaurer. Cet émiettement progressif, qui n'altère pas la physionomie globale, est interrompu par un surgissement qui, tel un éclair, installe d'un coup la figure du monde neuf.

Phénoménologie de l'Esprit, préface, p10

Misère de la morale

20 mai 2006

Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Phénoménologie de l'esprit I* (V-B)



La conscience morale apparaît lorsque la conscience de soi se reconnaît dans la conscience des autres (*un Je qui est un Nous*), nostalgie de l'unité avec les autres. Seulement, en restant paradoxalement individuelles et abstraites, ces positions morales développeront ensuite toutes leurs limites et contradictions. Hegel illustre ainsi la succession dialectique de leurs impasses respectives : du traditionalisme à l'hédonisme, puis de la "loi du cœur" utopique à la discipline de la vertu, bientôt réduite au mérite individuel et aux "bonnes oeuvres" quand ce n'est pas au développement personnel ou même à une simple occupation plus ou moins distrayante... En retour, la volonté de défendre une loi morale qui soit véritablement universelle se révèle inapplicable, aboutissant à une morale réflexive, morale de la responsabilité et de la vigilance (pouvant aller jusqu'à la désobéissance civique) qui débouche enfin sur l'engagement politique, seul à même de rendre le monde un peu plus juste en dépassant l'impuissance morale et la conscience malheureuse de l'individu isolé.

J'illustrerais, pour rire et pour faciliter la compréhension, ces différentes positions morales par des figures contemporaines plus ou moins inadéquates (Finkielkraut, Onfray, Glucksmann, Foucault, Benasayag, Kouchner, Sartre, Morin, Rosanvallon, Slama, Bové), qu'on m'en excuse !

- Traditionalisme

La première évidence, lorsqu'on découvre notre lien aux autres et notre dépendance sociale, c'est d'adopter le langage et les coutumes locales, c'est l'imitation. Le groupe prime sur l'individu car l'individu dépend du groupe pour sa survie. La conscience de l'unité avec les autres prend donc la forme du traditionalisme pour qui "*sagesse et vertu consistent à vivre conformément aux moeurs de son peuple*". C'est moins la conscience des autres d'ailleurs, que la conscience du **commun**, de nos "racines", d'un héritage, d'une continuité, de l'unité originelle et d'un avenir commun.



Pourquoi donc cette position n'est-elle pas tenable *ad vitam aeternam* ? Pour deux raisons incontournables : il est impossible de **justifier** une religion par rapport à d'autres religions, de même que de défendre une tradition contre d'autres traditions. L'opposition aux autres détruit l'unité présupposée, mais ce qui l'achève, c'est sa division intérieure, son hypocrisie : évidence que l'idéologie renonce à se réaliser véritablement, que personne n'y croit vraiment et que le ver est dans le fruit ! D'ailleurs, ceux qui refusent ces évidences sont les racistes, les chauvins et les fanatiques de tout poil...

On a ici la matrice de la **dialectique** - à 4 temps et non pas 3 - où toute position (1) se défait par l'opposition à l'autre (2) et par division interne (3) avant la prise de conscience de ces contradictions et l'abandon de la position initiale par l'intégration de ce qui était rejeté dans une nouvelle synthèse (4). Le moment négatif est double (opposition puis division). Ce sont choses très simples, mais continuons.

- l'intellectuel et la société

"Alors l'individu s'est dressé en face des lois et des moeurs; elles sont seulement une pensée sans essentialité absolue; mais l'individu comme ce moi particulier, est alors à soi-même la vérité vivante". C'est la promotion de l'esprit critique face au groupe comme pur produit de la rencontre des peuples, de la connaissance de traditions différentes, et qui débouche, pour la conscience malheureuse de l'intellectuel critique, sur la *"recherche du bonheur"*, comme de cette unité perdue.

(a) le plaisir et la nécessité (abrutissement)

Le progrès de la prise de conscience s'incarne dans la figure de l'intellectuel qui a dénoncé le semblant des valeurs communes et s'oppose maintenant à la société. Il n'y croit plus et comme tous ceux qui ont perdu la foi, sa première réaction est de s'imaginer que "tout est permis" (erreur funeste!), seule compte la **jouissance** égoïste et la voix du corps. Ce qui se présente comme le retour aux choses mêmes, n'est, en fait, que le produit dogmatique d'un faux savoir, d'une fausse évidence, d'une abstraction simpliste et d'un préjugé commun où l'unité avec les autres se réduit à l'égoïsme universel, conscience et raison paraissant alors paradoxalement à la conscience et à la raison comme d'une essence étrangère (*c'est l'esprit qui se nie avec la force infinie de l'esprit*) !



Qu'est-ce qui peut nous sortir de cette "tyrannie des plaisirs" et de cet individualisme triomphant? Tout simplement le fait que les plaisirs sont tyranniques, ne nous laissant aucune autonomie, et surtout qu'ils ont une fin! Le désir satisfait s'éteint et s'épuise dans une répétition qui sombre rapidement dans l'ennui. A cette contradiction extérieure s'ajoute le déchirement intérieur, car dans son exaltation de la chair où la conscience s'évanouit, c'est la présence angoissante de la **mort** qui revient à la conscience de façon de plus en plus irrémédiable. *"Au lieu de s'être jetée de la théorie morte dans la vie même, elle s'est plutôt précipitée dans la conscience de son propre manque de vie"*.

La conscience souffre donc cette violence de se gâter la satisfaction, limitée à partir de son existence même. Dans le sentiment de cette violence, l'angoisse peut bien reculer devant la vérité, et tendre à conserver ce dont la perte menace. Mais elle ne peut s'apaiser ; en vain elle veut se fixer dans une inertie sans pensée ; la pensée trouble l'absence de pensée et son inquiétude dérange sa paresse (Introduction).

Comment sortir de cette impasse d'une vie de plaisirs vides ? La conscience de la mort est déjà la réponse par laquelle la conscience insiste et se rappelle à elle-même dans sa négativité. La prise de distance de la conscience avec la jouissance immédiate est aussi prise de conscience de l'universel qui nous habite et dépasse notre condition de mortel. Le plaisir n'a pas le dernier mot car il est confronté à sa fin et sa division intérieure, mais aussi à cette voix de **l'universel** en nous, impossible à faire taire! (il faudrait ajouter sans doute la

rencontre de l'autre). En tout cas, la conscience sait maintenant qu'elle contient en elle-même la dimension de l'universel et de la loi, c'est-à-dire qu'elle est devenue conscience morale (intériorisée). L'homme est un animal rationnel et politique, un être parlant, pas seulement un corps vivant. On ne vit pas dans le présent, on se projette dans le futur. La conscience n'est pas seulement vie, elle est aussi pensée (*Nous ne pouvons du tout renoncer à la pensée ; c'est ce qui nous distingue de l'animal*, Philosophie de l'histoire, p22).

(b) La loi du coeur et le délire de présomption (utopie et folie)

Voici donc une nouvelle figure de la conscience, l'intellectuel qui ne prône plus les plaisirs mais se fait la voix de l'universel contre une humanité "*soumise à une nécessité étrangère*". Cette aspiration morale éprouvée immédiatement se proclame "**loi du coeur**", opposition de sa subjectivité au monde, sans d'autre légitimité que sa force de conviction intérieure et la certitude de défendre le bien-être de l'humanité. Ce rejet de la réalité extérieure au nom de pures utopies par une conscience individuelle qui se croit supérieure au monde peut aller jusqu'à la "folie des grandeurs". C'est "*l'individualité qui en soi et pour soi veut être loi, et dans cette prétention trouble l'ordre constitué*".



Qu'est-ce qui pourrait bien faire perdre sa superbe à cet imprécateur ? C'est comme toujours d'abord l'opposition aux autres (provoquant *le conflit de tous contre tous*), l'existence d'autres lois, d'autres principes, d'autres militants pour d'autres causes, mais cela peut être aussi la réalisation même de son idéal qui ne tient pas le coup, montre ses divisions internes et tous ses effets pervers (remède pire que le mal) au point qu'on peut être tenté d'invoquer l'intervention d'un complot, la main du diable, contre de pures intentions qui tournent au cauchemar ! Cela peut aller jusqu'au **délire de persécution**, on ne le sait que trop, tant que le désordre du monde n'est pas renvoyé au désordre de celui qui l'a troublé, à ses prétentions d'imposer sa volonté arbitraire au cours du monde, à sa folie criminelle...

(c) La vertu et le cours du monde (le réformisme)

- Le lien de la conscience de soi à l'universel

Cette troisième figure de l'intellectuel s'oppose du tout au tout aux figures précédentes puisque désormais c'est l'individu qui va être accusé de troubler le cours du monde. Pour ne pas délirer, la conscience de soi se trouve obligée d'appliquer son zèle contre sa propre subjectivité, par la discipline d'une **vertu** impersonnelle et d'une transformation de soi qui est négation de soi, au moins dans son individualisme étroit (mais qui peut aller jusqu'au suicide parfois). On se retrouve dans une situation proche du traditionalisme mais avec une plus grande intériorisation et donc une plus grande individualisation aussi, signe du progrès accompli, et cette fois "*l'expérience que fait la vertu ne peut que l'amener à découvrir que son but est en soi déjà atteint, que le bonheur se trouve immédiatement dans l'opération même*". Dès qu'on a décidé d'être vertueux, on peut s'admirer soi-même !



Le parti de la vertu n'est pas révolutionnaire même s'il entretient l'illusion que la société idéale résulterait de la réforme personnelle de tous, il ne vise qu'à l'élimination des excès et perversions de l'ordre existant. On a vu que ce n'est pas seulement l'égoïsme mais l'égoïsme qui est désormais rejeté comme l'origine du mal. Pourtant, et paradoxalement, alors même que le cours du monde auquel s'oppose la vertu est identifié au règne de l'égoïsme universel, il faut bien avouer que la vertu est intégralement individuelle, ne se réalisant qu'à la mesure des forces de chacun. Son **mérite** personnel ne réside donc pas tant dans son résultat objectif (son utilité sociale) que dans son effort et sa bonne volonté. Le mérite se mesure à la peine, refrain connu de toutes les religions du salut individuel mais qui bien sûr ne se vérifie pas dans le monde (et ne détermine pas la valeur des marchandises par exemple)!

- Le cours du monde comme réalité effective de l'universel

Privilégier le mérite subjectif sur le résultat objectif, privilégier la **résistance** ou le contre-pouvoir sur le pouvoir, a pour conséquence de revaloriser le monde qui nous fait souffrir et qui permet de révéler notre opposition et notre excellence, notre vertu et notre mérite. La dureté du monde est nécessaire à notre discipline, c'est le lieu de son exercice et d'une liberté supérieure. Idéologie pour les temps d'hiver, qu'il faut bien affronter, mais qui peut facilement tomber dans la complaisance.



En effet, dans cette optique d'épreuve personnelle et de révélation de soi, la charité se préoccupe surtout de ne pas **manquer** d'objets de pitié, et le sauveur du monde que le monde ait bien besoin d'être sauvé ! Il ne faut voir là aucune "déviation" mais une simple conséquence logique qui finit par user cet esprit de résistance en dénonçant sa collaboration à l'ordre qu'il prétend combattre indéfiniment par un réformisme des petits pas.

- L'individualité comme réalité de l'universel

Au bout d'un certain temps, la vertu proclamée sombre dans le ridicule et l'hypocrisie, quand ce n'est pas dans les petites affaires personnelles et le mépris des autres décidément bien décevants. On sait comme l'amour de l'humanité peut se retourner facilement dans la haine d'une humanité qui n'est décidément pas à la hauteur de nos rêves. La vertu voulait se défaire de l'individualité comme le mal, mais à privilégier l'effort, la résistance ou même la grandeur d'âme, c'est l'individu qui est finalement posé comme seule réalité et seul bien. Du coup, c'est le cours du monde et l'**individualisme** qui *"trionphe de discours pompeux concernant le bien suprême de l'humanité et l'oppression de celle-ci, concernant le sacrifice pour le bien, et le mauvais usage des dons;- Ce sont là des déclamations qui dans leur diversité expriment seulement ce contenu : l'individu qui prétend agir pour des fins si nobles et a sur les lèvres de telles phrases excellentes, vaut en face de lui-même pour un être excellent; - il se gonfle, et gonfle sa tête et celle des autres, mais c'est une boursouflure vide"*. Il n'y a pas d'individu désintéressé. Il vaut mieux l'avouer, le revendiquer même, à vouloir devenir quelqu'un. En tout cas, *"Avec cette expérience tombe le moyen de produire le bien par le sacrifice de l'individualité"*.



- L'affirmation de soi

L'individualité est donc maintenant non seulement certitude mais **but** pour elle-même, affirmation de soi et de son unité avec les autres dans sa négativité même, universel singulier d'un devoir-être. On est passé de la négation de l'individu dans la masse à sa distinction et sa valorisation dans son rapport aux autres (la belle individualité), passage de la transformation de soi à l'expression et la réalisation de soi.

(a) Le règne des créateurs et de la tromperie

- Le concept de l'individualité réelle

Nous voilà devenus modernes. Ce n'est plus le traditionaliste ni l'individu naïf tourné vers sa propre excellence. On veut être jugé sur ce qu'on fait. C'est le principe protestant qui ne se suffit pas de la foi proclamée mais juge le croyant à ses oeuvres, comme l'arbre à ses fruits. La conscience n'est que ce qu'elle fait, sa vérité est dans sa **pratique** personnelle (pas encore dans l'activité politique), où elle se découvre à elle-même.



L'agir est justement le devenir de l'esprit comme conscience. Ce qu'elle est en soi, elle l'apprend donc de sa propre réalité effective. Ainsi l'individu ne peut savoir ce qu'il est, avant de s'être porté à travers son opération à la réalité effective... C'est en effet de l'opération faite qu'il apprend à connaître l'essence originaire qui doit nécessairement être son but; mais pour opérer, il doit posséder auparavant le but. Mais c'est justement pour cela qu'il doit commencer immédiatement et passer directement à l'acte, quelles que soient les circonstances et sans penser davantage au début, au moyen et à la fin.

Dans un premier temps, cet appel à la créativité comme suspension de la conscience, semble tout bénéfique, **plaisir** de l'activité qui ne se rapporte qu'à soi-même : *"Quoi qu'il fasse, c'est l'individu qui l'a fait, et cette chose est lui-même, parce qu'il sait qu'il atteint toujours son but, il ne peut donc qu'éprouver en soi de la joie"*. C'est une image assez satisfaisante du bonheur, image moderne et positive. Beaucoup s'arrêtent là comme si expression et créativité étaient les buts de la vie.

- L'individualité dans ses oeuvres

Le problème malgré tout, c'est qu'il ne suffit pas de créer n'importe quoi. Les oeuvres sont fragiles et multiples, éphémères et ne trouvent pas forcément un public. Comme d'habitude, ce qui mine l'oeuvre c'est d'abord sa confrontation à d'autres oeuvres, ensuite son caractère périssable et imparfait, ne représentant qu'un aspect partial et faussé de l'individu. On peut bien prétendre alors que ce n'est pas important, qu'il n'y a pas de but, que "le but c'est le chemin", c'est la sincérité de la démarche, c'est de "s'exprimer" comme on dit. Mais ce qui vient alors à la conscience, c'est la distinction entre l'acte de création et l'oeuvre créée. *"L'oeuvre vraie est seulement cette unité de l'opérer et de l'être, du vouloir et de l'accomplir"*. La création se trouve alors survalorisée par rapport à l'oeuvre, au risque de tomber au rang de simple **occupation** (tout comme le mérite avait remplacé la vertu). Elle perd ainsi petit à petit sa valeur d'accomplissement et de vérité.



Quelle que soit la façon dont les choses tournent, elle a toujours accompli et atteint la chose même... Si elle ne conduit pas un but à la réalité effective, elle l'a toutefois voulu, c'est-à-dire qu'elle fait alors du but comme but, de la pure opération qui n'opère rien, la chose même, et elle peut dire ainsi pour se consoler que quelque chose du moins a été fait...

On a beau vouloir faire de l'individu le but et le produit de son action, toutefois, ce qui lui manque à l'évidence, c'est au moins la **reconnaissance** des autres. Il ne suffit pas d'encourager la "créativité" alors qu'il faudrait le difficile courage de dire la vérité et d'inventer des solutions nouvelles, il faudrait chercher à exprimer un véritable besoin collectif, ce qui nécessite un travail et tout autre chose que l'expression de soi...

- La tromperie mutuelle (la République des lettres)

Pour l'instant, ce qui compte, ce ne sont plus les oeuvres ou leurs créations, mais les auteurs. Le retour du collectif se fait d'abord sous la forme du semblant, de la fausse reconnaissance d'une prétendue "République des lettres" accueillante à toutes les oeuvres (immense bibliothèque où cohabitent tous les livres). Cette société savante (sans action collective) se regroupe au nom de l'objectivité du savoir et du désintéressement de chacun. En fait, derrière cette "conscience honnête" (prétendument sans prétentions) et la façade de tolérance des cercles d'intellectuels, il se joue une féroce **compétition** pour capter l'attention ou dénigrer les autres, manifestant la tromperie d'une création qui voudrait nous faire croire qu'elle s'épuise dans l'acte créateur alors qu'elle propose son oeuvre au jugement universel, tout autant que l'hypocrisie d'une reconnaissance que personne ne "prend au sérieux" mais qui recouvre, par derrière, rivalité ou mépris. L'homme de lettres a d'ailleurs soif de célébrité plus que de reconnaissance par ses pairs, il cherche à être "connu" pour ses fictions plutôt que reconnu pour ses actions, il ne prétend pas à l'efficacité mais au "succès". Son action est purement verbale et tournée vers lui-même : il montre son talent par son talent et s'il veut sans doute se faire une place dans le monde, c'est dans le monde intellectuel, "au-dessus de la mêlée" (ce n'est pas le citoyen).



Il y a une véritable tromperie mutuelle dans l'importance qu'ils donnent à leur occupation, se considérant indûment comme "l'élite intellectuelle", mais aussi dans cette stratégie de l'enlèvement où toute oeuvre sombre, dans ce que Lacan appelait la "poubelliciation" et qui consiste à "noyer le poisson" dans la masse ou le marché, avec pour résultat d'égaliser tout contenu par son contenant. Au milieu de ces échanges de politesses et de louanges trop flatteuses, les oeuvres perdent toute valeur de vérité ou d'intervention, baignant dans un **relativisme** généralisé qui ne laisse subsister qu'une assemblée bruyante d'auteurs anonymes. Ce n'est pas seulement la confrontation aux autres qui annule les oeuvres mais la prétention d'en faire des affaires personnelles, des problèmes de créateurs ! On ne peut renier ainsi l'universel qui nous tient, ni poser un but en faisant mine de ne pas vouloir l'atteindre.

Il y a pareillement une tromperie de soi-même et des autres, si on pose n'avoir affaire qu'à la pure chose; une conscience qui met en avant une chose fait plutôt l'expérience que les autres accourent comme des mouches sur le lait qu'on vient d'exposer.

(b) La raison législatrice (le moraliste)

Au-delà de la subjectivité de l'artiste ramenée à la pure distraction (pour laquelle tout se vaut), la conscience morale cherche un sol plus solide et moins trompeur que la créativité subjective, une conduite "objective" qu'elle trouve en elle-même, loi qu'elle se donne de façon complètement *auto-nome*. Pour cela elle prétend déterminer le Bien et le Mal, qui sont questions éminemment pratiques, non pas dans l'action mais uniquement dans la pensée, dans la raison **universelle** qui est négation de soi comme particulier mais présence de la loi morale au dedans de moi. *"La saine raison sait immédiatement ce qui est juste et ce qui est bien"* ! En tant que pure logique formelle, cette loi morale se présente comme une loi sans exception qui se contente de répéter à l'infini qu'on doit toujours agir de telle sorte que notre action puisse devenir loi universelle.



Seulement, cette loi républicaine implacable entre dans de multiples contradictions et se révèle **inapplicable** au point de n'être plus une loi mais un simple commandement. *"On peut dire encore que de telles lois en restent seulement au devoir-être, mais n'ont aucune réalité effective; elles ne sont pas des lois, mais seulement des commandements... Ce qui reste à cette raison législatrice c'est donc la pure forme de l'universalité"*. L'inconditionnalité de la maxime universelle est une contrainte formelle qui ne permet pas de prendre en compte la singularité concrète de chaque situation (doit-on dire la vérité à la Gestapo ?).

Imposer cette loi aveuglément et sans réflexion impliquerait en fait de se passer de la conscience qui la fonde, et de son jugement rationnel, ce qui serait contradictoire et une terrible régression. Hegel démonte ainsi les deux plus célèbres maximes : "Chacun a le devoir de dire la vérité" ainsi que "Aime ton prochain comme toi-même", montrant que leur niveau d'**abstraction** et leurs contradictions internes les vident de toute valeur pratique.

"Chacun a le devoir de dire la vérité" - Dans ce devoir énoncé comme inconditionné sera admise sur-le-champ la condition : s'il sait la vérité. Le commandement s'énoncera donc maintenant ainsi : "Chacun doit dire la vérité, toutes les fois suivant la connaissance et la persuasion qu'il en a." La saine raison, c'est-à-dire cette conscience éthique qui sait immédiatement ce qui est juste et bon, expliquera qu'une telle condition était déjà tellement liée à sa sentence universelle que cette raison a toujours entendu ainsi ce commandement. Mais de cette façon elle admet en fait que déjà dans l'énonciation elle a immédiatement violé ce même commandement; elle disait : "Chacun doit dire la vérité" mais elle l'entendait ainsi : "il doit la dire suivant la connaissance et la persuasion qu'il en a", c'est à dire qu'elle parlait autrement qu'elle pensait; et parler autrement qu'on ne pense signifie ne pas dire la vérité. En corrigeant la non-vérité de la sentence, on a maintenant l'expression suivante : "Chacun devrait dire la vérité suivant la connaissance et la persuasion qu'il en a à chaque occasion" Mais ainsi, l'universellement nécessaire valant en soi que la proposition voulait énoncer, s'inverse plutôt en une contingence complète.; elle promet un contenu universel et nécessaire, et se contredit elle-même par la contingence de ce contenu.

Un autre commandement célèbre est : "Aime ton prochain comme toi-même". Il s'adresse à des individus singuliers en relation avec des individus singuliers, relation qui est entendue comme ayant lieu entre le singulier et le singulier, ou comme relation de sensibilité. L'amour actif - car un amour inactif n'a aucun être et, par conséquent, ce n'est pas de lui qu'on entend parler - se propose d'éloigner le mal d'un homme et de lui apporter le bien. A cet effet, il faut discerner ce qui en cet homme est le mal, ce qui est le bien approprié contre ce mal, ce en quoi consiste en

général sa prospérité, c'est-à-dire que je dois aimer cet homme avec intelligence; un amour inintelligent lui nuirait peut-être plus que la haine. Mais le bienfait intelligent et essentiel est, dans sa figure la plus riche et la plus importante, l'opération universelle et intelligente de l'État,- une opération en comparaison de laquelle l'opération du singulier comme singulier devient quelque chose de si insignifiant qu'il ne vaut presque pas la peine d'en parler. Au reste, cette opération de l'État est d'une si grande puissance que, si l'opération singulière voulait s'opposer à elle, si elle voulait ou être uniquement pour soi comme crime, ou pour l'amour d'un autre tromper l'universel en ce qui regarde le droit et la part qu'il a en lui, cette opération singulière serait tout à fait inutile et irrésistiblement brisée. Ce bienfait, qui est du domaine de la sensibilité, ne garde donc plus que la signification d'une opération entièrement singulière, d'une assistance qui est aussi contingente que momentanée.

(c) La raison examinant les lois (l'intellectuel critique, l'idéologue)

Une éthique fondée sur la conscience de soi ne peut se passer de l'**examen** par la conscience pour la mettre en pratique sans tomber en contradiction avec ses principes et ses bonnes intentions. La maxime deviendrait ici "fais ce que bon te semblera, après examen des conséquences de tes actes".



Ainsi l'essence éthique n'est pas immédiatement elle-même un contenu, mais seulement une unité de mesure pour établir si un contenu est capable d'être ou de ne pas être une loi, c'est-à-dire si le contenu ne se contredit pas lui-même. La raison législative est rabaisée à une raison examinatrice.

On ne peut tirer un contenu universel de la conscience en dehors du principe de non-contradiction et d'une logique purement formelle qui n'est pas un guide moral suffisant mais ce n'est plus le principe qui compte, c'est le résultat concret. La conscience morale est l'universel en acte dont le contenu transitoire dépend des circonstances singulières qu'elle rencontre. Ce qui importe c'est la réflexion elle-même, la conscience qui examine la loi et se l'approprie, l'interprète. La loi n'a pas d'existence propre et se réduit ainsi à son application par la conscience (ou son éventuelle "désobéissance civique" et "devoir d'insoumission"). Position fort raisonnable dont la limite est pourtant vite trouvée dans le désordre social qui peut en être engendré aussi bien que dans le jésuitisme des **rationalisations** égalisant tout contenu, car toute cause peut être plaidée, tout autant que la cause opposée.

Ainsi, Hegel s'amuse à démontrer, sur le modèle des **antinomies** de Kant, que le communisme et la propriété privée se justifient tout autant (dans l'abstrait) et sont (en réalité) autant critiquables l'un que l'autre! En effet, le communisme respecte l'égalité de chacun mais pas l'inégalité des capacités ou des besoins. De même la *propriété* vaut comme objectivité de l'individu reconnue par les autres "*mais cela contredit sa nature qui consiste à être utilisée et à disparaître. Elle vaut en même temps comme ce qui est mien, que tous les autres reconnaissent et dont ils s'excluent. Mais dans le fait que je suis reconnu, se trouve plutôt mon égalité avec tous, c'est-à-dire le contraire de l'exclusion*" !

La légitimité de l'interprétation ou de la modulation de la loi se heurte, encore une fois, à la diversité des positions autant qu'à ses contradictions internes. Tout peut être justifié par une dialectique trop subtile où tout le monde se perd. On est dans la confusion la plus totale où il n'y a plus de lois! Cette généalogie

de la morale se conclue donc par la dénonciation finale de la "**misère de la morale**" et le besoin de son dépassement dans la politique. Aucune théorie, aucun principe moral, ne peut atteindre en lui-même à l'effectivité dans le monde, ni rendre compte des choix pratiques, sans tomber dans un dogmatisme arbitraire car dépourvu de toute pensée.

La théorie dépend plutôt désormais de la **pratique** devenue collective et qui en détermine la perspective par la construction des conditions sociales de la justice. C'est sans doute par déception de l'action morale individuelle et de la vie privée que le sujet se résout à l'action collective, mais c'est surtout de prendre en compte le contexte global et la réalité concrète, en remontant aux causes matérielles et sociales de l'injustice, qui doit élever l'exigence morale à l'engagement politique. La leçon de l'échec de la moralité, c'est qu'il faut faire de la politique !

Le **dépassement** (*aufhebung*) de la moralité ne signifie pas qu'on pourrait faire n'importe quoi et qu'on pourrait, comme une certaine tradition marxiste, défendre une politique cynique et dépourvue de morale sous prétexte que "la fin justifie les moyens"! C'est plutôt comme lorsque "l'amour abolit la Loi" dans St Paul, c'est clairement pour l'intérioriser et la réaliser plus complètement, certes plus librement aussi mais les moyens ne peuvent être en contradiction avec les objectifs poursuivis et démentir les bonnes intentions affichées. Même s'il n'y a que le résultat qui compte, les moyens pour y arriver y laissent leurs traces bien visibles et sont conservés dans le résultat. La fin de la moralité, c'est seulement la fin d'une moralité individuelle et d'une moralité autonome qui vaudrait en soi, c'est l'abandon des grands principes abstraits, du Bien en soi ou du Juste en soi. C'est admettre qu'aucune autorité ne vaut au-dessus de la conscience qui reste responsable de l'application de la loi mais qui doit renoncer malgré tout à faire sa propre loi, à son intériorité, en admettant qu'elle n'a pas la connaissance infuse, qu'elle n'a pas de réponse automatique (universelle), de conviction intime toute faite, et qu'il lui faut examiner chaque question concrètement et publiquement (ouvrir une information judiciaire et un débat contradictoire). C'est pour cela qu'il faut un juge en chair et en os, avec un procureur et un avocat, véritable institutionnalisation de la dialectique : la loi ne peut s'appliquer automatiquement. La fin de la moralité individuelle, c'est surtout admettre que seule l'action collective peut rendre le monde un peu plus juste et donner une certaine effectivité à la conscience universelle alors que l'intellectuel moraliste nous mène tout droit soit à la tyrannie d'une loi arbitraire, soit à l'anarchie de lois contradictoires.

Il faut en rabattre sur nos idéaux, sans les renier pourtant mais au contraire pour les rendre un peu plus conséquents et faisables. Même si le Bien est hors d'atteinte, la conscience sait qu'elle doit essayer de faire au mieux et de rendre son éthique effective autant que possible, c'est-à-dire la réaliser politiquement et donner forme à notre monde commun. La conscience de soi s'identifie ainsi à l'effectivité des consciences de soi, c'est-à-dire à leur conscience **collective** et leur action politique. La dialectique n'est plus individuelle mais devient sociale et historique, située dans l'espace et dans le temps, dans ce qui, pour l'individu, est son monde effectif et les différentes communautés devant lesquelles il se sent responsable (on dirait aujourd'hui qu'on fait partie d'un système de communication plus large).

Enfin, dans l'action politique et dans notre effort pour transformer la conscience collective, nous réalisons déjà notre idéal moral dans notre rapport actif à la totalité du monde, mais nous prenons aussi conscience du fait que cette conscience collective qui nous fait horreur est pourtant bel et bien le produit de luttes entre consciences morales et d'une histoire politique. Voilà de quoi nous réconcilier avec un monde de l'esprit qui ne nous est plus aussi étranger dans sa terrible objectivité mais auquel nous participons et qui dépend de nous (dans le peu que nous pouvons!). L'**esprit** objectif est bien réel, qui nous a produit et que nous produisons, aussi réel pour nous que le monde matériel : c'est le monde du droit et des institutions, des liens symboliques et des discours, tout autant que la technique et les sciences accumulées. C'est la dimension collective et historique de toute conscience de soi, l'auto-production réciproque de la société et du sujet dans la constitution d'un collectif et de son idéologie par laquelle la raison et l'universel se réalisent dans l'histoire à travers le travail, les luttes sociales et l'action politique. L'Esprit c'est Nous, notre part de conscience effective, l'état de l'opinion et de notre intelligence collective, l'époque où nous vivons et nos rêves d'avenir...

L'Esprit est l'effectivité éthique. Il est le Soi de la conscience effective en face duquel l'esprit surgit, ou plutôt qui s'oppose à soi comme monde objectif effectif ; mais un tel monde a perdu désormais pour le Soi toute signification d'élément étranger, et de même le Soi a perdu toute signification d'un être-pour-soi séparé de ce monde... C'est le point de départ de l'opération de tous - il est leur but et leur terme en tant que l'en-soi pensé de toutes les consciences de soi. - Cette substance est aussi bien l'oeuvre universelle qui grâce à l'opération de tous et de chacun, s'engendre comme leur unité et leur égalité, car elle est l'être-pour-soi, le Soi, l'opération en acte... Chacun y accomplit son oeuvre propre en déchirant l'être universel et en en prenant sa part.

Les aventures de la dialectique

11 juin 2006

Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Phénoménologie de l'esprit II (VI)*



L'histoire universelle est le progrès dans la conscience de la liberté - progrès dont nous avons à reconnaître la nécessité. (Philosophie de l'Histoire, p27-28)

Le chapitre précédent ayant exploré les contradictions des positions morales et leur insuffisance concluait sur la nécessité du passage au **politique** pour la réalisation de la justice. On entre ainsi dans la dialectique de la prise de conscience historique de notre existence collective, histoire politique succédant à la morale individuelle.

Les figures de la moralité pouvaient être représentées par des contemporains, les figures de la politique renvoient à des situations ou des **personnages** historiques, et donc moins actuels, même si on peut en tirer des enseignements pour notre temps et surtout pour l'action politique qu'elle éclaire singulièrement.

En effet, la dialectique n'est plus individuelle, elle est collective avec ses **retournements** et ses changements de mode, ses retours de bâton toujours surprenants, où progresse, malgré d'inévitables régressions, la conscience de notre liberté (et de notre responsabilité collective). Il est, en tout cas, très amusant d'en suivre les tribulations, de contradictions en effets pervers (du Conformisme à l'Ethique puis au Droit et à la Culture jusqu'à la reconnaissance mutuelle dans l'Etat démocratique comme intelligence collective consciente d'elle-même).

- L'ordre éthique (de la loi naturelle au Droit)

a) le conformisme (le règne de la mort et des divisions naturelles)

La première attitude, une fois reconnue notre appartenance à une collectivité et l'action politique comme seule effectivité, c'est l'attitude "réaliste" du conformiste ou du Citoyen loyal respectant les lois de son peuple, pour les mêmes raisons que la conscience de soi comme conscience des autres avait pris la forme du traditionalisme éthique mais, à la différence du point de vue moral, de l'imitation ou de la loi du coeur, la conscience et l'action individuelle se pensent, d'un point de vue politique, comme distinctes d'une réalité collective transcendante, extérieure, l'individu étant **soumis** à sa loi comme à ce qui est faisable et ce qui est "comme il faut" (le collectif a beau être construit il n'en est pas moins bien réel dans ses interactions avec les individus qu'il organise, malgré ce que prétendent nominalistes, réalistes, scientifiques, libéraux, etc.).



C'est une position solide et durable (qu'on songe à l'Egypte millénaire). Cette fois-ci, la contradiction ne viendra donc pas de l'opposition aux autres, ni du choc des civilisations qui servira au contraire à souder le peuple dans la guerre contre ses ennemis, la contradiction du conformisme n'est pas extérieure mais intérieure à son exigence de légitimité, ce sont ses **divisions** internes et d'abord la division sexuelle, considérée dans son universalité comme une réalité simplement donnée et naturelle, divisant les rôles et déterminant toute une série de doubles appartenances : division entre la femme et l'homme, entre la famille et la cité, entre loi divine et loi humaine, entre nuit et jour ; mais avant de prononcer le divorce et tomber dans la tragédie antique, le Conformiste entretient la nostalgie d'un ordre naturel et d'une harmonie sexuelle originelle. Il est tout aussi naturel qu'à ce stade, le maître absolu ce soit la mort (omniprésente) négation naturelle de l'individuel, et qui règne sur le guerrier tout comme sur la femme qui ensevelit les morts et entretient leur culte.

- **la division sexuelle (l'homme et la femme)**



La cité grecque n'est déjà plus l'état de nature, c'est une construction culturelle, basée sur une "loi connue", loi humaine édictée (explicite) qui n'est donc pas immanente, immédiate, animale (implicite). Il n'empêche que l'Etat antique garde une base "**naturelle**" (ethnique et familiale). Sa contradiction interne est tout aussi naturelle, c'est la division en différentes familles ou communautés mais, plus essentiellement, c'est la différence des sexes qui implique qu'il y a inmanquablement deux modes de vie en société : féminin et masculin, intérieur et extérieur, privé et public, famille et guerre. D'un côté, l'homme participant au gouvernement de la cité doit séparer son universalité de sa propre singularité familiale pour se mettre au service du bien commun (la démocratie est une division en zones géographiques, les dèmes, dont le but premier était de casser les solidarités familiales). De son côté, la femme attachée à son foyer particulier s'identifie à sa fonction familiale universelle et ne compte pas la singularité de ce mari-ci, ni de cet enfant là.

"Dans le foyer du règne éthique, il ne s'agit pas de ce mari-ci, de cet enfant-ci, mais d'un mari en général, des enfants en général. Ce n'est pas sur la sensibilité, mais sur l'universel que se fondent ces relations de la femme. La distinction de la vie éthique de la femme d'avec celle de l'homme consiste justement en ce que la femme dans sa destination pour la singularité et dans son plaisir reste immédiatement universelle et étrangère à la singularité du désir. Au contraire, chez l'homme, ces deux côtés se séparent l'un de l'autre, et parce que l'homme possède comme citoyen la force consciente de soi de l'universalité, il s'achète ainsi le droit du désir, et se préserve en même temps sa liberté à l'égard de ce désir".

Cette division des rôles entre le singulier qui défend l'universel et l'universelle qui défend le particulier se donne d'abord comme union harmonieuse et **complémentaire** (nécessaire, mystique, mystérieuse) de l'actif et du passif, de la lutte et du travail, de l'esprit qui dit non et de la chair qui dit oui, de l'extraverti et de l'intraverti.

En fait, loin d'une harmonie naturelle, on introduit ainsi un **conflit** permanent entre logiques contradictoires qui ne peuvent s'entendre, où chacun trompe l'autre inévitablement, on ne le sait que trop. Le fait que cette base naturelle disparaisse de nos jours n'est d'ailleurs pas fait pour faciliter cette

répartition des rôles qui perd simplement en rigidité mais n'arrange pas les choses devenues encore plus compliquées et précaires, la négociation permanente et le chantage affectif se substituant à la loi du Père universel... Du moins on tend à dépasser ainsi l'opposition des sexes en politique et la séparation du privé et du public, même si cela prend la forme d'une revendication féministe apparemment différentialiste.

- **la loi humaine et la loi divine (la guerre et la famille)**

La division sexuelle du travail porte en elle la division de la société et la **duplicité** d'appartenances multiples entre famille et cité, communauté naturelle (particulière) et communauté politique (universelle). Le problème n'est pas tant l'égoïsme opposé aux devoirs mais les conflits d'intérêts entre les différents groupes ou collectivités dont nous faisons partie.



La famille est la communauté éthique naturelle alors que la cité est une communauté **construite** ("*Le gouvernement est l'esprit effectif réfléchi en soi-même*"), Etat politique qui viendra contredire l'état de nature. La nature est le royaume des dieux (Neter désigne les dieux pour les égyptiens), lieu de naissance des forces vitales et des lois divines qui nous viennent d'ailleurs (hétéro-nomie), auxquelles s'opposent les lois humaines artificielles et fruits de notre liberté (auto-nomie). La Loi divine est gardée par la femme au foyer, la Loi humaine par le citoyen combattant mais il n'y a pas de médiation entre l'universel (Etat) et le particulier (famille) dans ce monde païen qui a déjà perdu son unité.

La Loi divine fonde la famille sur le culte des **morts** et leur enterrement, traitant universellement de la singularité en la soustrayant aux vivants et à l'oubli (avec pour conséquence qu'on n'est reconnu comme particulier qu'une fois mort et enterré). De même la Loi humaine, qui n'est pas naturelle mais un produit de notre liberté, se dissout plutôt dans la paix et la jouissance de la bonne vie. Elle ne s'impose sans contestations et ne nous rassemble vraiment que dans la guerre (état "naturel" de confrontation entre Peuples ou Cités en l'absence de lois supérieures pour régir leurs conflits). La guerre est essentielle à la cohésion sociale comme mobilisation générale dépassant les individualismes, manifestant la précarité des biens et retenant les parties dans la dépendance du tout. C'est la force destructrice de la guerre, le règne de la mort comme négativité naturelle, qui se trouve constituer la force de conservation de la communauté, son royaume souterrain, royaume des morts sur lequel elle est bâtie et qui n'a rien du royaume enchanté de l'enfance qu'on s'imagine être celui des commencements.

- **le monde éthique comme totalité**

Le conformiste revendique le retour aux temps anciens d'un ordre juste et harmonieux. On ne peut dire si ce temps là a vraiment existé de l'union de tous les cœurs, du moins on a pu le croire et vouloir en garder le souvenir dans l'histoire. Temps béni de nos amours souriants à la vie ou temps homériques de la grandeur grecque (si ce n'est le temps de fusion des mouvements sociaux) la **nostalgie** est toujours présente d'un âge d'or perdu à jamais, d'une



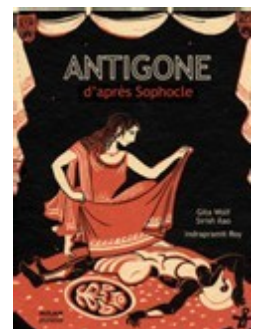
perfection immobile figée dans son éternité. Ce désir d'ordre et de totalité, dans l'union du mâle et de la femelle, n'est pourtant que la première des illusions de la prise de conscience politique de nos solidarités sociales et de notre existence collective, illusion qui sera vite déçue du règne de la justice et de l'entente des coeurs.

"Savoir la loi du coeur comme la loi de tous les coeurs, la conscience du Soi comme l'ordre universel reconnu;- c'est la vertu qui jouit des fruits de son sacrifice... Le tort qui, dans le règne éthique, peut-être infligé à l'individu consiste seulement en ceci : que quelque chose lui arrive purement et simplement".

Le rideau se lève, la scène est en place où ce qui arrive ne peut être qu'un terrible destin où ces deux lois se **déchirent** et la totalité originaire se révèle irrémédiablement divisée.

b) la culpabilité (double bind)

On n'en reste pas à cette belle vie éthique, à l'accord des consciences dans l'obéissance à la loi, qui n'est donc que le premier acte de notre tragédie. Le début de l'histoire est connu qui contient déjà en lui toute la suite. Tout commence pour nous avec les Grecs, et ce qui va déchirer cette belle harmonie, c'est le conflit des devoirs, illustrée par l'**Antigone** de Sophocle dans son affrontement avec Créon qui avait interdit sous peine de mort d'enterrer son frère, coupable de rébellion. C'est la loi humaine qui se dresse contre la loi divine introduisant le désordre dans la Cité et la malédiction sur les coupables. Antigone ne pouvant se dérober au devoir familial envers son frère le paiera de sa vie, entraînant dans sa mort le fils et la femme de Créon. On voit qu'aucune loi n'est supérieure à l'autre et qu'il est tout aussi impossible de ne pas les respecter qu'il est impossible de les respecter toutes les deux car elles comportent des injonctions contradictoires.



Ce n'est plus la simple diversité des lois qui dissout leur légitimité tel qu'à l'étape de la morale traditionaliste où la conscience se cherchait une conduite. Désormais elle a la certitude de trouver son effectivité dans la communauté qui l'abrite mais elle ne peut renoncer à cette division originaire dont elle hérite entre Loi humaine (de la cité) et Loi divine (de la famille). Le Citoyen légaliste conscient de soi comme unité immédiate avec l'universel et les lois effectives, se trouve donc bien dépourvu devant la véritable **contradiction** des devoirs qui se pose dans la pratique concrète et constitue le tragique de la vie.

Cette division de l'esprit est une division du savoir, où "*le savoir de l'un est l'ignorance de l'autre*", son **refoulement** schizophrénique. C'est par conséquent, un savoir trompeur et cette opposition va dissoudre l'immédiateté de l'ordre éthique, la bonne volonté du conformisme moral qui est pris en faute, victime de son inconscient, sous quelque loi il veuille se ranger (s'il y a une contradiction dans la loi, nous sommes tous coupables). Chaque loi sort corrompue de cette confrontation, jusqu'au sommet de l'État.

"Innocente est donc seulement l'absence d'opération, l'être d'une pierre et pas même celui d'un enfant... Il fait l'expérience que son droit suprême est le tort suprême, que sa victoire est plutôt sa propre défaite".

Comme c'est l'action elle-même qui nous rend coupable, il n'y a aucun besoin pour cela de la perfidie féminine. Imputer la faute originaire à l'Eve primitive paraît donc bien injustifié. Si on peut dire malgré tout que "la femme c'est le **crime**" et qu'en toute affaire "il faut chercher la femme", c'est uniquement parce que la femme représente ici le particulier et les intérêts privés, la part d'ombre des familles face aux lois publiques et à l'intérêt général.

"Cette féminité - l'éternelle ironie de la communauté - altère par l'intrigue le but universel du gouvernement en un but privé...".

Depuis l'origine, l'ennemi intérieur de l'Etat antique c'est donc la famille. C'est pourtant la famille qui finira par triompher de l'Etat, sous les traits de Philippe et de son fils **Alexandre le Grand** qui détourne la politique et la guerre au profit de ses ambitions particulières (familiales). Paradoxalement, par l'affirmation de sa particularité il fonde ainsi le premier Empire universel tout comme la confiscation de l'Etat, par une famille dont les liens sont tout ce qu'il y a de plus naturels, détruit en fait sa base ethnique naturelle. C'est la ruse de l'histoire où rien ne se fait sans passions individuelles mais où les passions singulières devant se justifier et passer par la raison renforcent finalement l'universel (le fait qu'Alexandre ait été formé par Aristote n'y est pas pour rien).

En tout cas, c'est la fin de la citoyenneté grecque réduite à la culture hellénistique opposée aux barbares et qui se prolongera dans **l'Empire romain**, lui aussi patrimoine de l'Empereur, mettant un terme à la contradiction entre vie privée et vie publique, entre l'homme et le citoyen, par la suppression de la citoyenneté et de la vie publique !

c) l'aliénation (l'Empire du Droit)

Le déclin de la citoyenneté ne sera pas immédiat et restera même très relatif. Il n'y a pas à s'en étonner car la dialectique progresse toujours par négations **partielles**. Les conquêtes précédentes restent acquises tout comme la contradiction qui n'est pas supprimée mais s'exprimera désormais dans un Droit qui l'intègre dans sa rigueur formelle et impersonnelle.



C'est effectivement le Droit qui va s'imposer comme protection du citoyen de l'**arbitraire** du pouvoir. Lorsqu'il y a conflit de légitimités, que la corruption et la culpabilité sont devenues générales, l'individu se retrouve livré à l'arbitraire le plus complet. S'il y a donc urgence à le délivrer de cet arbitraire, c'est ramener pourtant la question politique de la justice à l'individu isolé et ses garanties juridiques, un peu comme l'échec du traditionalisme avait provoqué le repli sur soi hédoniste de la conscience morale. La différence c'est qu'il ne s'agit plus d'une posture individuelle mais bien d'un enjeu politique : le rétablissement de l'égalité des individus devant la loi et l'institutionnalisation à la fois de la propriété privée et du débat contradictoire entre procureur et avocat.

Si le Droit formel doit protéger le citoyen de l'arbitraire et veiller à l'égalité de tous devant la loi, il n'en détermine cependant pas du tout le contenu dont l'arbitraire en sort plutôt renforcé. En effet, l'important étant que la loi soit la même pour tous, son universalité va se constituer à partir de l'exception (la volonté de l'Empereur). Du coup l'effectivité du droit (ou de l'esprit) y devient complètement **étrangère** à la conscience de soi dans son objectivité (c'est ce

que Marx appellera le fétichisme, aliénation du sujet dans son produit où sa propre opération se retourne contre lui-même comme si elle provenait d'une réalité extérieure).

"Son être-là est l'oeuvre de la conscience de soi, mais est aussi bien une effectivité immédiatement présente et étrangère à elle, qui a un être spécial, et dans laquelle elle ne se reconnaît pas".

- La culture (l'esprit devenu étranger à lui-même)

Le premier acte est terminé qui nous a fait passer de l'éthique naturelle au Droit rationnel, de notre communauté d'origine à l'Empire universel (catholique) mais aussi de la citoyenneté à la culture. L'Empire dépossède en effet le citoyen de l'action politique, le transformant en **esclave** de l'Empereur. Le monde du Droit est celui d'une froide justice qui s'impose à tous sans leur demander leur avis.

Ce caractère étranger de l'Empire et du Droit sépare la forme du fond et nous **exile** dans ce monde où il ne nous reste que l'alternative entre un "en-deçà" inefficace, le monde de la Culture, et l'au-delà du monde de la Foi (qui est fuite du monde). Il faudra attendre "les Lumières" pour dénoncer cette séparation et ce sacrifice, ramenant l'au-delà de la foi à l'en-deçà du monde et réduisant le monde à l'utile d'un côté, et l'absolu inconnaissable de l'autre.

"Alors le royaume de la foi aussi bien que le monde réel s'écroulent et cette révolution produit la Liberté absolue ; avec elle l'esprit auparavant étranger à soi-même est complètement revenu en soi-même, il quitte cette terre de la culture et passe dans une autre terre, dans la terre de la conscience morale".

Mais ce n'est qu'un avant-goût et nous n'en sommes pas là puisque nous reprenons la dialectique à l'expérience du droit **romain** et de ses suites moyen-âgeuses.

a) Le règne de la séparation et de la propriété privée (culture et foi)



On est donc entré dans le règne de la séparation et de l'homme isolé, "conscience malheureuse" en rapport direct avec l'Empereur ou avec Dieu, détruisant l'unité naturelle avec sa communauté (et ses "corps intermédiaires"), temps des "collabos" comme Flavius Josèphe. La *pax romana* déchargeant le citoyen de sa propre défense et le privant de toute action politique, le particulier se désintéresse de l'Etat sur lequel il n'a plus prise et se replie sur sa vie intérieure (stoïciens) ou sa propriété privée (jardin d'Epicure).

C'est le retour, forcé, à une simple morale (d'esclave) et l'essor de **l'individualisme** (du propriétaire). Le Citoyen est devenu le Bourgeois, personne juridique identifiée à ses intérêts et sa richesse. Cela paraît à première vue très paradoxal puisqu'on est supposé suivre la dialectique historique de notre conscience collective, mais c'est bien ce qu'il faut souligner : l'individualisme est une idéologie collective et pas du tout un état naturel ou notre situation originelle (l'homme est un animal grégaire, et même politique selon Aristote). L'individualisme est le produit de la prise de conscience collective de la séparation des consciences individuelles, réduites à leur représentation dans une figure commune où elle s'aliène (Empereur ou Dieu). Le collectif n'est plus qu'une multitude d'individus rassemblés sous la

coupe d'un seul individu et ne partageant que leur servitude au service du même Maître. Cette connexion entre Empire et individualisme se vérifiera constamment, avec Napoléon entre autres.

Le Citoyen, devenu propriétaire bourgeois, n'est plus soldat mais à la merci des troupes de l'Empereur. Il passe alors par **3 stades** successifs : "*Il commence par devenir Stoïcien (se désintéresse du monde), puis Sceptique (nie ce monde), puis Chrétien (cherche refuge dans l'autre monde). Ainsi c'est la propriété privée qui est à la base du christianisme*" (Kojève, p116). Mais le stoïcien "s'ennuie" rapidement (sic), le sceptique qui peut se croire seul au monde dans sa propriété privée tombe dans d'innombrables contradictions, ce ne sont pas des positions qui dureront très longtemps, la synthèse chrétienne sera bien plus durable et utile à l'Empire.

Ce n'est pas pour rien que les **chrétiens** vont changer le sens du mot "*religio*" comme s'il voulait dire relier (et non transmettre religieusement, venant de *relegere*, non de *religare*, selon Cicéron, le Gaffiot ou Benveniste) car ils retrouvent un lien universel (*catholicon*) entre tous les citoyens quelque soit leur race, même s'il est transcendant, accessible uniquement par la prière intérieure et pour un salut strictement individuel. Désormais le monde va se diviser entre *l'ici-bas* (la Cité terrestre) et *l'au-delà* (la Cité de Dieu), mais ce monde-ci est la vallée de larmes d'une conscience malheureuse qui vit pour un idéal sans pouvoir espérer de rédemption sinon dans l'autre monde.

Le monde de la culture est la version "athée" ou "profane" de cette séparation entre l'individu et son effectivité. L'intellectuel témoigne de son opposition à la réalité ("*Le langage naît du mécontentement*"), se réfugiant dans un monde **imaginaire** et idéal qui se détourne du réel. L'homme de lettres c'est celui qui rêve à "*la satisfaction absolue dans l'ici-bas, mais qui veut d'autre part l'obtenir immédiatement, c'est-à-dire sans avoir fourni l'effort de l'action négatrice nécessaire à la transformation réelle du monde (...)* De même que le Chrétien religieux peut se complaire dans le malheur de sa conscience, le Chrétien athée peut se contenter de la joie pure que lui donne la vie intellectuelle" (Kojève, p110), du moins dans un premier temps...

- **conscience Noble et conscience Vile (féodalité)**



C'est sur cette nouvelle scène divisée entre Dieu et César, église et château, foi et culture que va se développer la féodalité après la décadence et le **morcellement** de l'Empire romain, devenu chrétien et trop embourgeoisé. On assiste ainsi à l'intériorisation de cette division prenant le relais de la division sexuelle de plus en plus refoulée et codifiée par les "tribunaux" de l'amour courtois.

Bien avant que Napoléon ne l'impose à l'Europe avec son Code Civil, le Droit romain a survécu à l'Empire par le **droit canonique** de l'Eglise. La personnalité juridique et le droit de propriété sont restés en vigueur, permettant notamment de reconnaître les droits des femmes au moins dans le mariage et pour l'héritage, ce qui enrichira tant l'Eglise. Pic de la Mirandole pourra y voir reconnue la "dignité de l'homme" mais si la féodalité était basée effectivement sur la propriété privée du domaine seigneurial, elle était prise en même temps dans un tissu de liens d'allégeance.

On se trouve ainsi dans une nouvelle version de l'opposition des devoirs qui va poser la question de la fidélité féodale, émaillée de tant de trahisons, tiraillée entre sa richesse d'un côté (ses intérêts de propriétaire) et le service de l'Etat de l'autre. Le Seigneur est un bourgeois qui fait la guerre, un Chevalier. Ce n'est plus un Vilain, c'est un Noble, mais il a un domaine à faire fructifier, ce n'est plus seulement un guerrier, un prédateur vivant du pillage. Cette contradiction des devoirs produit inévitablement une conscience **déchirée** entre ses intérêts et le service de l'Etat. Conscience et intériorité en sortent revalorisés car le jugement personnel doit arbitrer à chaque fois entre le bien et le mal, jusqu'au "jugement dernier". C'est un progrès dans la conscience de la liberté et dans la conscience de soi.

"Souveraineté et richesse sont donc présentes pour l'individu comme objets, c'est-à-dire comme choses telles qu'il s'en sait libre et croit pouvoir choisir entre elles, ou même pouvoir ne choisir aucune des deux... Ainsi la conscience étant-en-soi et pour-soi trouve bien dans le pouvoir de l'État son essence simple et sa subsistance en général mais non son individualité comme telle... dans ce pouvoir, elle trouve plutôt l'opération reniée comme opération singulière et assujettie à l'obéissance... Par contre la richesse est le bien ; elle conduit à la jouissance universelle, elle se distribue et procure à tous la conscience de leur Soi... Par contre, dans la jouissance de la richesse, l'individu ne fait pas l'expérience de son essence universelle, il n'y obtient que la conscience éphémère et la jouissance de soi-même... La conscience effective possède les deux principes en elle".

C'est le combat entre "la conscience vile" de la victime intéressée qui fait valoir ses droits et "la conscience noble" du sacrifice pour l'universel. Singularité et universel restent aussi irréconciliables et insatisfaisants que les lois divines avec les lois humaines mais le conflit cette fois n'est plus "tragique", ce n'est plus une querelle entre dieux mais un calcul conscient d'intérêts qui tourne plutôt à la "**comédie**" si ce n'est à la farce. Certes l'esprit chevaleresque va vouloir cultiver le sublime, l'héroïsme, la vertu mais lorsqu'il ne tombe pas dans le ridicule d'un Don Quichotte ou ne meurt pas au combat, sa gloire va menacer le pouvoir légitime ou quelque rival et retomber dès lors dans l'ambition personnelle et les revendications de la conscience vile...

"La conscience noble est l'héroïsme du service, - la vertu qui sacrifie l'être singulier à l'universel, et ainsi faisant porte l'universel à l'être-là... Cette conscience gagne donc par cette culture l'estime de soi-même et le respect des autres... les autres trouvent en elle leur essence en activité, mais non leur être-pour-soi. - Ils y trouvent accomplies leur pensée ou leur pure conscience, mais non leur individualité. Cette conscience de soi vaut donc dans leur pensée et jouit de l'honneur"

Mais si le sacrifice et l'héroïsme chevaleresque voire la sûreté du jugement donnent gloire et pouvoir, ils deviennent **suspects**, *"et suspect le conseil donné pour le bien universel et qui, en fait, se réserve contre le pouvoir de l'État l'opinion propre et la volonté particulière... et tombe sous la détermination de la conscience vile, celle qui est toujours prête à la rébellion"*.

• le langage du pouvoir et la flatterie (l'homme de cour)

On marche à grand pas dans cette histoire des formes du pouvoir collectif et de sa représentation. La féodalité reposait sur un moralisme puissant de la parole donnée, émaillée de perpétuelles trahisons, son pouvoir dépendait de la bonne volonté de ses serviteurs et celle-ci s'est révélée **équivoque**.



Avec la Renaissance il y a un retour aux formes et aux contenus, à la culture antique. L'attention porte désormais non plus sur la pureté intérieure et sa loyauté mais sur l'extériorité, le **langage** exprimé et sa justesse, pas seulement dans les arts. C'est une parole agissante, efficiente voire technique. C'est aussi bien la loi du Prince que le conseil qu'il sollicite et qui peut s'avérer décisif. On n'est donc plus vraiment dans le monde séparé de la culture.

"C'est la force du parler comme telle qui réalise ce qui est à réaliser. Dans le langage, "la singularité étant pour soi de la conscience de soi" entre comme telle dans l'existence, en sorte que cette singularité est pour les autres..."

Le langage, qui est le propre de l'homme, donne à l'Esprit une existence concrète en médiation, en tiers, entre le pouvoir et ses serviteurs. C'est le langage du pouvoir qui s'épanouira à Versailles comme langage de cour au service du souverain mais celui-ci étant un particulier ("L'Etat c'est moi") ce langage l'invoquera par son **nom** qui est aussi son titre, le nom étant devenu le nouveau fondement de l'identité et du rang dans ce royaume du bel esprit.

"Dans le nom le singulier vaut comme purement singulier, non plus seulement dans sa conscience, mais dans la conscience de tous".

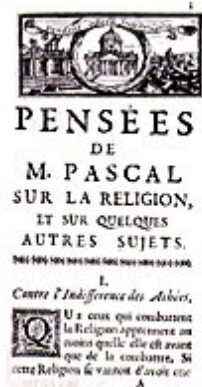
Tous ces beaux discours finiront par tomber dans la simple **flatterie** et la conscience noble finira par perdre le sens de l'honneur à force de s'identifier, comme courtisan, à la conscience vile avide de richesses et d'honneurs. Cette mauvaise conscience devenue totalement étrangère à elle-même produira une nouvelle culture plus élitiste (snobisme), blasée et dédaigneuse à l'égard de tout contenu comme du monde artificiel où elle vit, coupée de la vie et du peuple, conscience déchirée de sa propre vanité (l'aristocrate ne risque plus sa vie) et de sa disparition prochaine, esprit devenu trop critique et qui ne croit plus en rien qu'à une perversion généralisée.

"Son être-là est la parole universelle et le jugement qui met tout en pièces... La conscience honnête prend chaque moment comme une essentialité stable, elle est l'inconsistance d'une pensée sans culture pour ne pas savoir qu'elle fait également l'inverse. La conscience déchirée, par contre, est la conscience de la perversion, et proprement de la perversion absolue", vaine ironie qui "s'entend très bien à juger le substantiel, mais a perdu la capacité de le saisir".

• Le royaume de la foi

La perte du sens consécutive aux faux-semblants de la vie de cour et du monde de la culture manifeste l'insatisfaction de cette conscience déchirée qui cherche à dépasser cette existence vide. Ce sentiment d'absence est déjà la foi qui se sait être-pour-un-autre et part à la recherche de la présence perdue. A prendre conscience de sa détresse, de son incomplétude, elle prend conscience de son rapport singulier à l'universel et revient à soi comme rapport à **l'Autre**.

"C'est seulement comme conscience de soi révoltée qu'il sait son propre déchirement, et dans ce savoir il l'a immédiatement dépassé... La conscience a seulement ces pensées, mais elle ne les pense pas encore ; en d'autres termes elle ne sait pas que ce sont des pensées, mais elles sont pour elle dans la forme de la représentation".



La conscience s'affirme dans la religion comme désir individuel et sacrifice de soi au nom de l'amour (être-pour-un-autre). La présence perdue (de la Loi du Père) est trouvée à l'**intérieur** de la conscience qui se parle à elle-même et s'absorbe dans ses pensées. Pascal illustre à merveille ce parcours qui mène de la vie mondaine et de la misère de l'homme sans Dieu à l'apologie de la religion chrétienne (comme au "Discours de la réformation de l'homme intérieur" de Jansenius). Ce n'est pas par hasard s'il a déjà une conception dialectique (ce qu'a bien souligné Lucien Goldmann dans "Le dieu caché").

"L'essence absolue s'actualisant dans le sacrifice d'elle-même, elle devient Soi, mais un soi transitoire et périssable. Par conséquent le troisième terme est le retour de ce Soi devenu étranger à soi et de la substance humiliée dans sa simplicité première (Christ)".

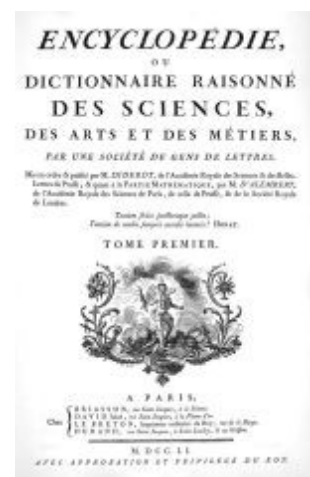
Le renouveau religieux n'est qu'un moment transitoire qui ne sera pas durable. La conscience doit arrêter de se renier comme étrangère à elle-même pour devenir conscience de sa propre opération et ne plus s'aliéner dans un autre. C'est le processus dialectique de la prise de conscience telle qu'on le retrouve dans toute la Phénoménologie de l'esprit, et singulièrement à la fin (on n'y est pas encore). Le caractère athée de la philosophie hégélienne n'y est nulle part aussi net puisque le savoir absolu succède explicitement à la religion comme retour à soi, conscience du fait que la religion est un produit de la conscience et qu'il n'y a pas de Dieu omniscient car tout savoir est savoir d'un sujet dans sa finitude. La fin de la religion c'est reconnaître l'origine **humaine** de la religion tout autant que la présence de l'Autre en soi, c'est reconnaître la singularité et donc la partialité de son point de vue, mais en reconnaissant la singularité comme singularité, c'est déjà l'élever à l'universel car tout est relatif sauf la relation elle-même!

"Ce qui dans ce déchirement pour le Moi est l'Autre, c'est seulement le Moi lui-même. Elle n'est pas seulement la certitude de la raison consciente de soi d'être toute vérité ; mais elle sait qu'elle est cela. Mais si le concept de cette pure intellection a surgi, il n'est pas encore réalisé... La conscience de soi se procure et se garde dans tout objet la conscience de sa singularité ou de l'opération, comme inversement l'individualité de cette conscience de soi y est égale à soi-même et universelle".

b) le royaume des Lumières (scientisme)

Avec les lumières nous sommes à un moment décisif dont nous dépendons toujours largement. Le snobisme des "connaisseurs" n'a pas perdu de son actualité, ni la recherche du sens et il reste pas mal de croyants mais nous sommes plutôt dominés encore par le scientisme et l'utilitarisme qui se sont formés en **réaction** aux dévots de la fin du règne de Louis XIV. Pour la première fois peut-être, l'athéisme devient à la mode, chez les libertins et les philosophes au moins, nouvelle religion de la raison.

Le dépassement de la foi et du formalisme des bonnes manières sera de nouveau un retour au contenu. Il suffira, en effet, du rassemblement **encyclopédique** des savoirs et des techniques pour rétablir une vérité commune et



faire de la dispersion de savoirs spécialisés l'intellection de tous. "*Par ce simple moyen l'intellection parviendra à résoudre la confusion de ce monde*". C'est l'émergence de l'intelligence collective et des sociétés savantes, dissolvant l'individualisme de l'esprit et les limites d'une conscience isolée.

A partir de ce socle de connaissances vérifiées, le rationalisme va soumettre les religions à sa critique dissolvante mais sa **propagande** ne se distinguera guère de la critique des idoles par le christianisme et tombera dans l'utilitarisme le plus plat (ou l'économisme calculateur) avant de s'affirmer comme idéologie politique transformatrice.

• la critique des religions

Ce sont d'abord les prétentions de la foi qui sont discréditées aux yeux de la simple raison qui reconnaît les religions comme productions humaines, dénonçant la corruption du clergé et l'ignorance du peuple sur lequel règne un despotisme cynique et jouisseur derrière l'apparente dévotion de ses Tartuffes. Le problème c'est qu'en calomniant la foi ainsi, le scientisme tombe dans une autre foi tout aussi aveugle envers le savoir de la communauté et le désintéressement des savants, nourrissant ainsi un autre **mensonge** et un autre dogmatisme.

"L'Aufklärung se manifeste donc à la foi comme dénaturation et mensonge parce qu'elle lui fait voir l'être-autre de ses moments... Mais l'Aufklärung elle-même, qui rappelle à la foi l'opposé de ses moments séparés, est aussi peu éclairée sur elle-même".

Le pire, c'est qu'en refusant toute vérité à la foi, en refusant de la comprendre comme s'il suffisait de s'en délivrer pour être délivré de tout dogmatisme, la conscience qui se veut rationnelle ne laisse plus aucune place à la conscience de soi elle-même ni à aucune notion de liberté! Si la religion parle de l'homme en croyant parler de Dieu, le scientisme parle de l'animal en croyant parler de l'homme, amputé ainsi de sa part de **liberté**, de tous ses rapports humains et du monde de l'esprit qu'il habite par le langage.

"L'Aufklärung s'exprime comme si, par un tour de passe-passe de prêtres prestidigitateurs, avait été substitué dans la conscience, au lieu et place de l'essence, quelque chose d'absolument étranger et d'absolument autre" !

L'erreur consiste à faire comme si la foi s'adressait à un objet concret (pierre des statues ou pain de l'hostie) et comme si son fondement était un savoir purement contingent, événementiel, et non la conscience de l'universel en tant que tel. La critique ne se rend pas compte qu'elle ne fait que répéter ainsi la critique d'Abraham contre les idoles! "*Elle imagine donc ici, de la foi religieuse, qu'elle fonde sa certitude sur certains témoignages historiques singuliers*" et croit donc la réfuter par l'exégèse alors qu'elle ne fait qu'exprimer les doutes du croyant sur sa foi comme sur celle de l'Eglise. Son **erreur** est surtout de s'imaginer que la religion n'est qu'une erreur qu'il n'y aurait même pas à expliquer, qui ne contiendrait aucune vérité et aucune nécessité, simple hallucination d'une conscience qui se projette à l'extérieur, se donne la certitude de soi-même et se valorise à ses propres yeux.

"L'Aufklärung, de son côté, isole la déterminabilité religieuse comme une finité inamovible, comme si elle n'était pas un moment dans le mouvement spirituel de l'essence, non pas rien, non pas non plus un quelque chose étant en-soi et pour-soi, mais un disparaissant".

On ne peut être plus clair : la religion doit disparaître mais à condition de reconnaître sa vérité, sa nécessité comme moment de la réflexion historique, son **rôle** dans la construction de notre conscience collective et l'incarnation de la liberté de l'esprit, moment qui doit être dépassé mais compris et continué d'une autre façon.

- **l'utilitarisme**

La critique de la religion va s'appliquer plus précisément à **dénigrer** la discipline religieuse et ses sacrifices, son abnégation voire ses mortifications, qui valorisent à l'excès les jouissances matérielles dont elle se prive.

La simple raison "trouve inadapté d'écarter un avoir pour se savoir et se montrer libéré de l'avoir, d'écarter une jouissance pour se savoir et se montrer libéré de la jouissance...L'acte d'écarter une possession singulière ou le renoncement à une jouissance singulière ne sont pas une action universelle... il est trop naïf de jeûner pour se montrer libéré des plaisirs de la table, - trop naïf de chasser du corps le plaisir de l'amour, comme Origène, pour s'en montrer exempt".

La Critique ne fait guère mieux pourtant qui "*place l'essentiel dans l'intention, dans la pensée, et s'épargne par là l'accomplissement de la libération des buts naturels*". En voulant dévoiler le jeu des intérêts derrière le sacrifice apparent, un déplacement s'opère malgré tout qui sera de grandes conséquences, de juger des actions selon leur **utilité**. C'est l'apparition de *l'homo oeconomicus*, du sujet réduit au calcul rationnel et voué à l'optimisation de sa jouissance. Tout être étant aussi être-pour-un-autre peut se réduire effectivement à l'utile mais cet utilitarisme généralisé mène à prendre le moyen (l'outil) pour la fin (l'oeuvre) et mesurer la qualité par la quantité (le prix).

"L'utile est l'objet en tant que la conscience de soi le pénètre du regard et possède en cet objet la certitude singulière de soi-même, sa jouissance (son être-pour-soi)".

La **morale** elle-même prend la signification de l'utilité pour la jouissance (ce qui rapproche "*Kant avec Sade*" comme Lacan l'a souligné), n'ayant d'autre fonction pour la conscience éclairée que d'optimiser les plaisirs par la maîtrise de ses excès.

"La raison lui est un moyen utile de poser une limite convenable à cet excès...La mesure a par conséquent la fonction d'empêcher que le plaisir soit interrompu dans sa variété et dans sa durée, c'est-à-dire que la fonction de la mesure est le sans-mesure. - Comme tout est utile à l'homme, l'homme est également utile à l'homme... Autant il s'occupe de soi-même, autant il doit également se prodiguer pour autrui".

- **l'idéologie**

La critique des lumières envers la foi consiste "*à savoir comme ce qu'il y a de suprême le savoir de la finité comme étant vrai*", ce qui valorise le moment présent et l'utilité concrète que ne peut satisfaire une critique purement verbale qui ne sert à rien et ne se réalise pas. Le dénouement sera donc le passage à l'idéologie politique quittant le monde éthéré de la culture et de l'au-delà pour revenir sur Terre et construire un monde plus humain, faire de ce monde notre monde. C'est alors que l'athéisme perd son unité et se **divise** lui-même entre idéalisme et matérialisme.

"L'Aufklärung entre en conflit avec elle-même, conflit qu'elle avait auparavant avec la foi, et se divise en deux partis. Un parti se prouve comme le parti vainqueur seulement parce qu'il se scinde à son tour en deux partis. En effet, il montre par là qu'il possède en lui-même le principe qu'il combattait auparavant et a supprimé l'unilatéralité avec laquelle il entraît d'abord en scène. L'intérêt qui se morcelait en premier lieu entre lui et l'autre s'adresse maintenant entièrement à lui, et oublie l'autre, puisque cet intérêt trouve en lui seul l'opposition qui l'absorbait. Cependant en même temps l'opposition a été élevée dans l'élément supérieur victorieux et s'y représente sous une forme clarifiée. De cette façon, le schisme naissant dans un parti qui semble une infortune manifeste plutôt sa fortune".

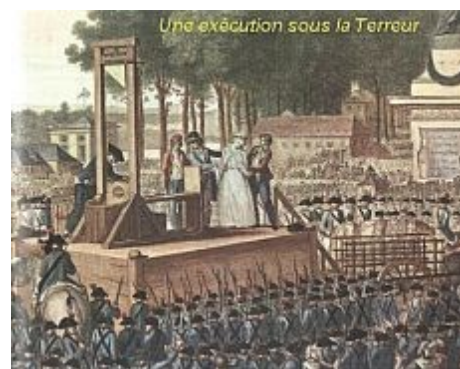
(cette dernière citation reprise par Debord dans "La véritable scission dans l'Internationale Situationniste" est une des meilleures définitions de la dialectique à 4 temps position-opposition-division-composition)

On pourrait croire que c'est l'**idéalisme** qu'il faut éliminer du rationalisme au profit d'un matérialisme pur et dur mais le matérialiste réfutant toute liberté est du côté de la passivité alors que l'idéalisme représente l'activité de la conscience qui se donne un but et transforme le monde pour qu'il se rapproche de son idéal. Le matérialisme ne veut voir que la réalité de l'objet, reniant l'intervention de la conscience, mais paradoxalement il fait immédiatement de l'objet un être-pour-un-autre à ne pouvoir le considérer que sous l'angle de son utilité, réduisant ainsi tout existant, l'homme y compris, au statut de moyen.

Si la Foi doit accepter les critiques de la science, qui sont les siennes, et donc abandonner son double langage, elle ne peut se satisfaire de la passivité du spectateur, ni du monde prosaïque de la finitude délaissée par l'esprit. C'est l'aspiration à un monde meilleur de l'intellectuel insatisfait qui permettra de dépasser l'utilitarisme matérialiste et le règne de la marchandise par l'**idéologie** politique, idéologie collective qui n'est d'abord ni vraie ni fausse mais qui veut devenir vraie et se vérifier dans la réalité, c'est-à-dire politiquement.

c) la liberté absolue et la terreur (anarchie-terreur-Etat)

Autre moment décisif, ô combien puisque c'est l'événement qui structure toute cette histoire et se trouve à l'origine de la **dialectique** hégélienne, le passage au politique ne s'étant pas fait sans terribles contradictions ! C'est la Révolution française qui permet de lire toute l'histoire (occidentale) et de comprendre son enjeu de libération et d'humanisation du monde, de réalisation du christianisme dans les Droits de l'Homme.



Nous en sommes au moment où "la conscience sait... que son être-en-soi est essentiellement être pour un autre", non plus au sens moral mais utilitaire, et sait qu'elle trouve son effectivité, comme **volonté agissante** de tous.

"C'est alors que l'esprit est présent comme absolue liberté ; il est la conscience de soi qui se comprend elle-même et comprend ainsi que sa certitude de soi-même est l'essence de toutes les masses spirituelles du monde réel comme du monde supra-sensible ; ou exprimé inversement que l'essence et l'effectivité sont le savoir que la conscience a de soi... Le monde lui est uniquement sa volonté, et celle-ci est volonté universelle... Elle est volonté réellement universelle, volonté de tous les singuliers comme tels".

Cette identification de la conscience de chacun à l'effectivité de tous "a supprimé ses barrières ; son but est le but universel, son langage la loi universelle, son oeuvre l'oeuvre universelle.. La volonté universelle se concentre en soi-même et est volonté singulière en face de laquelle se tiennent la loi et l'oeuvre universelles... elle ne laisse rien se détacher d'elle sous la figure de l'objet libre passant en face d'elle".

Cette société idéale vouée à l'universel ne laisse plus aucune place à la singularité, aux différences ni aux intérêts accusés de diviser la République (une et indivisible). Ses représentants ne représentent pas leurs électeurs mais seulement une parcelle de la volonté générale, nécessitant la négation de toute particularité. C'est le règne d'une totalité sans médiations (la loi Le Chapelier instituant la liberté d'entreprendre en interdisant coalitions, corporations, ententes et syndicats). Son idéalisme est celui de la pensée extérieure et du **pouvoir absolu** d'une conscience collective effective et souveraine qui est négation de la conscience de soi des individus. Cette liberté totalitaire se révèle en fin de compte comme la simple négation destructrice du particulier.

Cet universalisme abstrait "ne peut donc produire ni une oeuvre positive ni une opération positive ; il ne lui reste que l'opération négative ; elle est seulement la furie de la destruction... elle se divise dans l'universalité simple inflexible, froide, et dans la discrète, absolue, dure rigidité de la ponctualité égoïstique de la conscience de soi effective... L'unique oeuvre et opération de la liberté universelle est donc la mort... C'est ainsi la mort la plus froide et la plus plate, sans plus de signification que de trancher une tête de chou ou d'engloutir une gorgée d'eau".

La conscience éprouve dans la Terreur la **contradiction** d'un universel qui se veut basé sur la conscience individuelle de tous et qui finit par se retourner contre tous, devenus suspects, ne pouvant éliminer le conflit entre volontés particulières et différences sociales, la non-coïncidence entre les citoyens et leur gouvernement. Pour sortir du paradoxe d'une liberté absolue supprimant toute liberté et d'une Révolution qui dévore ses enfants, il faudra bien admettre la division irrémédiable de la société (en classes ou en factions).

Le gouvernement lui-même qui prétend exécuter cette volonté universelle est issue de la **classe** dominante et "ne peut donc se présenter autrement que comme une faction. Ce qu'on nomme gouvernement, c'est seulement la faction victorieuse, et justement dans le fait d'être faction se trouve immédiatement la nécessité de son déclin ; et le fait qu'elle soit au gouvernement la rend inversement faction et coupable... En face de lui, comme la volonté universelle effective, il n'y a que la volonté pure ineffective, l'intention. Être suspect se substitue à être coupable".

Et le **suspect** ne peut qu'être détruit brutalement car "on ne peut rien lui enlever que son être même... la terreur de la mort est l'intuition de cette essence négative de la liberté... La volonté universelle se convertit dans l'essence négative et se démontre aussi bien la suppression de la pensée de soi-même ou de la conscience de soi... Les consciences singulières qui ont ressenti la crainte de leur maître absolu, la mort, se prêtent encore une fois à la négation, s'ordonnent sous les masses".

"La liberté absolue a donc accordé avec soi-même l'opposition de la volonté universelle et de la volonté singulière. L'esprit devenu étranger à soi, poussé au sommet de son opposition dans laquelle le pur vouloir et le purement voulant sont encore distincts, réduit cette opposition à une forme translucide, et s'y trouve ainsi soi-même. - Comme le royaume du monde effectif passe dans le royaume de la foi et de l'intellection, ainsi la liberté absolue sort de son effectivité qui se détruit soi-même pour entrer dans une autre terre de l'esprit conscient de soi où la liberté absolue dans cette non-effectivité a la valeur du vrai... C'est sa nouvelle figure, celle de l'esprit moral, qui a pris naissance".

- La moralité (les idéologies post-révolutionnaires)

Le titre de ce chapitre peut surprendre dans une histoire politique mais ce n'est pas un retour en arrière car cette moralité s'oppose à l'éthique naturelle et simplement donnée : c'est l'avènement d'une moralité construite, "artificielle", rationnelle, produit conscient de "l'esprit certain de soi-même" et c'est surtout la moralité comme idéologie collective, idéologie du rejet du politique. Cette période de l'Empire napoléonien et de l'idéalisme allemand, très courte par rapport à la place qui lui est faite, est sans doute surévaluée car elle correspond aux années de formation de Hegel. On peut l'interpréter comme l'**intériorisation** des différents moments de la Révolution (universel abstrait - libéralisme individualiste - Etat de Droit) et la réappropriation par la conscience de son histoire comme de sa liberté, savoir de sa propre effectivité qui est "savoir absolu" et "fin de l'histoire".

"En effet, elle est essentiellement le mouvement du Soi consistant à supprimer l'abstraction de l'être-là immédiat, et à devenir consciemment Universel... Ce que la conscience ne saurait pas, n'aurait aucun sens et ne pourrait constituer aucun pouvoir sur elle. Dans sa volonté imprégnée par le savoir se sont résorbés toute objectivité et tout monde. Elle est absolument libre du fait qu'elle sait sa liberté, et c'est justement ce savoir de sa liberté qui est sa substance et son but et son unique contenu".

a) La vision morale du monde (Kant)

Le règne de la Terreur voulant étouffer toute subjectivité finit par se retourner en promotion de la **subjectivité** comme notre bien le plus précieux et volonté effective du citoyen, mais c'est une subjectivité libre, indépendante de toute Nature à laquelle elle s'oppose et qu'elle aborde avec ses catégories rationnelles, sa grille de lecture (Critique de la raison pure). La "vision morale" du monde (Critique de la raison pratique) consiste dans cette séparation et cette indépendance totale entre nature et morale comme entre objet (chose-en-soi) et sujet (universel). Si elle trouve son devoir en elle-même ("Agis de telle sorte que ton action puisse devenir loi universelle"), supprimant ainsi l'extériorité de l'éthique, c'est d'une part à la mesure de son propre savoir et d'autre part complètement déconnectée de toute particularité.



(On pourrait dire qu'il s'agit de dépasser l'arbitraire de la volonté générale, sortir d'un subjectivisme trop capricieux pour atteindre à une **objectivité** commune, justifiant de son universalité et, permettant de donner un contenu à la volonté collective, faire de la liberté de chacun l'objectif de tous). Seulement, dès lors, l'effectivité de la conscience, son action, se trouve paradoxalement indifférente à la réalité où elle doit agir.

Enfin, la conscience morale ayant malgré tout, de par son existence concrète, un côté **naturel** et sensible ("pathologique"), elle comporte "*l'opposition de soi-même et de ses impulsions*", le conflit devant se résoudre finalement dans "*une unité telle qu'elle provienne du savoir de l'opposition des deux. C'est seulement une telle unité qui est la moralité effective*". Cependant, cette composition des opposés n'est jamais acquise et se révèle une tâche infinie :

"La conscience a donc à promouvoir elle-même cette harmonie et à faire sans cesse des progrès dans la moralité. Mais il faut toujours renvoyer l'accomplissement parfait à l'infini... La perfection n'est donc pas effectivement accessible ; elle doit être seulement pensée comme une tâche absolue, c'est-à-dire telle qu'elle demeure toujours une tâche à remplir... Contradictions d'une tâche qui doit rester tâche et toutefois être remplie".

Confrontée, de plus, à la pluralité des devoirs qui s'imposent à l'action, mais ne sont plus devoirs sacrés puisqu'ils sont déterminés (ne sont plus universels), elle devient conscience de son **imperfection** morale, "*conscience dont le savoir et la conviction sont imparfaits et contingents... dont les buts sont affectés de sensibilité*", sa moralité ne pouvant plus dès lors se mesurer qu'au mérite qui lui est attribué.

Avec le mérite, "la vision du monde est ici achevée. En effet dans le concept de la conscience de soi morale les deux côtés, pur devoir et effectivité, sont posés en une seule unité, et l'un et l'autre sont ainsi, non comme étant en soi et pour soi, mais comme moments ou comme supprimés. Cela devient explicite pour la conscience dans la dernière partie de la vision morale du monde ; la conscience pose précisément le pur devoir dans une essence différente de celle qu'elle-même est, c'est-à-dire qu'elle le pose en partie comme une entité représentée, en partie comme quelque chose de tel qu'il n'est pas ce qui vaut en soi et pour soi".

Alors que c'était la nécessité de l'action effective qui devait amener à privilégier le côté subjectif du **mérite** par rapport à la loi universelle, on entre plutôt dans une nouvelle contradiction de la conscience morale qui perd ainsi toute effectivité !

"Elle tient sa propre effectivité aussi bien que toute effectivité objective comme l'inessentiel... La proposition s'énonce donc maintenant ainsi : il n'y a aucune conscience de soi effective moralement parfaite".

La vision morale du monde se détruit elle-même et tombe dans l'**hypocrisie** de "*toute une nichée de contradictions privées de pensées*". Tout ce qu'elle peut espérer c'est d'être "*un progrès vers la perfection*"...

"Ce qui plutôt pour la conscience a validité, c'est le stade intermédiaire de non-perfection - un état moyen qui du moins doit être un progrès vers la perfection... Elle est donc la pensée dans laquelle le savoir et le vouloir moralement imparfaits valent comme parfaits".

La conscience de son imperfection lui interdit toute **satisfaction** en ce monde (sinon par la grâce de Dieu), ce dont la conscience morale se lamente à longueur de temps.

"Précisément on prétend que c'est un fait d'expérience que dans notre monde présent la moralité est souvent malheureuse, tandis qu'au contraire la non-moralité est souvent heureuse" !

Pourtant on ne peut accuser les autres d'immoralité, puisqu'on ne peut nous-mêmes s'attribuer une moralité inattaquable. Ce qui s'exprime ainsi ce n'est donc rien que "*l'envie qui se couvre du manteau de la moralité*", c'est-à-dire le contraire de la moralité. A la fin, on ne sait plus où on est, c'est l'**échec** complet, puisqu'il n'y a plus d'immoralité, ni d'action morale qui ne soit équivoque ! Il faut passer à autre chose (esthétisme, religiosité, solidarité).

"Son retour à soi-même est plutôt seulement la conscience atteinte du fait que sa vérité est une vérité feinte".

b) Le Romantisme (intellectuel post-révolutionnaire)

La loi universelle a montré toutes ses contradictions aussi bien au niveau moral que politique. Alors que la conscience cherchait son objectivité en elle-même, elle n'a trouvé qu'un au-delà inatteignable. L'étape suivante consistera à se retrouver **soi-même** dans l'individualité (poésie), puis dans l'universalité (mystique) pour enfin se conclure sur leur union active (politique). C'est le romantisme post-révolutionnaire, l'idéologie de la liberté pour qui l'homme est la seule valeur morale mais qui n'agit pas vraiment dans le monde et ne cherche pas à se faire reconnaître réellement par les autres (elle ne lutte ni ne travaille), cherchant seulement à vivre en conformité avec soi-même.

"Elle se prend elle-même comme ce qui dans sa contingence est pleinement valide, ce qui sait sa singularité immédiate comme le pur savoir et le pur agir, comme l'effectivité et l'harmonie véritable".

• La bonne conscience ou la conviction intime (Schiller, Goethe, Jacobi)

Le devoir moral se voulait universel mais ne pouvait réduire la contradiction avec la sensibilité, jusqu'à se dissoudre dans l'ineffectivité. "*Quelque chose devrait être pensé et posé comme nécessaire qui serait en même temps inessentiel*". Voilà de quoi dévaluer le but, posé pour ne pas être atteint, et qui ne vaut donc plus comme but de l'action. La conscience va donc désormais se laisser guider dans l'action concrète par sa conviction intérieure et ses bonnes intentions (position proche de la dernière figure de la moralité, celle de "la raison examinant les lois"). Du coup, la "bonne conscience" retrouve en elle-même l'immédiateté de la **satisfaction** de soi qui lui était interdite par la rigueur d'une loi morale inflexible.

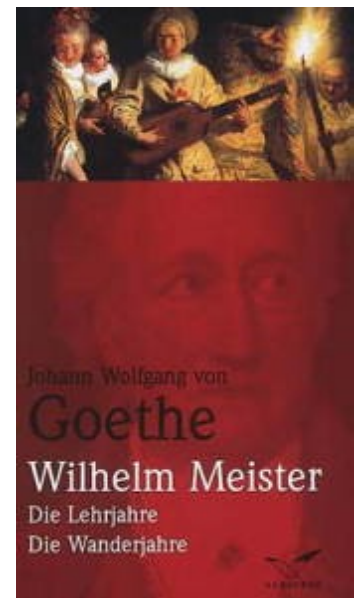
"Elle est simple action conforme au devoir qui n'accomplit pas tel devoir, mais sait et fait ce qui est concrètement juste. Elle est donc en général avant tout l'action morale comme action, dans laquelle est passée la conscience précédente inopérante de la moralité... Mais dans la certitude inébranlable de la bonne conscience il n'est plus possible d'ébranler et d'examiner le devoir".

Le progrès de la conscience consiste ici à comprendre, comme le disait Jacobi, que "la loi est faite pour l'homme et non l'homme pour la loi". Seulement, la loi morale s'identifie alors à la **conviction** propre et ne peut plus valoir pour tous.

"Le devoir n'est plus l'universel passant en face de Soi, mais il est su dans cet état de séparation n'avoir aucune validité. C'est maintenant la Loi qui est pour le Soi et non le Soi pour la Loi".

A l'évidence, l'action fondée sur la conviction intime s'expose à l'arbitraire si elle n'examine pas **consciencieusement** la question (si c'est la conscience qui décide, c'est elle la responsable).

"Il lui appartient donc de savoir exactement et d'évaluer avec précision les circonstances du cas". Elle doit bien admettre cependant "qu'elle ne connaît pas le cas dans lequel elle agit et que sa prétention d'évaluer consciencieusement toutes les circonstances est futile". Finalement, "cette conscience prend son savoir incomplet, parce qu'il est son propre savoir, comme savoir suffisant et complet".



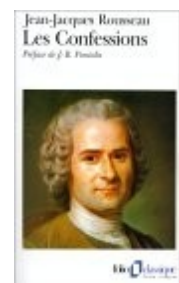
Cette position de totale auto-détermination paraît bien confortable mais elle contient donc sa propre contradiction. Comme la bonne conscience sait qu'il faut d'abord agir, sans reconnaître "*aucun contenu comme absolu*", elle se trouve absolument **libre** de suivre les lois ou de les enfreindre. De plus, étant donné que "charité bien ordonnée commence par soi-même", elle peut même faire passer son intérêt égoïste avant son devoir envers les autres.

"De même ce que d'autres nomment violence et injustice accomplit le devoir d'affirmer sa propre indépendance contre d'autres; ce qu'ils nomment lâcheté accomplit le devoir de préserver sa propre vie et donc de préserver la possibilité d'être utile au prochain".

"D'autant plus il se soucie de lui-même, d'autant plus grande est sa possibilité de rendre service aux autres; non seulement cela, mais encore son effectivité même consiste uniquement dans le fait d'être et de vivre en solidarité avec les autres".

• Le langage de la reconnaissance (Rousseau)

Pas besoin d'être grand clerc pour comprendre la faiblesse, voire le ridicule, d'une bonne conscience satisfaite de soi-même. Le seul critère de l'action morale est désormais le fait d'être reconnue comme telle par les autres, le rapport d'égalité de Soi à Soi remplaçant le rapport à la Loi. La moralité tient dès lors à la **reconnaissance** de l'autre, où ce n'est pas tant l'effet de son action, mais la conscience de soi libre qui est reconnue par les autres, ce qui est déjà une nouvelle figure de la moralité, ne se réduisant plus tout-à-fait à son intériorité.



"Le pur devoir est le moment essentiel consistant à se comporter envers les autres comme universalité. Il est l'élément commun des consciences de soi, et cet élément est la substance dans laquelle l'opération a subsistance et effectivité, le moment du devenir reconnu par les autres".

"Par conséquent l'opération est seulement la traduction de son contenu singulier dans l'élément objectif au sein duquel ce contenu est universel et reconnu, et justement le fait qu'il est reconnu rend l'action effective".

"Ce n'est pas le déterminé, ce n'est pas l'étant-en-soi qui est le Reconnu, mais seulement le Soi qui se sait soi-même comme tel".

L'action morale se juge désormais à la reconnaissance de l'autre qui fait accéder la singularité à l'universel, se réduisant du même coup à l'action symbolique et l'expression de sa conviction intime. Elle devient donc **langage** ou communication unifiant les consciences de soi (le langage est la matérialité de l'esprit).

"Ce qui compte c'est la conviction que cette action est le devoir, et cette conviction est effective dans le langage. Ainsi une fois de plus nous voyons le langage se manifester comme l'être-là de l'esprit. Le langage est la conscience de soi, qui est pour les autres, qui est présente immédiatement comme telle et qui, comme cette conscience de soi-ci, est conscience de soi universelle. Il est le Soi qui se sépare soi-même de soi, se devient objectif comme pur : Moi = Moi et qui, dans une telle objectivité, se maintient comme ce Soi-ci, et en même temps fusionne immédiatement avec les autres et est leur conscience de soi. Le Soi s'entend soi-même aussi bien qu'il est entendu par les autres, et le fait de l'entendre est justement l'être-là devenu Soi"

"Son intention, proprement parce qu'elle est son intention, est le Juste. On exige seulement qu'il le sache et qu'il dise sa conviction que son savoir et son vouloir sont le juste. L'énonciation de cette assurance supprime en soi-même la forme de sa particularité ; le fait de l'énonciation reconnaît l'universalité nécessaire du Soi".

• La belle âme (Novalis)



On approche du dénouement mais il faut affronter d'abord un dernier égarement, la réduction de l'universel au langage lui-même et l'immédiateté de la conscience mystique qui se contemple soi-même et supprime toute extériorité, renonçant à transformer sa pensée en être et "se trouve seulement comme perdue". Conscience qui n'a plus rien à attendre de la vie, déjà vécue et qu'elle n'aspire qu'à fuir dans le suicide. Le déchaînement des confessions inaugurées par Rousseau alimentera en effet le **romantisme** littéraire et la confusion de la belle âme inapte elle aussi à l'action mais donc l'intériorité se livre toute entière dans un langage qui n'est plus celui de la séparation mais de l'expression de soi.

"Elle est la génialité morale qui sait que la voix intérieure de son savoir immédiat est voix divine".

"Ce service divin solitaire est en même temps essentiellement le service divin d'une communauté... Se contempler soi-même est son être-là objectif, et cet élément objectif consiste dans l'expression de son savoir et de son vouloir comme d'un universel... C'est le verbe de la communauté qui dit son propre esprit... Toute extériorité comme telle disparaît pour elle".

"Cette certitude absolue dans laquelle la substance s'est résolue est l'absolue non-vérité qui s'écroule en soi-même; c'est la conscience de soi absolue dans laquelle la conscience s'engloutit".

"La certitude absolue de soi-même se change donc immédiatement pour elle comme conscience en un écho mourant, en l'objectivité de son être-pour-soi; mais le monde ainsi créé est son discours qu'elle a entendu également immédiatement et dont l'écho ne fait que lui revenir".

Ce manque de médiation est ce qui fait de cette dernière figure, la figure la plus **pauvre**, simple mouvement de disparition et absolue non-vérité (plus on s'approche de la vérité, plus on peut être dans l'erreur, l'erreur consistant ici dans la précipitation à croire que tout est gagné d'avance sans avoir rien à faire!).

"Il lui manque la force pour s'aliéner, la force de se faire soi-même une chose et de supporter l'être. La conscience vit dans l'angoisse de souiller la splendeur de son intériorité par l'action... Son opération est aspiration nostalgique qui ne fait que se perdre en devenant objet sans essence, et au-delà de cette perte retombant vers soi-même se trouve seulement perdue; - dans cette pureté transparente de ses moments elle devient une malheureuse belle âme, comme on la nomme, sa lumière s'éteint peu à peu en elle-même, et elle s'évanouit comme une vapeur sans forme qui se dissout dans l'air".

c) le grand Pardon (réconciliation finale)

Le monde de la belle âme n'est pas durable, c'est un monde évanescent qui s'évanouit et disparaît. Le jugement moral **condamne** durement cette passivité et cette inconsistance. La bonne conscience ne valait que dans et par l'action. La belle âme se voulait universelle, abolissant, sans rien faire, toute distinction de l'universel et de la singularité. Maintenant, comme savoir particulier, la conscience singulière s'oppose à nouveau aux autres consciences singulières qu'elle juge moralement, dont elle voit les véritables mobiles et dénonce les faux-semblants. "*Le devoir n'est que dans les mots, et sa valeur est celle de l'être pour un autre*". Ce qui était pure intériorité est démasquée comme hypocrisie et comme mépris de l'autre.



Mais ce jugement moral lui-même est dénoncé comme passivité, inaction, pur **dénigrement**, ne pouvant empêcher que son propre jugement se condamne à son tour lui-même, s'égalisant ainsi avec ceux qu'il condamne.

"Elle est l'hypocrisie qui veut qu'on prenne pour opération effective le fait de juger". Cependant si ce jugement critique "explique avec son intention différente de l'action même et en éclaire les ressorts égoïstiques. De même toute action est capable d'être considérée dans sa conformité au devoir, comme elle est capable de cette autre considération de sa particularité... L'action est-elle auréolée de gloire ! ce jugement sait cet intérieur comme recherche de la gloire... Aucune action ne peut échapper à un tel jugement, car le devoir pour le devoir, ce but pur, est ce qui est sans effectivité ; il a son effectivité dans l'opération de l'individualité et l'action a ainsi le côté de la particularité en elle. - Il n'y a pas de héros pour son valet de chambre; mais non pas parce que le héros n'est pas un héros, mais parce que le valet de chambre est - le valet de chambre, avec lequel le héros n'a pas affaire en tant que héros".

Le jugement moral, comme valet de chambre de la moralité, introduit donc la **contradiction** et la réflexion dans l'action moral. Mais en prenant conscience de sa propre hypocrisie le jugement moral se sait l'égal de celui qu'il critique et attend pareille confession et reconnaissance de l'autre. C'est finalement le jugement moral qui est condamné pour sa dureté et se renie comme jugement de l'autre ("Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés") :

En effet, le jugement moral prend d'abord "l'attitude obstinée du caractère toujours égal à soi-même et le mutisme qui se retire en soi-même et refuse de s'abaisser jusqu'à un autre... La conscience jugeante se montre par là comme la conscience délaissée par l'esprit et reniant l'esprit".

"La belle âme donc, comme conscience de cette contradiction dans son immédiateté inconciliée, est disloquée jusqu'à la folie et se dissipe en consommation nostalgique".

Heureusement "*Les blessures de l'esprit se guérissent sans laisser de cicatrices*". Ou plutôt elles sont des moments nécessaires, et qui seront conservés, mais ne sont que des moments qui doivent être dépassés. "*Le Soi qui réalise l'action n'est qu'un moment du tout, de même le savoir qui distingue grâce au jugement le singulier de l'universel*". Finalement le jugement se retournant en examen de conscience et en auto-critique, la condamnation première se transforme en **pardon**, atteignant enfin l'esprit absolu qui est réconciliation, reconnaissance mutuelle, conscience de la relation comme de l'opposition du moi aux autres, de l'universelle singularité

qui nous fait tous frères (et doit mener à l'Etat universel mais divisé, issu de la révolution et basé sur le droit de la défense, l'assistance mutuelle et les droits de l'Homme).

"Le pardon qu'une telle conscience offre à la première conscience est la renonciation à soi-même, à son essence ineffective... Le mot de la réconciliation est l'esprit étant-là qui contemple le pur savoir de soi-même comme essence universelle dans son contraire, dans le pur savoir de soi comme singularité qui est absolument au-dedans de soi - une reconnaissance réciproque qui est l'esprit absolu".

"Le Oui de la réconciliation, dans lequel les deux Moi se désistent de leur être-là opposé, est l'être-là du Moi étendu jusqu'à la dualité".

- La fin du savoir



C'est pour Hegel à peu près le dernier mot, ce que Kojève a pu appeler, un peu rapidement, "la fin de l'histoire". On semble pourtant assez loin de la politique et plutôt dans la morale ou la **religion** avec le pardon et la réconciliation finale consistant à se reconnaître tous pécheurs, fautifs, insuffisants, hypocrites même, mais avec des circonstances atténuantes toujours (et donc à l'inverse de Kojève on peut dire que c'est la renonciation à la sagesse et admettre ses limites mais sans renoncer à la grandeur de l'esprit, à la présence du désir et de l'insatisfaction, présence de l'infini au coeur de notre finitude, au coeur de la déchéance même. Ce n'est même pas la sagesse de ne plus prétendre à la sagesse car ce n'est pas y renoncer, c'est plutôt le "deuil du deuil" comme dit Catherine Malabou). L'enjeu politique ne peut être que dans la sortie de la religion et d'une vision idéalisée de nous-mêmes, pour une véritable auto-nomie réflexive et consciente de son caractère collectif, de notre responsabilité, passage de l'histoire subie à l'histoire conçue, à une politique active et ambitieuse mais prudente et charitable, véritable révolution amoureuse, réalisation de l'universel dans sa singularité concrète "étendue jusqu'à la dualité".

Il faut savoir que le chapitre suivant ce parcours historique est un retour sur l'histoire des religions où l'unité des consciences de soi s'objective dans des religions successives (naturelle, esthétique, révélée) où elle prend conscience d'elle-même, dans une représentation idéalisée. Mais cette unité projetée dans l'au-delà doit encore se nier comme religion et comme réalité transcendante pour abolir enfin la séparation du sacré dans l'autre monde et ramener le Ciel sur la Terre (réaliser la religion chrétienne). C'est la "religion comprise" que Hegel appelle le **Savoir absolu** qui est un savoir sur le savoir, savoir que tout savoir est savoir d'un sujet (produit de l'interaction du Moi avec le non-Moi disait Fichte), et donc savoir qu'il n'y a pas de Dieu omniscient, tout savoir résulte d'un apprentissage et peut être pris en faute (Hegel n'arrête pas d'insister sur le fait qu'on ne peut tout savoir). "La philosophie hégélienne de l'absolu est aussi le savoir de sa propre relativité"(B. Bourgeois). Le savoir absolu c'est la pensée qui se pense comme pensée (d'un sujet), c'est la réflexivité de la conscience de soi. Il s'agit donc de se réapproprier notre propre opération qui se retournait contre nous, s'opposait à nous dans son objectivité. Le savoir absolu achève la succession des figures de la conscience de soi par la conscience de l'unité de ses moments comme processus par lequel la conscience de soi s'aliène dans l'autre pour revenir à soi ; et donc revient à l'action collective après s'être égarée dans la religion.

Ce n'est ni la fin de la religion, ni la fin de l'histoire ou de la science, seulement l'affirmation que c'est notre propre oeuvre et l'affirmation de notre liberté. Ce n'est que la fin des illusions peut-être et de la croyance d'une vie après la mort (s'accepter mortel) ? Il reste un au-delà pourtant, c'est notre responsabilité envers les générations futures, c'est le monde à venir et la réalisation de nos projets (notre projection dans le futur). Hegel n'abandonnera jamais tout-à-fait la religion dont il tenait à préserver la vérité spirituelle (liberté et dignité humaine) ainsi que le caractère unificateur, mais ce qu'il défend c'est une religion "humanisée", simple **médiation** entre la science et la politique, autant

dire une version unifiée, vulgarisée et contrôlée des sciences spécialisées, la traduction pratique (éthique) du savoir théorique, processus infini, se connaissant pour tel, où se noue l'universel à la singularité.

"Il est Moi qui est ce Moi-ci et pas un autre, et qui en même temps aussi immédiatement est médiat ou est Moi supprimé et universel... Il est en effet l'esprit qui se parcourt soi-même... La science ne se manifeste pas avant que l'esprit ne soit parvenu à cette conscience sur soi-même... Le temps est le pur Soi extérieur... le temps se manifeste donc comme le destin et la nécessité de l'esprit qui n'est pas encore achevé au-dedans de soi-même".

Messieurs !

Nous sommes situés dans une époque importante, dans une fermentation, où l'Esprit a fait un bond en avant, a dépassé sa forme concrète antérieure et en acquiert une nouvelle. Toute la masse des idées et des concepts qui ont eu cours jusqu'ici, les liens mêmes du monde, sont dissous et s'effondrent en eux-mêmes comme une vision de rêve. Il se prépare une nouvelle sortie de l'Esprit ; c'est la philosophie qui doit en premier lieu saluer son apparition et la reconnaître, tandis que d'autres, dans une résistance impuissante, restent collés au passé, et que la plupart constituent en masse son émergence, mais encore inconsciemment. (Conférences de Léna, 1806)

Condensé

- Les contradictions de la Morale (I-V-B)

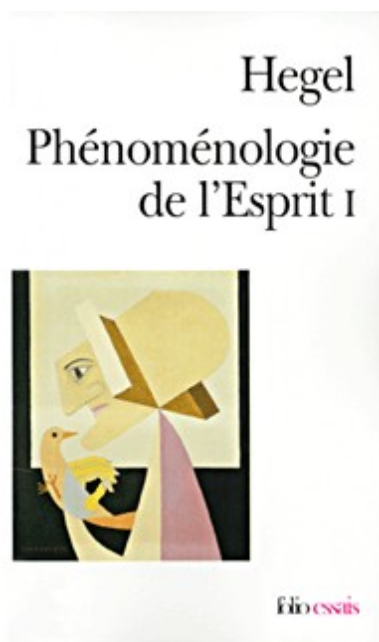
La conscience de l'unité avec les autres prend d'abord la forme du **traditionalisme**. Mais celui-ci échoue à se justifier devant des traditions étrangères aussi bien qu'il renonce à se réaliser véritablement. L'unité avec les autres se réduit dès lors à l'**égoïsme** de la jouissance que chacun dispute à chacun. Mais la vérité de la jouissance est sa fin, consommation du désir ou être-pour-la-**mort**. Par son côté universel la conscience surmonte cette menace et trouve en soi le principe du dépassement de son plaisir égoïste. Cette aspiration morale éprouvée immédiatement comme **loi du coeur** s'oppose au monde sans plus de raisons que de lui imposer une logique subjective qui ne rend pas compte d'elle-même. Si elle advient à se réaliser un tant soit peu, cette loi perd de son assurance, de sa légitimité et le coeur invoque la fureur extérieure du complot, la main du diable sur de pures intentions. La leçon de ce **délire de persécution** est le rejet des prétentions de l'individualité à imposer son arbitraire au cours du monde. C'est plutôt contre cette individualité que va désormais s'appliquer son zèle par la discipline de la **vertu**. Le cours du monde auquel s'oppose la vertu est maintenant constitué du règne de l'égoïsme universel et de la recherche du plaisir désormais rejetée. Mais la vertu ne se réalise qu'à la mesure des forces de chacun et sa valeur ne réside donc plus dans sa réalisation mais dans son effort et sa foi. Le **mérite** se mesurant à la peine, le monde qui nous fait souffrir est revalorisé d'autant comme révélateur de la vertu et de la foi. De plus l'effort et la foi concernant l'individualité dont la discipline voulait se défaire, ne pouvant jouir de ses propres réussites et sans pouvoir modérer l'orgueil de l'ascète comme une boursoufflure vide. Plutôt que de rester tournée vers sa propre excellence la vertu ne se suffit plus de la foi mais exige les **oeuvres**. La vertu est jugée à ce qu'elle fait. Les oeuvres pourtant sont fragiles et multiples, éphémères, disparaissantes. Le but est dès lors le chemin, l'oeuvre vaut comme **occupation** et non plus comme accomplissement. La **tromperie**, l'escroquerie de cette vertu satisfaite se manifeste dans la compétition sociale et impose finalement la **loi morale**, son universalité inconditionnelle qui pourtant ne peut rendre compte de la singularité concrète et imposer sa loi sans réflexion. Ce qui importe dès lors c'est bien encore la réflexion elle-même, la conscience qui **examine la loi** et se l'approprie, l'interprète, la loi se réduisant à son application par la conscience. Pourtant là encore la limite est vite trouvée dans le jésuitisme des **rationalisations** égalisant tout contenu. La conclusion qui s'impose est bien celle de l'impuissance de toute théorie à rendre compte des choix pratiques, tombant dans l'arbitraire. La théorie dépend plutôt désormais de la pratique devenue **politique** et qui en détermine la perspective.

- La dialectique historique (II-IV)

La bonne volonté du **Conformisme** voulant affirmer son appartenance à son peuple va rencontrer dans **l'opposition des devoirs** (de la famille, comme Loi divine, et des devoirs de la communauté, comme Loi humaine) d'abord la culpabilité puis la corruption avant de s'aliéner dans un **Droit** formel qui est le règne de la séparation et de la **propriété privée** (culture et foi). La division entre bien public et propriété privée laisse au jugement de chacun de prendre le parti de la conscience vile (victime intéressée) ou de la **conscience noble** (prête au sacrifice et à la vertu). Mais le sacrifice qui ne va pas jusqu'à la mort est ambigu et tombe dans la rébellion (à la revendication de la conscience vile). Dès lors, ce n'est plus le sacrifice qui compte mais la justesse du conseil, de la loi et du commandement, son contenu universel comme langage du pouvoir. Cette nouvelle valorisation du contenu s'épuise pourtant dans la **flatterie** de l'homme de cour jusqu'à perdre tout sens dans l'extériorité des raffinements de la culture. Mais la perte du sens est déjà la **foi** qui se sait être-pour-un-autre, rapport individuel à l'Universel et désir de l'Autre. Le rassemblement encyclopédique du savoir de l'humanité dissout pourtant cette confusion et cet individualisme dans l'unification du savoir de tous et la constitution d'une véritable intelligence collective. Ce rationalisme s'opposera à l'obscurantisme des religions et dénoncera la corruption du clergé. Mais les **lumières** se révèlent aussi dogmatiques (scientisme) et tombent dans l'hypocrisie, l'utilitarisme matérialiste le plus plat et la passivité. Jusqu'à se retourner en idéologies politiques, comme volonté agissante de tous, mais la liberté absolue conquise par la Révolution française sera accaparée par les factions et sombrera dans la **Terreur** de la simple suspicion, de la division de la volonté générale, perdant encore ainsi toute effectivité. La défense de l'individu et de sa liberté en sortira renforcée au nom d'une nouvelle **conscience morale**, représentée par Kant, revendiquant cette ineffectivité de l'universalité comme pur devoir universel. Le but est cependant dévalué par cette inaction et se retourne enfin dans l'action effective d'une **bonne conscience** inébranlable qui sait que l'action ne vaut que par son intention, sa conviction propre et sa réalisation consciencieuse. Mais la conviction morale ne vaut qu'à être exprimée et reconnue par l'autre, c'est le langage de la **reconnaissance** qui unifie les consciences de soi, d'abord dans la confusion de la **belle âme** inapte elle aussi à l'action. Le jugement moral condamne durement cette passivité et cet incroyable mépris de l'autre mais il ne peut éviter que son propre jugement se condamne à son tour soi-même et confesse ses fautes, s'égalisant enfin à l'autre dans le **Pardon** fraternel et la reconnaissance mutuelle. C'est pour Hegel à peu près le dernier mot mais si l'histoire a réfuté cette fin contemplative, le Savoir absolu reste le savoir du savoir comme savoir d'un sujet et histoire, processus dialectique d'apprentissage qui n'a pas fini de nous surprendre...

L'histoire après l'histoire (Hegel 200 ans après)

14 mars 2007



Messieurs, ce moment est **historique**, car, même si personne n'en parle ni même ne semble le savoir, cela fait tout juste 200 ans que l'histoire est finie !

C'est, en effet, le **bi-centenaire** de la publication de la "*Phénoménologie de l'Esprit*" en mars 1807, et donc de la pensée de l'histoire. A suivre Kojève, qui en a popularisé le thème dans les années 1930, la pensée de l'histoire annoncerait aussi sec la "fin de l'histoire" ! Voilà qui serait bien paradoxal même si la chouette de Minerve ne s'envole qu'au soir, c'est-à-dire qu'on ne peut comprendre une histoire, en tirer les leçons, qu'une fois la fin connue, et certes, on ne peut continuer aussi naïvement ce dont on vient de prendre conscience ! Etrange fin de l'histoire tout de même, pleine de bruits et de fureurs où le progrès accéléré des techniques et de la richesse a produit les plus grandes destructions et les plus grandes misères aussi, faisant éclater toutes les anciennes solidarités

dans une destruction systématique du passé.

On pourrait penser que ces questions métaphysiques n'ont aucun intérêt pratique ou politique, on aurait grand tort et d'ailleurs cette "fin de l'histoire" qui est plutôt un concept marxiste (fin des classes sociales et de la lutte des classes) est revendiquée aujourd'hui par de petits idéologues comme Fukuyama qui sont loin d'avoir la carrure de Kojève et de sa lecture marxiste de Hegel, n'y voyant plus qu'une justification de l'ordre établi : la démocratie de marché pour l'éternité ! On verra que cette prétendue "Fin de l'histoire" est à comprendre plutôt chez Hegel comme le passage de l'histoire subie à l'histoire conçue, ce qui est tout le contraire du libéralisme triomphant où il n'y aurait plus rien à faire, mais ce passage n'est pas du tout **immédiat**, il fait encore partie de l'histoire avec la confrontation des idéologies libérales, puis communistes, puis fascistes, puis nazis, puis sociaux-démocrates enfin néolibérales et, espérons-le, écologistes... Avec l'écologie se projetant dans l'avenir au nom des générations futures, on s'approcherait peut-être d'une véritable fin de l'histoire si l'écologie n'avait pas elle-même une histoire. L'erreur, serait de croire que la philosophie hégélienne serait universellement partagée à peine formulée ou que l'Etat universel se ferait sans drames alors qu'il faut bien avouer que la "*Phénoménologie*" est carrément illisible et que sa mise en oeuvre ne coule pas de source, c'est le moins qu'on puisse dire ! Il semblerait plutôt que l'histoire n'en finit pas de finir, dans un temps asymptotique qui n'atteint jamais sa fin et connaît plutôt maints retournements en se rapprochant de son objet, si différent à chaque fois de ce qu'on s'imaginait de loin. Ce qui a changé désormais, c'est du moins que l'histoire se joue maintenant entre conceptions de l'histoire, entre visions de l'avenir, c'est-à-dire entre idéologies qui n'ont pas fini de s'affronter pour déterminer ce qu'il nous faut faire, dans la confrontation avec l'expérience et nos propres limites.

En tout cas, il ne s'est pas rien passé depuis tout ce temps et parmi ce qu'il y a de plus grave, notamment les **totalitarismes** nazi et communistes. Or, ce ne sont pas des événements complètement étrangers à la philosophie de Hegel, en ce que ces régimes se sont réclamés de ses principes (en particulier de sa philosophie de l'Etat ou de sa dialectique historique). On peut donc penser à juste titre qu'il a une part de responsabilité d'une certaine façon dans ce qu'on peut considérer, après-coup, comme de grossières erreurs d'interprétation pourtant ! Ce n'est en aucun cas une raison de rejeter Hegel, tout au plus de le corriger, car ce n'est pas une religion aussi fautive que les autres et qu'il suffirait de renvoyer aux poubelles de l'histoire, c'est un philosophe incontournable. En effet, ce qui est criminel dans son utilisation par les nazis (Heidegger notamment), c'est qu'ils détournaient ainsi pour un but criminel des vérités effectives, et qui le restent, bien qu'elles soient toujours aussi méconnues sinon méprisées de nos jours. Il est certain qu'il faut repenser avec plus de rigueur la dialectique entre individu et société ou du singulier et de l'universel, abandonner la prétention d'abolir toute division sociale, faire plutôt de l'autonomie individuelle, c'est-à-dire de la liberté objective, la finalité de l'Etat, ne jamais laisser enfin de pouvoirs sans contre-pouvoirs ; mais c'est un fait que tout cela se trouve déjà dans la "*Phénoménologie de l'Esprit*" (dans la critique de la Terreur par exemple) et sera constamment réaffirmé par la suite.

Certes rarement un livre n'a été aussi impénétrable, ce qui le rend sujet à tous les malentendus. On croit pouvoir l'accuser d'étatisme ou d'esprit de système alors qu'il démontre au contraire le caractère contradictoire de la liberté, sa négativité, son imprévisibilité et les limites du savoir, le savoir absolu étant le savoir de l'ignorance, ou du moins des limites du savoir, du caractère **dialectique**, subjectif et historique, de tout savoir à rebours de ce que peut faire croire son sens littéral. La dialectique rend tout savoir transitoire d'être savoir d'un sujet, moment d'un processus d'apprentissage. Hélas, on ne veut plus entendre parler de dialectique depuis la chute du communisme, et ça n'arrange pas les choses, c'est le moins qu'on puisse dire, à retomber dans des idées simplistes, un moralisme des valeurs avec un positif supposé naïvement dépourvu de tout négatif. La démagogie de la société du spectacle voudrait condamner sans appel tous les savoirs qui ne sont pas immédiatement accessibles à tous mais sans dialectique, la politique est non seulement impuissante, elle est dévastatrice, et la liberté oppresse au lieu de libérer ! La dialectique n'est pas le seul instrument que nous devons emprunter à Hegel, loin de là, et, malgré la difficulté, malgré son caractère apparemment intempestif et qui n'intéresse personne, il est urgent de rappeler quelques vérités, dans cette période de bouleversements, en quoi Hegel peut nous être indispensable aujourd'hui, en quoi il donne les clefs de l'histoire qui s'est déroulée après lui en même temps qu'il éclaire les enjeux de l'avenir.

La liberté

Voilà comment j'ai cru pouvoir résumer [Hegel](#) pour Wikipédia :



Hegel s'est fixé pour but d'élever la philosophie au rang de science qui rend compte d'elle-même, du sujet qui l'énonce, du processus historique où il prend place et, finalement, de l'unité sujet-objet autant que de leur division. On peut définir son objectif comme **conscience de soi**, mais de soi comme communauté historique (politique et religieuse) d'individus actifs qui transforment le monde, progrès dans la conscience de la liberté (c'est-à-dire progrès dans la connaissance de soi, tout comme dans la liberté de conscience ainsi que dans le droit et dans l'Etat comme liberté objective). C'est une philosophie de l'histoire, de l'action et d'une liberté à conquérir avec ses contradictions, sa négativité, sa dialectique : passage de l'histoire subie à l'histoire conçue où la Phénoménologie s'achève après être passée de la conscience de soi à la conscience morale puis à la conscience politique et religieuse dans leur historicité.

"Chacun admet volontiers que l'esprit possède aussi, parmi d'autres qualités, la liberté; mais la philosophie nous enseigne que toutes les qualités de l'esprit ne subsistent que grâce à la liberté, qu'elles ne sont toutes que des moyens en vue de la liberté, que toutes cherchent et produisent seulement celle-ci; c'est une connaissance de la philosophie spéculative que la liberté est uniquement ce qu'il y a de vrai dans l'esprit (...). p27

Il faut dans la conscience, distinguer deux choses : d'abord le fait que je sais et ensuite ce que je sais. Ces deux choses se confondent dans la conscience de soi, car l'esprit se sait lui-même : il est le jugement de sa propre nature; il est aussi l'activité par laquelle il revient à soi, se produit ainsi, se fait ce qu'il est en soi. D'après cette définition abstraite, on peut dire de l'histoire universelle qu'elle est la représentation de l'esprit dans son effort pour acquérir le savoir de ce qu'il est ; et comme le germe porte en soi la nature entière de l'arbre, le goût, la forme des fruits, de même les premières traces de l'esprit contiennent déjà aussi virtuellement toute l'histoire. p27

L'histoire universelle est le progrès dans la conscience de la liberté - progrès dont nous avons à reconnaître la nécessité". p28 (Leçons sur la Philosophie de l'histoire, Vrin 1963, traduction J. Gibelin/E. Gilson)

C'est bien sûr une impossible gageure que de vouloir résumer Hegel. J'ai du moins voulu insister sur la place de la liberté comme négativité dans l'apprentissage historique, car ce n'est pas une liberté simple et joyeuse mais grave et déchirante où se joue le sort du monde avec "*le sérieux, la douleur, la patience et le travail du négatif*" (Ph I 18). Ce n'est cependant jamais qu'une **négation** partielle qui conserve l'essentiel et l'achève plus qu'il ne le supprime. La réflexion, c'est-à-dire penser contre soi-même, n'est jamais facile, c'est au moins vexant, mais ce n'est pas pour autant renier tout ce que nous sommes, seulement tenter de se séparer de nos illusions et de nos refoulements, comme de nos préjugés et de nos principes trop dogmatiques.

Ainsi l'esprit s'oppose à lui-même en soi ; il est pour lui-même le véritable obstacle hostile qu'il doit vaincre ; l'évolution, calme production dans la nature, constitue pour l'esprit une lutte dure, infinie contre lui-même. Ce que l'esprit veut, c'est atteindre son propre concept ; mais lui-même se le cache et dans cette aliénation de soi-même, il se sent fier et plein de joie.

De cette manière, l'évolution n'est pas simple éclosion, sans peine et sans lutte, comme celle de la vie organique, mais le travail dur et forcé sur soi-même ; de plus elle n'est pas seulement le côté formel de l'évolution en général mais la production d'une fin d'un contenu déterminé. Cette fin, nous l'avons définie dès le début ; c'est l'esprit et certes, d'après son essence, le concept de liberté. p51 (Leçons sur la Philosophie de l'histoire, Vrin 1963, traduction J. Gibelin/E. Gilson)

Cette difficile liberté, avec sa dialectique tortueuse, est bien ce qu'on retrouve dans les institutions de la liberté (sciences, démocratie, marché) qui témoignent d'une marche erratique bien loin de toute nostalgie de l'âge d'or, d'une liberté naturelle originelle et harmonieuse, de toutes les figures de l'impossible d'essence religieuse d'une liberté prétendue absolue mais que partagent bien des révolutionnaires.... Le mal ne se réduit pas au pouvoir, ce n'est pas l'Autre, ce n'est pas ce dont une liberté peut se débarrasser quand c'est le bien lui-même qui est la cause du mal (dans l'amour ou la jalousie), quand le positif contient son propre négatif ! C'est précisément l'apprentissage historique du mouvement **anti-libéral**, montrant les contradictions d'un néolibéralisme qui se retourne contre les libertés et contre lequel il faut résister sans admettre de retomber pour autant dans le totalitarisme qui avait lui-même répondu au premier libéralisme ! L'événement métaphysique auquel nous avons à faire face aujourd'hui, c'est bien l'expérience des limites de la liberté (d'une "liberté contre", libération de toute contrainte produisant confusion et désorientation). En effet, après l'expérience des ravages de la volonté, (c'est-à-dire d'une "liberté pour", liberté de décider qui mène à la Terreur et au totalitarisme quand elle est sans limite) nous avons fait l'expérience des limites du laisser-faire, presque aussi totalitaire, le totalitarisme de marché ayant tout envahi et justifiant amplement le développement des luttes anti-libérales. Après l'opposition extérieure du pouvoir qui la contraint, il faut affronter la division intérieure à la liberté elle-même déchirée entre fidélités contradictoires. C'est le principe de la dialectique et c'est ce qui manque le plus à la philosophie de l'identité, à l'ontologie heideggérienne en particulier, aboutissant à la négation de l'individu dépourvu de tout interlocuteur.

Dialectique

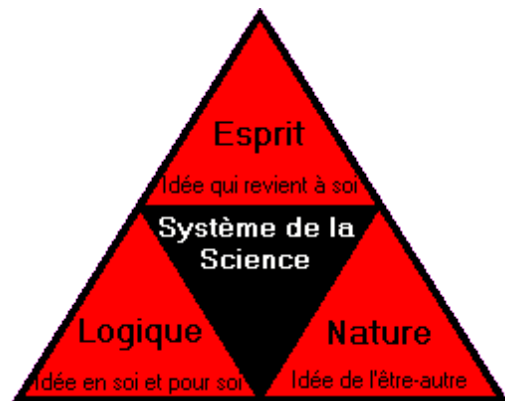
La dialectique est habituellement identifiée au syllogisme et ses trois moments : thèse, antithèse, synthèse ou position, opposition, composition. On prétend même que la dialectique supprimerait ainsi toute opposition ! Cependant à la fin de la Logique (L'idée absolue, p 381-383) Hegel montre que le moment négatif se divise en deux : opposition extérieure et division intérieure, intériorisant plutôt la contradiction. "*Si après tout l'on veut compter*", "*au lieu de la triplicité, on peut prendre la forme abstraite comme une*

quadruplicité", (souligné par les traducteurs, en particulier dans leur présentation de la doctrine de l'essence, pXIII). Insister sur les 4 temps n'empêche pas du tout la pertinence de la division ternaire, omniprésente. En fait on devrait parler plutôt de cinq temps, constitués de deux fois trois temps puisqu'il y a bien une synthèse partielle entre les deux moments négatifs : 1) position, 2) opposition extérieure, 3) unité spatiale des opposés (par ex. d'un match de boxe), 4) division intérieure de l'unité, 5) enfin compréhension de l'identité, temporelle et de lieu, de soi dans l'être-autre (totalité sujet-objet comme processus de production du sujet dans son opposition à l'objet). C'est ce qu'on retrouve dans la *Phénoménologie* déjà :

Un parti se prouve comme le parti vainqueur seulement parce qu'il se scinde à son tour en deux parti. En effet, il montre par là qu'il possède en lui-même le principe qu'il combattait auparavant et qu'il a supprimé l'unilatéralité avec laquelle il entrait d'abord en scène. (...) De cette façon, le schisme naissant dans un parti, qui semble une infortune, manifeste plutôt sa fortune. (*Phénoménologie*, II p123)

1, 2, 3, 4, 5 ! Quelle importance ? Pour sortir des schémas ternaires trop mécaniques, mais l'important c'est le mouvement de réflexion, c'est l'intériorisation du négatif, qui n'est pas seulement extérieur, loin de surmonter la contradiction ou de concilier les opposés... La dialectique est un mode d'interaction qu'on pourrait presque appeler fractale puisqu'elle consiste en corrections partielles successives à mesure que les contraires s'interpénètrent et que l'objectivité du sujet se confronte à la subjectivité de l'objet. Ce n'est pas seulement un phénomène **cognitif**, il n'empêche que, pour nous, il est certain que la dialectique concerne en premier lieu le fonctionnement de notre esprit, l'acquisition de connaissances basée sur le scepticisme et la vérification, et donc sur la correction de nos erreurs ou préjugés à mesure qu'ils rencontrent les démentis du réel. Passage de l'énonciation dans l'énoncé, de la vérité dans le savoir, de la liberté dans la Loi. Après la logique de l'apprentissage, la dialectique se manifeste massivement dans les luttes politiques, pas seulement dans les rapports entre individu et société, la constitution d'un discours commun, mais surtout dans la division de la société et l'alternance de politiques opposées (c'est une dialectique historique).

Plus généralement, la dialectique nous enseigne que toute chose est divisée, éphémère, moment d'un processus contradictoire. On peut retrouver effectivement une dialectique dans les choses elles-mêmes, on le sait depuis



Héraclite au moins ("*le conflit est père de toute chose*"), les interactions entre forces opposées ("*la foudre*") déclenchent dialectiques matérielles et cycles biologiques. Ce n'est bien sûr pas une raison pour en faire un dogme simpliste et l'instrument du jésuitisme des dominants (les meilleures doctrines, les religions les plus généreuses, peuvent être confisquées par les pouvoirs ou par la bêtise universelle). La dialectique de la **nature**, on le sait, a donné lieu à trop de délires ! Sans en rejeter le principe, il faut rester prudent sur ce terrain, éviter de plaquer des conceptions abstraites sur les réalités concrètes au lieu d'observer les interactions effectives, et s'attacher d'abord à la dialectique historique qui est à la fois entièrement matérialiste (ressources, luttes, travail, techniques) et entièrement spirituelle ou cognitive (discours, institutions, histoire, sciences).

Dans la conception positive des choses existantes, la dialectique inclut du même coup l'intelligence de leur négation fatale, de leur destruction nécessaire, parce que, saisissant le mouvement même dont toute forme faite n'est qu'une configuration transitoire, rien ne saurait lui en imposer ; parce qu'elle est essentiellement critique et révolutionnaire. Marx I, 559

Il faut nuancer cependant la part du négatif en rappelant que toute négation est **partielle** et conserve plus qu'elle ne renie. C'est un point crucial et trop souvent négligé (lié à la difficulté de traduire *aufhebung*). La négativité n'est pas l'entropie car c'est tout autant la force qui y résiste et sauve ce qui peut l'être, ne se laisse pas faire. On ne changera pas notre humanité ni tout notre passé. Il n'y a pas d'homme tout-à-fait nouveau par rapport aux Grecs notamment, même si on change sans cesse et qu'on prend la plupart du temps le contrepied de ce qui s'est fait juste avant ou qu'on s'oppose au cours des choses. On ne peut faire plus que corriger le tir ou faire un pas de plus sur le chemin de nos pères, continuer l'aventure humaine, sauver ce qui peut l'être, éviter le pire, espérer des jours meilleurs, tout en sachant que c'est le bien qui est la cause du mal, de la jalousie comme des guerres, de la culpabilité ou d'un chagrin d'amour ! Ce n'est pas la seule difficulté dans l'utilisation d'une dialectique qu'on peut mettre à toutes les sauces mais dont la réalité est incontournable et ne se plie pas aux simplifications des propagandes de masse. En désespoir de cause on peut donner au moins 3 points sur lesquels l'action politique ne peut se passer de dialectique si elle ne veut pas aller directement au désastre :

1. Tout positif a son négatif et tout négatif son positif. Ce serait presque la définition de l'écologie politique qui dénonce le négatif de notre industrie et défend la diversité mais cela implique toute une dialectique des contradictions et de l'incomplétude qui doit nous inciter à l'expression du négatif afin de pouvoir **corriger** le tir à temps, redresser la barre devant les inévitables dérives. La cybernétique ne dit pas autre chose entre boucles de rétroaction positive et négative, instruments d'une liberté décidée d'atteindre le but visé, introduction de la finalité dans la chaîne des causes à travers tous les aléas de la vie.

2. Notre rationalité est très **limitée**. C'est cela malheureusement le savoir absolu : tout savoir est savoir d'un sujet et limité comme tel, au moins à son temps. La dialectique nous dit qu'on a tout à apprendre encore, qu'il faudra affronter bien des contradictions, que nous devons renier nos anciennes croyances, découvrir de nouvelles questions insoupçonnées. Que le système se

boucle sur lui-même donnant un fondement solide à la connaissance de soi comme reconnaissance par les autres, cela n'empêche pas qu'il est construit sur le doute, la négativité d'un scepticisme qui mine les savoirs les mieux établis, savoir qui manque justifiant plutôt le principe de précaution contre une puissance débridée ivre d'elle-même et illusoire. Si Hegel a été le premier à en souligner la nécessité, il a montré aussi toutes les limites historiques de la construction d'une intelligence collective à partir de nos échecs et de nos errements. Le problème, ce n'est pas les autres, plus ou moins calomniés, c'est nous, notre petit esprit de si grande conséquence ! Avant d'être morale, la question est cognitive. La responsabilité de notre situation catastrophique n'est pas à chercher dans notre supposée soumission encore moins dans notre mauvaise foi mais d'abord dans notre rationalité limitée, l'indigence de nos solutions (nazisme, communisme, libéralisme) dont l'expérience historique a été si catastrophique, mais ferons-nous mieux ?

3. On a besoin de faire **société**, de se sentir entourés, reconnus. On a besoin d'un amour réciproque et d'une capacité d'action collective. Nous ne sommes pas des monades isolées, individus entièrement faits des autres même s'ils se détachent de leur communauté. L'Autre est au coeur du sujet qui se construit sur l'identification et le langage mais cela n'empêche pas le poids du collectif d'être rapidement étouffant, aliénant, totalitaire. Tout est dans cette tension entre individu et collectif, la bonne distance toujours à reconquérir. Notre existence ne prend sens qu'à s'inscrire dans l'aventure humaine mais à condition d'y agir comme individu singulier. Il n'y a pas d'individus sans les supports sociaux de l'individu, il n'y a pas d'individu sans un Etat de droit ni reconnaissance sociale, mais l'Etat doit viser l'autonomie de l'individu, le développement des libertés. Il y a bien une dimension religieuse à notre être-ensemble mais qui ne peut s'arrêter à la religion alors que la fin de la *Phénoménologie* ramène cette représentation idéale à notre réalité sociale, conscience de soi comme existence collective et historique, une laïcisation de la religion en somme, où c'est l'homme qui fait ses dieux à son image et doit réaliser la philosophie ici-bas, sans abolir la dialectique, la séparation, le déchirement entre l'idéal et la réalité.

On me contestera sans doute ces formulations un peu trop rapides et orientées sur les problèmes de l'heure mais revenons, malgré la difficulté de la question, à l'histoire effective et sa fin supposée.

La fin de l'histoire

Le **temps** se manifeste donc comme le destin et la nécessité de l'esprit qui n'est pas encore achevé au-dedans de soi-même, la nécessité de réaliser ce qui n'est d'abord qu'intérieur et de le révéler, c'est-à-dire de le revendiquer et de le lier à la certitude de soi-même (...) C'est seulement comme ce devenir se réfléchissant soi-même en soi-même qu'il est en soi en vérité l'esprit. Il est en soi le mouvement de la connaissance - la transformation de cet en-soi en pour-soi, de la substance en sujet, de l'objet de la conscience en objet de la conscience de soi, c'est-à-dire en objet aussi bien supprimé comme objet, ou en concept. Ce mouvement est le cercle retournant en soi-même qui présuppose son commencement et l'atteint seulement à la fin. En tant donc que l'esprit est nécessairement ce mouvement de se distinguer en soi-même, son tout intuitionné apparaît en face de sa conscience de soi simple, et donc, puisque ce tout est ce qui est distingué, il est distingué en son pur concept intuitionné, le temps, et en son contenu ou l'en soi. p305-306

Le but, le savoir absolu, ou l'esprit se sachant lui-même comme esprit, a pour voie d'accès la récollection des esprits (...) Leur conservation, sous l'aspect de leur être-là libre se manifestant dans la forme de la contingence, est l'histoire ; mais sous l'aspect de leur organisation conceptuelle, elle est la science du savoir phénoménal. Les deux aspects réunis, en d'autres termes l'**histoire conçue**, forment la récollection et le calvaire de l'esprit absolu, l'effectivité, la vérité et la certitude de son trône, sans lequel il serait la solitude sans vie ; seulement - *Du calice de ce royaume des esprits écume jusqu'à lui sa propre infinité...* (Fin de la *Phénoménologie*)

A la fin de la *Phénoménologie* Hegel ne parle pas tant de fin de l'histoire mais plutôt du passage de l'histoire subie à l'histoire conçue, persuadé au contraire que personne ne peut dépasser son temps. Il est donc loin de croire tout savoir et atteindre la sagesse, comme Kojève l'a prétendu. Effectivement, la "fin de l'histoire" va bien de pair avec le "**savoir absolu**" qui en est la face cognitive. Seulement, ce n'est pas un savoir infini, c'est un savoir sur le savoir, savoir certes encyclopédique qui se referme sur lui-même et prend conscience de soi dans l'histoire mais qui reste le savoir limité d'un sujet. Plutôt que de "fin de l'histoire", Hegel parle d'ailleurs, et de façon bien plus énigmatique, de la fin du temps lui-même ! Il ne désigne ainsi qu'un rapport au temps qui était celui de l'humanité historique jusque là. Rien à voir bien sûr avec le temps de la physique dont on se demande s'il a un commencement et une fin, aussi impensables l'une que l'autre !

Ce n'est pas le temps de la physique qui finit bien sûr mais le temps de l'histoire en tant que destin subi, fatalité extérieure qui devient désormais notre construction collective. Le "temps", ici, c'était ce qui décidait de nous malgré nous et sans qu'on le sache, temps historique ou religieux qui disparaît dans son extériorité lorsqu'il n'y a plus que les moments d'un processus conçu, voulu, d'un projet collectif. Le concept supprime l'extériorité du temps en l'intégrant comme étapes d'une dialectique du sujet et de l'objet. C'est l'apport de la *Phénoménologie* d'introduire l'évolution dans la pensée permettant d'unifier l'histoire de ses différentes formes jusqu'à nous. Dès lors, la "fin de l'histoire" n'est qu'une réappropriation de notre existence concrète dans sa finitude et l'ouverture à la responsabilité du monde, le passage du passif à l'actif. C'est un événement philosophique, l'accès à un stade cognitif supérieur de **responsabilité** collective en même temps que du caractère limité et provisoire de nos connaissances, mais pour cela il faut que la vérité de ce que

nous sommes ne soit plus remise en cause, ni ébranlée par l'histoire : il faut donc se résigner à notre finitude avec tous nos défauts partagés qu'il faudra bien apprendre à pardonner, faire avec nos bons et nos mauvais côtés, et renoncer à un "homme nouveau" qui est toujours négation de notre humanité et l'appel de toutes les servitudes. Contentons-nous de développer plutôt l'autonomie de tous.



Hegel ne nous annonce pas la fin du monde et plutôt un monde nouveau mais qui est déjà là d'une certaine façon, celui de la Révolution et de Napoléon qui répand la liberté en Europe avec le Code Civil ! Ce qui s'achève avec lui, c'est une modalité du temps, celle qu'on interroge pour savoir qui nous sommes, un au-delà qui nous sauverait de notre finitude, un avenir radieux, voire un retour à l'origine. Il ne reste dès lors qu'une durée concrète à prendre en compte pour rendre notre monde plus durable, il ne reste qu'une projection rationnelle dans le **long terme**, l'investissement dans le futur. *"Au moment où le Temps cesse d'être abstrait, il cesse d'être Temps"* résume Kojève. Nouveau commencement, donc, mais qui manque sans doute d'héroïsme et menacerait d'ennui peut-être si l'histoire devait s'arrêter là !

Le véritable sens de cette "fin de l'histoire" comme savoir absolu qui l'achève, c'est de pouvoir en récapituler le sens. C'est pour fixer le sens comme le **point final** qui permet de refermer le livre et se consacrer à l'action, alors qu'à laisser la fin complètement indéterminée, c'est ouvrir la voie à tous les fantasmes et d'abord à la négation de tout passé. C'est comme si la critique de la science pouvait renier tout le savoir effectif accumulé et justifier n'importe quel délire sous prétexte que ses théories peuvent toujours être remises en cause. Décréter la fin de l'histoire, c'est annoncer au contraire le temps de la philosophie qui revient sur son passé et peut en donner une représentation unifiée, en comprendre le système, en tirer les leçons, extraire enfin la logique dialectique qui s'y manifeste. Moment de récapitulation qui n'est qu'une étape sur le chemin pour ne pas dévier de sa route.

En tout cas, il n'y a pas de doute, c'est bien l'histoire, des Grecs aux Romains jusqu'à la Révolution française et la bataille d'Iéna, qui a produit la philosophie de Hegel. Après, on peut toujours prétendre que tout était joué en 1807 avec l'Empire et la *Phénoménologie*, que c'était l'aboutissement de l'histoire avec l'émergence d'un Etat universel et homogène ainsi que de la **conscience** que nous en sommes les acteurs. Comme si tout cela n'était pas qu'une réalité très locale encore, tout au plus les germes de l'avenir et de la conscience de l'évolution, ce qui n'est déjà pas si mal ! La globalisation n'a pas achevé notre unification politique et il serait bien beau que tout le monde ait dépassé la religion, se soit converti à cette pensée du processus, des cycles écologiques qui nous limitent et des révolutions historiques où la liberté humaine s'affirme ! Il ne suffit pas d'admettre l'évolution historique ni de vouloir se réapproprier son histoire. Il a fallu, depuis, affronter tous les excès de l'idéologie de l'histoire, jusqu'à sa négation actuelle avec l'idéologie de la fin des idéologies...

La suite de l'histoire

L'histoire a bien une suite. Non, on n'est pas sorti de l'auberge, même si tout a changé ! Il nous faut donc essayer de comprendre l'histoire après l'histoire, ce qui commence avec Hegel. Il ne s'est pas rien passé depuis, et il suffit d'y penser pour mesurer la chance qu'on a de vivre après le fascisme, après le communisme, et même après Mai 68. Quand on entend les discours de Mai 68 (auxquels j'ai participé) c'est d'un ringard total, insupportable de bêtise. Ce n'est pas du tout une question d'intelligence pourtant, Jean-Paul Sartre dit des choses absolument débiles, c'est une question d'époque, tout le monde disait à peu près la même chose et c'est ce qui est très étonnant ! Les nouveaux philosophes étaient encore bien plus nuls et le néolibéralisme post-totalitaire qui s'en est inspiré a été dévastateur (nous en sommes encore les victimes). Du seul fait de vivre après, cela nous rend plus intelligents que nos prédécesseurs, même si on n'y est pour rien ! Nous sommes inévitablement en **progrès** : nos aînés ont été totalitaires, nos pères trop avides mais nous ne serons pas sans défauts. Malgré la bêtise triomphante, la cruauté des foules, notre rationalité limitée, nos passions et nos petits intérêts, la ruse de la raison finit donc par gagner petit à petit, que ce soit à devoir passer par l'expérience ou simplement par le langage et l'argumentation. C'est cela l'histoire et ce qui fait qu'on est plus libres qu'avant, pas beaucoup plus intelligents pour autant, pas moins sans doute non plus, même si l'intelligence est peu visible (elle n'est pas spectaculaire et ne s'impose qu'avec le temps). Cela ne veut pas dire qu'on pourrait se reposer sur une histoire qui se ferait sans nous, encore moins qu'on vivrait dans le meilleur des mondes possibles. Le piège de tout progrès c'est qu'à mesure qu'on s'approche du cœur de la vérité, non seulement tout se complique par rapport à la clarté du commencement grec (plus personne ne peut maîtriser la totalité du savoir), mais la moindre déviation conduit à une erreur bien plus radicale encore et les bienfaits du progrès accompli par rapport à l'état antérieur camouflent l'usurpation qui gagne. Le danger s'accroît paradoxalement à mesure de notre savoir et de notre puissance. En tout cas, la fin n'est pas en vue ou alors c'est une fin qui n'en finit pas de finir...

Impossible de rendre compte ici de la dialectique historique des 200 dernières années. Il suffit de constater pour l'instant comme libéralisme, totalitarisme, néolibéralisme et anti-libéralisme actuel se répondent, visions du monde contradictoires. On pourrait facilement montrer la logique de la **succession** de l'idéalisme allemand par le matérialisme marxiste qui va nourrir le subjectivisme de la phénoménologie et de l'existentialisme laissant bientôt place au structuralisme le plus impersonnel puis au moralisme ambiant avant le retour du politique... Toutes ces expériences historiques opposées peuvent paraître couler d'évidence après-coup, elles ne l'étaient pas plus que l'écologie-politique d'aujourd'hui, dont l'égarement est manifeste, alors qu'elle devrait pourtant résoudre la contradiction en l'intégrant ! Dans cette phase historico-politique, il nous faudrait abandonner les rêves d'utopie, de pureté et d'harmonie au profit de l'expression du négatif, d'une vision réaliste de notre avenir et de la conscience de nos limites, sans abandonner pour autant nos exigences de liberté et de justice.

C'est seulement après avoir abandonné l'espérance de supprimer l'être-étranger d'une façon extérieure, c'est-à-dire étrangère, que cette conscience, puisque le mode étranger supprimé est le retour dans la conscience de soi, se consacre à soi-même. Elle se consacre à son propre monde et à la présence, elle découvre le monde comme sa propriété et a fait ainsi le premier pas pour descendre du monde intellectuel. *Phénoménologie*, p307

Pour Hegel, la fin de l'histoire c'est la reconnaissance par tous de la singularité de chacun et de toutes nos faiblesses, de [la part du négatif](#), du mal qui est en nous mais du bien aussi, de notre finitude habitée par l'infini, de l'universel singulier. C'est le grand **pardon** qui nous rassemble dans la communauté des pécheurs et de l'Esprit universel. Idéalisme encore, sous cette forme trop religieuse sans doute, mais qui veut retourner au concret et se réapproprier le monde, le faire sien. Cette exigence des "jeunes hégéliens" a débouché sur un communisme trop matérialiste cette fois et qui va provoquer la réaction identitaire spectaculaire du fascisme avant de retomber dans un scientisme libéral proche de l'autisme auquel l'altermondialisme oppose un nouvel humanisme encore incertain mais valorisant la solidarité et nos différences. Il serait temps, effectivement, de sortir de l'économisme triomphant qui nous mène droit à la catastrophe et retrouver nos esprits, notre liberté et notre responsabilité collective, la dimension de la totalité écologique et divisée à laquelle nous participons. La *Phénoménologie de l'Esprit* peut nous y aider.

La "conscience malheureuse", la "conscience honnête", le combat de la "conscience noble" et de la "conscience vile", etc., toutes ces parties isolées contiennent (bien que sous une forme encore aliénée) les éléments nécessaires à la critique de domaines entiers, tels que la religion, l'État, la vie bourgeoise, etc. Marx II 125

Il y a mille autres choses (comme la critique de la morale) à méditer dans ce livre extraordinaire qu'on gagne toujours à relire pour mieux comprendre notre présent et tirer parti des leçons du passé. On pourra toujours contester ma propre lecture "marxienne" et les conséquences pratiques que je peux en tirer, mais, par exemple, je trouve dans la dialectique et dans l'histoire telle que la *Phénoménologie* nous la raconte, toutes les raisons de penser que la période est révolutionnaire. Si rien ne semble annoncer une telle **révolution** dans l'état actuel des forces sociales, les bouleversements que nous vivons depuis notre entrée dans l'ère de l'information et la délégitimation d'institutions démocratiques en bout de course introduisent des raisons objectives de penser qu'en l'absence de guerre une révolution devrait être imminente à cause de l'éclatement de la société et de la contradiction des nouvelles forces productives avec les anciens rapports sociaux du capitalisme salarial. Même s'il n'y en a aucun signe précurseur et que l'Esprit peut sembler parfois nous désertier, la vieille taupe creuse toujours !

Ainsi l'esprit qui se forme par une lente et silencieuse maturation accède à sa nouvelle figure, désagrège successivement les parcelles de l'édifice qui constituait son ancien monde. Que celui-ci soit ébranlé, voilà ce qu'indiquent seulement des symptômes isolés ; la frivolité, l'ennui qui s'installent en tout ce qui existe, le vague pressentiment de quelque chose d'inconnu, sont autant de signes précurseurs indiquant qu'une réalité nouvelle commence à s'instaurer. Cet émiettement progressif, qui n'altère pas la physionomie globale, est interrompu par un surgissement qui, tel un éclair, installe d'un coup la figure du monde neuf. (*Phénoménologie de l'Esprit*, préface, p10)

Tenir compte de ces données et des leçons de l'histoire, ce n'est pas se faire d'**illusions**. D'abord il ne faut en espérer aucun paradis sur Terre. A l'opposé du marxisme, Hegel a montré qu'il n'y a pas plus d'abolition des classes ou des divisions sociales qu'il n'y a de volonté générale, quelque soit l'acharnement de la Terreur pour en imposer l'existence par la négation de l'existant ! Il faut dire aussi que je suis un révolutionnaire bien singulier car si je crois une révolution inévitable en l'absence de réformes bien trop radicales pour passer en douce, je suis persuadé que cela se passera mal, comme toujours, et que j'y serais très vite dans l'opposition, si ce n'est pire, traité en traître par le nouveau pouvoir !

Il n'empêche que le plus déprimant pour l'instant c'est de ne pas voir d'issue du tout alors que l'urgence écologique se fait plus pressante et que la précarité s'étend. On n'en voit pas encore le bout, c'est le moins qu'on puisse dire. Du moins Hegel pourrait permettre de mieux s'orienter dans toutes ces contradictions et la **confusion** du moment, mieux comprendre les ruptures dialectiques dans leur complexité et leur caractère transitoire même s'il ne sert à rien de le dire sans doute, vérité pour personne, incommunicable, interdite enfin à nos démocraties médiatiques...

Note sur l'ironie de Kojève

Sans parler des guerres et révolutions auxquelles il a été mêlé, on n'a pas vu l'ironie de Kojève à parler de *Fin de l'histoire* alors même qu'il pensait Hegel à travers Marx et Heidegger, nous apprenant à faire une lecture historique de la philosophie de l'histoire ! Il fera d'ailleurs de longs développements, dans "Le concept, le temps et le discours", sur l'espace comme différence de l'identique (positions de départ différentes des individus) et le **temps** comme l'identité du différent (changement de position du même, transformation de l'individu). Le temps n'est-il pas la négativité qui dissout toute différence selon les lois de l'entropie de même que l'universel dissout finalement toute particularité ? Mais c'est tout aussi bien le temps constructeur qui va vers l'idéal. En tout cas, sur ce plan, la fin des temps n'est pas imaginable, du moins tant qu'il y a du mouvement et que les choses ne restent pas figées pour l'éternité ! La "fin de l'histoire" n'est rien d'autre que la prise de conscience à chaque fois des changements effectifs :

Tant que, par la réflexion discursive philosophique, l'homme n'a pas pris complètement conscience d'une situation politique donnée à un moment quelconque de l'histoire, il n'a aucune "distance" vis-à-vis d'elle. Il ne peut pas "prendre position", il ne peut pas se décider consciemment et librement pour ou contre. Il "subit" simplement le monde politique, comme l'animal subit le monde naturel où il vit. Mais la prise de conscience philosophique s'étant effectuée, l'homme peut distinguer entre la réalité politique donnée et l'idée qu'il s'en fait "dans sa tête", cette "idée" pouvant alors faire fonction d'un "idéal". Toutefois, si l'homme se contente de comprendre (=expliquer ou justifier) philosophiquement la réalité politique donnée, il ne pourra jamais dépasser ni cette réalité elle-même ni l'idée philosophique qui correspond à celle-ci. Pour qu'il y ait "dépassement" ou progrès philosophique vers la Sagesse (=Vérité), il faut que le donné politique (qui peut être nié) soit nié effectivement par l'Action (de la Lutte et du Travail), de façon à ce qu'une réalité historique ou politique (c'est-à-dire humaine) nouvelle soit d'abord créée dans et par cette négation active du réel déjà existant et philosophiquement compris, et ensuite comprise dans les cadres d'une philosophie nouvelle. Cette nouvelle philosophie ne conservera que la partie de l'ancienne qui aura survécu à l'épreuve de la négation créatrice politique de la réalité historique qui lui correspondait et elle transformera ou "sublimera" la partie conservée en la synthétisant (dans et par un discours cohérent) avec sa propre révélation de la réalité historique nouvelle. (Kojève. "Tyrannie et Sagesse", dans "De la Tyrannie" de Léo Strauss p 276)

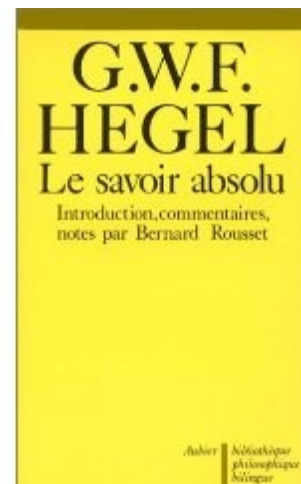
Ce n'est pas parce qu'on peut contester certaines interprétations de **Kojève** qu'on ne doit pas rendre hommage à son génie, à son aveuglante clarté et, pour conclure, je ne peux m'empêcher de citer à nouveau ce résumé qu'il donne de la philosophie de Hegel lue avec les lunettes de Marx, et que j'ai déjà cité tant de fois, où l'homme tient tout entier dans son action historique, Aristote dirait que sa dignité est dans sa capacité à changer l'avenir (car la bonne philosophie dit toujours la même chose) :

Dire que l'Absolu est non seulement Substance, mais encore Sujet, c'est dire que la Totalité implique la Négativité, en plus de l'Identité. C'est dire aussi que l'être se réalise non pas seulement en tant que Nature, mais encore en tant qu'Homme. Et c'est dire enfin que l'Homme, qui ne diffère essentiellement de la Nature que dans la mesure où il est Raison (Logos) ou Discours cohérent doué d'un sens qui révèle l'être, est lui-même non pas être-donné, mais Action créatrice (= négatrice du donné). L'Homme n'est mouvement dialectique ou historique (= libre) révélant l'être par le Discours que parce qu'il vit en fonction de l'avenir, qui se présente à lui sous la forme d'un projet ou d'un "but" (Zweck) à réaliser par l'action négatrice du donné, et parce qu'il n'est lui-même réel en tant qu'Homme que dans la mesure où il se crée par cette action comme une oeuvre (Werk). (Kojève. Introduction... p 533)

Le savoir absolu

Résistance au scepticisme, au relativisme et au nihilisme

Il y a du sens, c'est certain, et qui ne fait pas de doute. Tout est relatif sauf la relation elle-même et si le savoir est toujours savoir d'un sujet qui doit intégrer la conscience de soi du sujet de la connaissance (conscience de ce qui fait la valeur d'un savoir pour nous, l'intentionnalité et les représentations qui lui donnent sens), ce n'est pas pour tomber dans le relativisme le plus complet mais pour ancrer nos certitudes dans leur contexte concret. Inclure le sujet dans le savoir et se connaître soi-même (la position d'où l'on parle), c'est connaître aussi les limites du savoir, toute l'étendue de notre ignorance et de nos illusions, mais ce n'est pas ce qui nous empêche de savoir avec **certitude** que nous sommes mortels ! Les sciences nous découvrent toujours plus de terrains vierges laissés à notre exploration, et l'horizon recule à mesure qu'elles progressent, cela n'enlève rien à leur efficacité technique ni aux terribles pouvoirs qu'elles mettent à la portée de nos folies.



Il faut arrêter les fausses naïvetés du néolibéralisme et de la démocratie de marché, arrêter de faire semblant de ne rien savoir et de ne rien pouvoir apprendre. Comme la philosophie à ses débuts il nous faut vaincre le scepticisme de sophistes intéressés après avoir vaincu le dogmatisme de différents totalitarismes. On ne peut s'en tenir au nihilisme post-moderniste, ni à l'irresponsabilité économique voulant tout réduire à des contrats duels comme si le niveau collectif et les menaces écologiques n'existaient pas réellement, comme s'il n'y avait aucun tiers, aucune transcendance du monde. Comme toujours, sous les luttes d'intérêts et les mouvements de résistance, ce qui se joue, ce qui nous est le plus insupportable, c'est de se tromper sur ce que nous sommes ou ce que nous devrions être, sur l'image de l'homme qu'on veut nous donner, trop ange et trop bête à la fois. Le combat est **métaphysique**, religieux, historique, lutte pour la vérité trop souvent sanglante hélas quand le malentendu est sans issue mais dans ce monde d'apparences et de communication nous devons témoigner de ce que c'est qu'être un homme, du sens que nous donnons à nos vies et au destin de l'humanité. C'est notre devoir de poésie, de parole, de responsabilité, de réponse au sort qui nous est fait, à ce qu'on dit de nous sans raisons, devoir de liberté et de vérité, devoir d'éducation et d'apprentissage, devoir de résistance aux fausses certitudes qui ratent ce qui nous manque et mentent sur ce que nous sommes.



L'importance des mouvements sociaux n'est pas dans leur point de départ plus ou moins sordide mais dans leur rôle de retrouvailles, dans la libération de la parole, dans la mise en commun de nos expériences, dans l'expression du caractère collectif de souffrances individuelles vécues jusqu'ici en silence comme d'une déficience

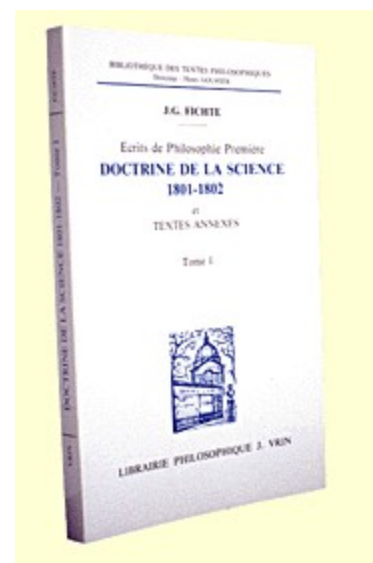
personnelle dont nous serions coupables. Les manifestations révèlent de nouvelles formulations et des vérités enfouies. La compétition marchande semble nous isoler mais notre premier besoin reste celui de la **reconnaissance** sociale. Tout repose en fin de compte sur notre conception de la dignité humaine, du degré de misère des autres que nous trouvons acceptable pour diverses raisons "morales" pouvant justifier la domination des dominants.

Cependant, la bonne volonté et les bonnes intentions ne suffisent jamais, il faut savoir quoi faire. Tout dépend de nos représentations d'un avenir légitime et de nos responsabilités, d'une vision claire de nos finalités et de l'usage que nous ferons de notre liberté pour y parvenir. On ne peut donc se passer d'une **réflexion** sur ce qu'on peut savoir et sur la prudence nécessaire. De même nous devons évaluer cette inversion du temps historique, du passé au futur, du passif à l'actif, qu'on appelle avec quelque exagération la fin de l'histoire alors que c'est le passage de l'histoire subie à l'histoire conçue.

Le savoir absolu comme conscience de soi du savoir (cause formelle)

Il y a des certitudes mais on ne sait pas tout puisqu'il n'y a de savoir que d'un sujet avec ses limitations. Voilà qui devrait rendre impossible tout savoir absolu dont la seule mention suffit à disqualifier son auteur, au point que n'importe qui peut s'enorgueillir de n'en avoir rien lu devant une telle ineptie. Le concept de savoir absolu chez Hegel paraît aussi absurde que celui de Fin de l'histoire chez Kojève qui a tellement alimenté la **confusion** en assimilant le savoir absolu à une connaissance achevée alors que c'est tout autre chose.

Ce n'est pourtant pas sorcier puisqu'il suffit de lire la Doctrine de la science de 1801 de Fichte dont la première partie s'appelle "*Du savoir absolu*". La pensée d'Hegel vient au moins autant de Fichte que de Schelling, il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il ait repris ce



concept qui a le sens précis, chez Fichte, de **Savoir du Savoir**, du savoir en tant que savoir, théorie de la connaissance donc, « doctrine de la science » mais forme vide, absolue parce que vide, pure mise en relation à laquelle il manque encore la dimension temporelle de l'apprentissage, de ce que Piaget et Bateson appelaient justement l'épistémologie, l'étude de la formation des connaissances, de leur incorporation, leur individuation comme savoir d'un sujet. Fichte précise bien que ce Savoir sur le Savoir "*ne peut produire aucun Savoir nouveau et particulier comme Savoir matériel possible (Savoir de quelque chose) mais il n'est que le Savoir universel revenu sur lui-même dans le Savoir de soi, dans la réflexion, la clarté et la maîtrise de soi. La Doctrine de la Science n'est aucunement objet du Savoir, mais seulement une forme du Savoir de tous les objets possibles*" 37.

L'être en sa quiétude n'est pas le Savoir et la liberté ne l'est pas non plus ; en revanche l'absolue auto-pénétration et la fusion de l'un et de l'autre est le savoir.

L'auto-pénétration, abstraction faite totalement de ce qui se pénètre, est justement la forme absolue du Savoir 46.

Si l'essence intérieure proprement dite du Savoir, en tant que tel (comme état de lumière et de voir) réside en cet être-pour-soi, alors l'essence du Savoir consiste précisément en une forme (une forme de l'être et de la liberté, c'est-à-dire de leur pénétration de soi absolue) et tout Savoir est selon son essence formel.

Le Savoir ne saurait jamais parvenir à une autre unité qui ne serait pas l'unité de moments séparés. 47

Le savoir n'est pas l'Absolu, mais comme Savoir il est lui-même absolu 48.

J.G. Fichte, *Doctrine de la science* 1801-1802, Vrin



Le but n'est pas ici de discuter la conception de Fichte du Savoir absolu, il suffit d'établir qu'il ne désignait en rien un savoir totalisant mais une auto-fondation du savoir par le sujet qui pense, sur le modèle du "je pense donc je suis" de Descartes, forme **vide**, auto-référentielle (Moi=Moi). L'absolu désigne l'inconditionné du pour-soi, de la pure réflexion. Si la liberté absolue du Moi se pose en s'opposant, le savoir absolu est ce qui réunit les opposés, la vérité de la relation (entre la pensée et l'être), l'objectivité de la pensée et la subjectivité de l'être. Il suffit donc de constater comment Hegel a pris l'expression de "Savoir absolu" chez Fichte pour comprendre le sens qu'il a voulu lui donner et qui n'a rien à voir avec un savoir totalisant, mais, bien sûr, on devrait aller le vérifier dans le texte. On constatera aussi dans la Logique comment Hegel utilise le terme d'absolu pour désigner une forme vide, une certitude immédiate qui précède toute spécification, le simple commencement du savoir et non son accomplissement.

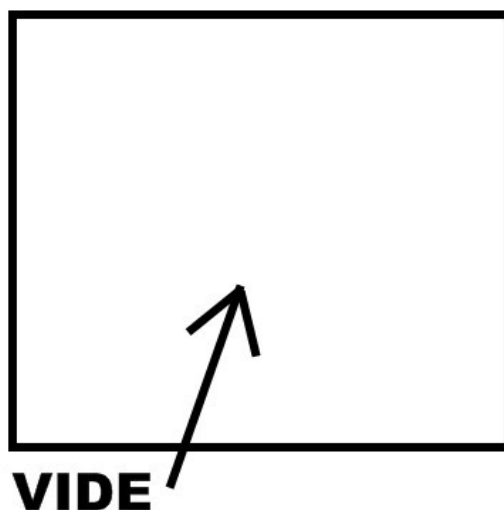
Ce qui commence est déjà, et pourtant tout aussi bien il n'est pas encore. Être et non-être sont donc en lui en union immédiate ; ou le commencement est leur unité indifférenciée. L'analyse du commencement donnerait ainsi le concept de l'unité de l'être et du non-être - ou dans une forme plus réfléchie, l'unité de l'identité et de la non-identité. Ce concept pourrait être regardé comme la première, la plus pure définition de l'absolu.

Hegel, Science de la logique I, l'Être, p46.

L'absolu lui-même apparaît seulement comme la négation de tous les prédicats et comme le vide. 229

De là il se dégage que la détermination de l'absolu est d'être la "forme absolue" [...] et ainsi, comme indifférent en regard de la forme est le contenu. 230

Hegel, Science de la logique II, La doctrine de l'essence

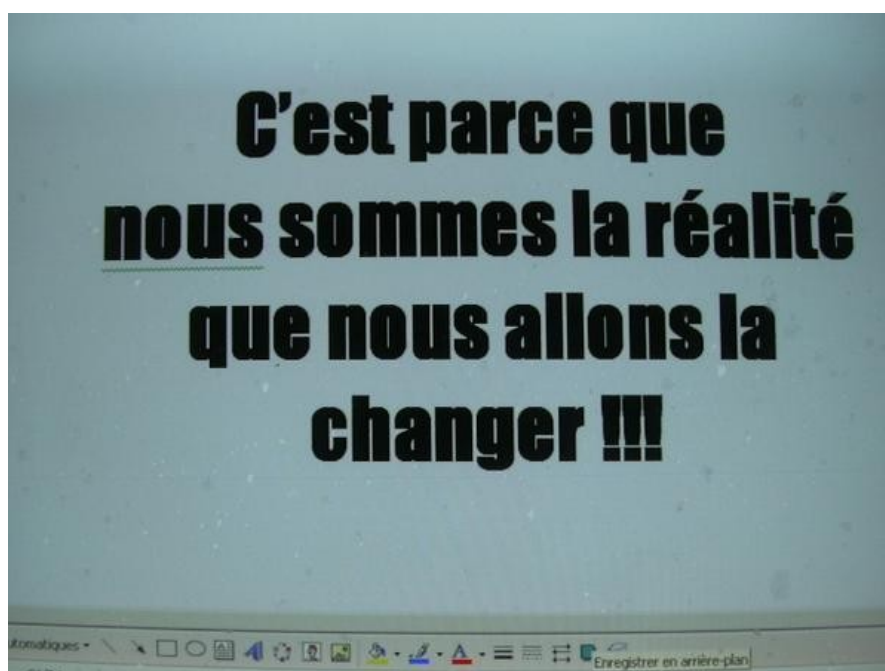


Entre religion et action politique

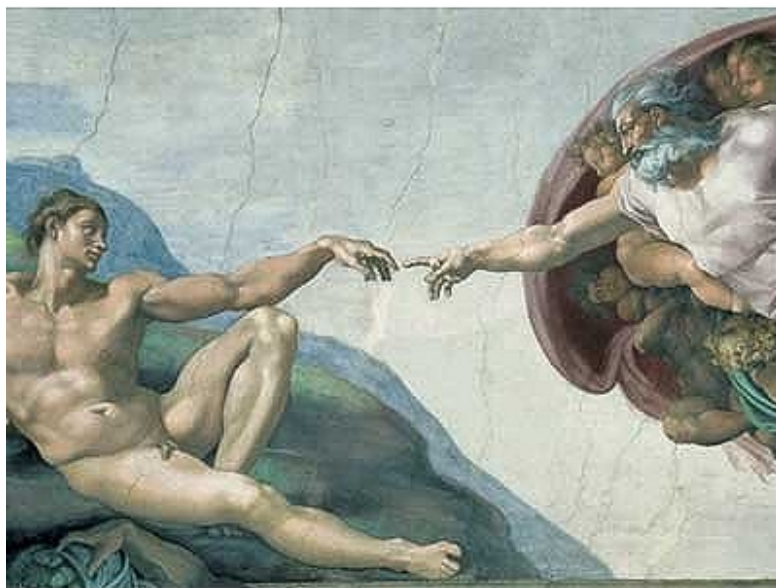
On a vu qu'il ne faut pas confondre ce Savoir du Savoir avec un contenu quelconque alors que ce n'est que la réintroduction du sujet de la connaissance et du processus d'apprentissage dans le savoir, conception de la vérité comme sujet historique. Le savoir absolu c'est la pensée qui se pense comme pensée (d'un sujet), c'est la réflexivité d'une conscience de soi. C'est en quoi il constitue un progrès sur la religion, mais ce n'est pas pour autant le dernier mot de l'Histoire puisque ce savoir absolu trop général et **indéterminé** tombe avec Schelling dans une nuit où toutes les vaches sont noires.



Il faut donc évaluer la véritable positivité du Savoir absolu comme conscience de soi, c'est-à-dire conscience du négatif, de nos limites, de notre **mort**, constituant une certitude à partir de laquelle nous pouvons assumer la responsabilité de notre monde en exerçant activement notre liberté. La conscience de notre mort est ce qui nous détache de toute particularité, nous ouvre à l'universel et fait de nous des individualités libres historiques, pouvant à tout moment se retirer du jeu. Mais du coup il faut dépasser tout aussi inévitablement ce royaume des certitudes, de l'absolu et des idées éternelles pour revenir, dans le temps qu'il nous reste, à l'immédiateté de questions pratiques et l'urgence de luttes politiques où la liberté ne se prouve qu'en acte. La science concrète succédant finalement au savoir absolu abstrait ne doit pas seulement interpréter le monde mais le transformer. La question de la vérité est bien une question pratique ([Thèses sur Feuerbach](#)).



Le Savoir absolu succède dans la Phénoménologie à la religion. La religion consiste dans une projection, une représentation de soi comme **Autre**, une aliénation dans un autre, une objectivation et une fétichisation, comme l'interprétera Marx voulant ramener le royaume du Ciel sur la Terre. Pour Hegel, le Savoir absolu consiste dans la négation de la négation, négation de cet être-Autre enfin reconnu comme nous-même, réintégré en soi comme moment de la réflexion. C'est la "religion comprise", savoir devenu conscient de soi, Savoir du Savoir comme processus dialectique et réalisation de la liberté mais toujours savoir d'un sujet et donc de la relativité de tout savoir ("La philosophie hégélienne de l'absolu est aussi le savoir de sa propre relativité" B. Bourgeois).



Ce que le Savoir absolu apporte comme coupure n'est pas mince mais ce n'est pas une espèce de fin du monde et de toute espérance. Ce n'est pas la fin des temps mais d'un **temps** purement extérieur, quantitatif, abstrait, vide et continu d'une évolution qu'on n'a pas voulu. La "fin de l'histoire" c'est l'histoire comprise; l'appropriation de notre histoire. C'est la fin de l'histoire subie et le début de l'histoire conçue, de l'histoire réflexive consciente de soi et de la responsabilité de l'avenir ; mais il faut encore du temps pour prendre conscience de notre nouvelle temporalité, des logiques opposées de l'accumulation du capital et de l'investissement ou du crédit. C'est en comprenant notre historicité, c'est-à-dire notre finitude et la conscience de notre mort, que nous pouvons assumer notre histoire et reconnaître les limites de notre savoir, nous projeter dans un au-delà qui n'est pas celui d'un autre monde mais d'un autre temps, celui de notre avenir et de nos enfants qui jugeront nos actions à leurs conséquences au-delà de notre mort même.

Dans la religion, le concept a gagné le contenu absolu comme contenu, ou contenu dans la forme de la représentation, de l'être-autre pour la conscience ; dans la figure de l'esprit agissant, par contre, la forme du Soi lui-même parce qu'elle contient l'esprit agissant certain de soi-même, le Soi actualise la vie de l'esprit absolu. 300

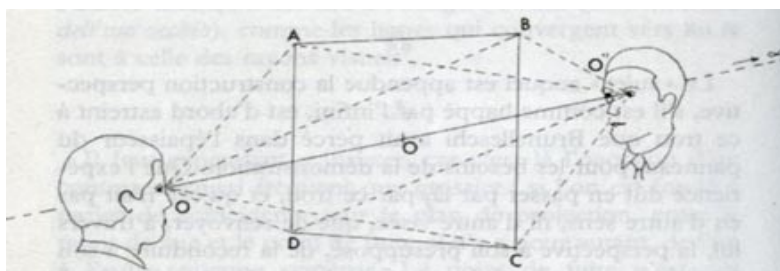
C'est seulement après avoir abandonné l'espérance de supprimer l'être-étranger d'une façon extérieure que cette conscience se consacre à soi-même. Elle se consacre à son propre monde et à la présence, elle découvre le monde comme sa propriété et a fait ainsi le premier pas pour descendre du monde intellectuel. 306

En elle et au sein de son immédiateté, l'esprit doit recommencer depuis le début aussi naïvement, extraire de cette figure sa propre grandeur comme si tout ce qui précède était perdu pour lui, et comme s'il n'avait rien appris de l'expérience des esprits précédents ; mais la récollection du souvenir, les a conservés. Si donc cet esprit recommence depuis le début sa culture en paraissant partir seulement de soi, c'est cependant à un degré plus élevé qu'il commence. 312

Hegel, Phénoménologie de l'Esprit, Aubier

Dans la religion, l'absolu est représenté comme radicalement autre, alors que le Savoir absolu réintègre l'absolu au coeur du sujet ce qui doit se comprendre comme reconnaissance de l'Autre, du tiers, dans la constitution du sujet et non retour pur et simple à l'individu singulier. On passe de la foi au savoir par la reconnaissance de "*l'inégalité de l'être dans sa singularité avec l'universalité*", péché originel qui nous prend toujours en faute, mais surtout par "*l'inégalité de l'universalité abstraite avec le Soi*", où c'est la Loi qui est fautive dans sa rigueur aveugle (*summum jus, summa injuria*) et doit "*renoncer à la dureté de son universalité abstraite*". Dans ce moment de dépassement de la religion "*l'esprit a surgit comme pure universalité du savoir qui est conscience de soi... Donc ce qui, dans la religion, était contenu ou forme de la représentation d'un autre, cela même est ici opération propre du Soi... Cette ultime figure de l'esprit, l'esprit qui a son contenu parfait et vrai, donne en même temps la forme du Soi, et qui ainsi réalise son concept, en restant tout autant dans son concept au moment où il le réalise, c'est le savoir absolu ; ce savoir est l'esprit qui se sait soi-même dans la figure de l'esprit, ou est le savoir conceptuel.*" 302. Le savoir absolu est savoir d'un sujet plus que relation à l'autre, ce qui est sans doute sa faiblesse car le savoir absolu est savoir du **négatif** et c'est en tant qu'il intègre son négatif, l'aliénation dans l'être-autre, que l'absolu désigne bien l'ipséité du savoir et son mouvement mais pas du tout son contenu.

"Ce savoir est le pur être-pour-soi de la conscience de soi ; il est Moi qui est ce Moi-ci et pas un autre, et qui en même temps aussi immédiatement est médiat ou est Moi supprimé et universel" 303.



La certitude matérielle (écologie)

Il y a une certitude du sujet, on le sait depuis Descartes. J'espère avoir assez montré que ce n'est pas parce qu'il y a un savoir absolu que cela voudrait dire qu'on puisse tout savoir. Il ne faudrait pas croire pour autant que la vérité et la certitude se limiteraient à ce savoir absolu qui est savoir formel d'un sujet sur le sujet du savoir. Certes, la rationalité de la liberté suffit à fonder toutes les mathématiques. Une géométrie exacte, qui raisonne sur les définitions qu'elle se donne, se distingue radicalement des approximations de toute vérification expérimentale. De même Kant croit pouvoir déduire les lois morales d'une logique d'universalisation de la liberté. Husserl réduit la logique aux conséquences de l'intentionnalité, et là encore à ses projections. Il y a donc une certitude subjective sur laquelle on peut construire des structures formelles très solides mais il y a aussi une réalité matérielle indubitable, le caractère absolu des **relations** effectives et des processus en cours malgré les incertitudes de l'expérience. "*Les choses existent d'une manière tout aussi certaine que j'existe moi-même*" 428. Pas seulement les choses, il ne faut pas oublier les gens, nos relations qui se rappellent à nous. De tout ce qui existe en dehors de nous, notre ignorance est pourtant immense. Il y a beaucoup de choses à savoir, à découvrir, à apprendre, plus qu'on en peut retenir, savoir absolu ou pas. La liberté est dans la question plus que dans la certitude. Répétons-le, ce que le Savoir sur le Savoir peut nous apprendre c'est surtout les limites de la connaissance et de nos capacités cognitives mais cela n'empêche pas qu'on puisse acquérir des connaissances certaines en allant y voir de plus près ou en répétant les expériences.



Il faut donc travailler la réalité, s'y mesurer pour la connaître et la transformer, donner objectivité au savoir et à la liberté. La pensée pratique n'est pas aussi assurée que la pensée théorique, il n'y a pas de certitudes matérielles sans enquête ou expérience préalable, la **prudence** est de règle dans cette dialectique entre sujet et objet, le principe de précaution s'impose, mais ce n'est pas parce qu'on ne peut pas tout savoir qu'on ne sait rien. La prudence n'est pas la suspension de tout jugement encore moins l'inaction. Le scepticisme est toujours contradictoire et intéressé (comme dit Woody Allen, "*si rien n'existe j'ai payé ma moquette beaucoup trop cher*"). En dehors de tout dogmatisme, il faut reconnaître les faits, et les catastrophes qui s'annoncent. Ne pas le faire est criminel et stupide.

Non seulement il y a des certitudes matérielles mais il faut bien reconnaître qu'il y a une division de la société et des **luttes** pour décider de l'avenir où il faut choisir son camp. Les risques écologiques ne dépendent pas de notre bon vouloir mais pour les éviter nous avons besoin des autres afin de changer l'organisation collective.

Sans certitudes matérielles, on ne peut rien faire pour orienter son destin ou changer le monde, réaliser ses objectifs. Il ne suffit pas de vouloir le bien, il faut savoir ce qui est bien. Il ne suffit pas de donner une forme démocratique à la société (fascisme ou démocratie de marché) mais aussi un **contenu** démocratique, savoir quoi faire concrètement. Le retour au contenu et à l'immédiateté pratique où aboutit le Phénoménologie de l'Esprit est le

passage de l'histoire subie à l'histoire conçue, à une transformation consciente de l'histoire qui peut aboutir aux pires horreurs, l'histoire nous l'a appris et nous devons bien le savoir maintenant, avoir conscience du négatif, du caractère dialectique de l'action historique qui ne se passe jamais comme prévue, exigeant toujours l'exercice de notre jugement et de notre liberté pour maintenir le cap, revenir aux finalités humaines. Si le savoir reste toujours subjectif, savoir d'un sujet, l'histoire conçue ne peut être une histoire rêvée, utopie arbitraire et subjective, les bonnes intentions ne suffisent pas, c'est au contraire l'objectivité de l'histoire en tant qu'elle dépend de nous, la responsabilité de l'avenir. L'histoire conçue commence avec l'histoire universelle ayant dépassé la subjectivité des cultures particulières dans l'objectivité d'une Terre commune et d'un avenir partagé. Pour transformer le monde il faut d'abord l'interpréter mais la fin de la philosophie et du savoir c'est l'action qui fait l'histoire et préserve les conditions matérielles de notre liberté.



- La fin de l'irresponsabilité de l'histoire

En ce qui concerne l'individu, chacun est le fils de son temps ; de même aussi la philosophie, elle résume son temps dans la pensée. Il est aussi fou de s'imaginer qu'une philosophie quelconque dépassera le monde contemporain que de croire qu'un individu sautera au-dessus de son temps. 43

La philosophie vient toujours trop tard... Lorsqu'elle peint gris sur gris une manifestation de la vie, celle-ci achève de vieillir... Ce n'est qu'au début du crépuscule que la chouette de Minerve prend son vol. 45

Principes de la philosophie du Droit.

L'affaire pourrait être entendue puisqu'on a montré que Hegel ne croyait pas tout savoir lorsqu'il parlait du savoir absolu, ni qu'il aurait achevé le savoir humain, même pas la philosophie malgré ce que prétend Kojève. Les citations ci-dessus disent explicitement le contraire, qu'on ne peut aller plus loin que son temps et que la philosophie vient toujours trop tard. La fin de l'histoire et le retour à l'animalité ne sont pas chez Hegel mais chez Tocqueville. L'expérience historique du libéralisme et du totalitarisme depuis la mort de Hegel suffisent à démontrer que l'histoire ne s'était pas arrêtée à Napoléon et qu'on ne peut s'en tenir à la philosophie d'Hegel lui-même, bien qu'elle reste indispensable, puisqu'il faut tenir compte des **leçons** de l'histoire qu'il n'a pas connu.



Pourtant le savoir absolu est bien l'accès à un nouveau stade cognitif, c'est une **coupure** entre histoire subie et histoire conçue, la fin de l'irresponsabilité de l'histoire pour essayer de savoir ce qu'on fait. La fin de l'histoire c'est l'histoire enfin comprise qui devient par là même histoire conçue qui est l'effectivité du savoir historique (savoir de ce qui nous menace). C'est donc bien la fin d'une histoire mythique, seulement Hegel affirme qu'on se situe toujours à la fin d'une histoire pour pouvoir en dire quelque chose ! Une histoire s'achève comme un rêve se dissipe, celui de son achèvement, nous ne pouvons plus en attendre aucune révélation qui nous sauverait définitivement, pourtant une leçon décisive a bien été apprise, contre le dogmatisme et le scepticisme à la fois, celle des progrès de l'apprentissage, de ses stades historiques et de ses ruptures.

Il y a une séparation du savoir et de la vérité car pour être conscient de soi il faut d'abord être soi, sans en avoir conscience. La prise de conscience est déjà la fin de l'inconscience qui la précédait mais toute prise de conscience se croit en position de tirer le bilan d'une affaire en cours comme toute compréhension anticipe la fin d'un discours. La conscience de soi est toujours **après-coup**. Dans ce sens on peut dire avec Kojève qu'on se situe toujours à la fin de l'histoire lorsqu'on pense et, comme Lacan le précisait, on ne peut être et penser en même temps ("*ou je pense, ou je suis*"). Il faut passer par la fin pour penser. C'est une contrainte grammaticale, une condition du sens qui se constitue à la fin de chaque phrase, de chaque paragraphe, de chaque livre mais cela ne l'empêche pas d'être relancé à chaque fois et de continuer sa quête et son désir qui est toujours désir de désir, poursuite d'une absence, ouverture à la liberté.

Tout de même, le plus troublant et qui semble donner raison à Kojève c'est l'idée d'une fin du temps lui-même, ce qui paraîtrait vraiment extraordinaire si ce n'était seulement la transfiguration de ce qui était durée extérieure et matérielle, quantitative et continue, en moment intérieur et négativité du sujet, **qualitative** et discontinue. C'est aussi une inversion du temps entre le poids du passé et les projets d'avenir tournés vers le futur, véritable appropriation du temps qui n'en supprime pas les surprises mais s'y prépare autant que faire se peut, les yeux grands ouverts sur l'objectif à atteindre.



Le temps est le pur soi extérieur, le concept seulement intuitionné ; quand ce concept se saisit soi-même, il supprime sa forme de temps, conçoit l'intuition et devient intuition conçue et concevante. - Le temps se manifeste donc comme le destin et la nécessité de l'esprit qui n'est pas encore achevé au-dedans de soi-même, la nécessité de réaliser ce qui n'est d'abord qu'intérieur et de le révéler, c'est-à-dire de le revendiquer et de le lier à la certitude de soi-même. 305

Le mouvement par lequel il éduque la forme de son savoir de soi est le travail que l'esprit accomplit comme histoire effective. 306

Dans cette science les moments du mouvement de l'esprit ne se présentent plus comme des figures déterminées de la conscience mais comme concepts déterminés et comme leur mouvement organique fondé en soi-même. 310

Le savoir ne se connaît pas seulement soi-même, mais encore le négatif de soi-même ou sa limite. Savoir sa limite signifie savoir se sacrifier. Ce sacrifice est l'aliénation dans laquelle l'esprit présente son mouvement de devenir esprit sous la forme du libre événement contingent, intuitionnant son pur Soi comme le temps en dehors de lui, et de même son être comme espace... Mais l'autre côté du devenir de l'esprit, l'histoire, est le devenir qui s'actualise dans le savoir, le devenir se médiatisant soi-même. 311



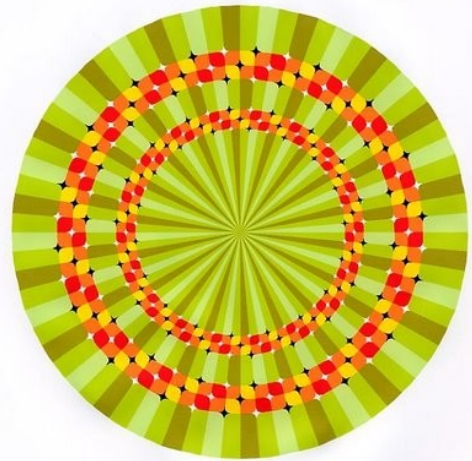
Ce n'est pas le Dimanche de la vie d'un temps inoccupé mais plutôt la fin de l'individu isolé face à la divinité, et réduit à ses pauvres petits actes, car c'est l'implication dans la participation à l'histoire, dans une **aventure collective** qui donne sens à nos actions et fait de nous véritablement une libre individualité historique. Notre prise de conscience ne suffit pas à ordonner le monde selon nos nécessités vitales, tout est toujours à sauver du désastre, la vie doit résister sans cesse à l'entropie et toute information est imparfaite. Le temps reste imprévisible. Pourtant, nous n'avons pas seulement une obligation de moyen mais de résultat. La finalité est la liberté elle-même, liberté qui est celle de se corriger pour atteindre les objectifs choisis, les finalités que la liberté

s'est donnée. Bien sûr, les finalités individuelles ne sont pas les finalités collectives car le désir individuel est un désir de reconnaissance alors que l'action collective vise l'universel, l'association, la sécurité sociale, la raison et la liberté. Rien ne se fait sans passion, au nom de l'intérêt particulier car "*l'universel doit se réaliser par le particulier*" et "*ce qui est actif est toujours individuel*", mais la parole et l'action politique poussent à l'universalisation, de même que la négativité de la passion envers les autres intérêts. C'est "la ruse de la raison" qui n'est pas une "main invisible" et mystérieuse mais l'effet du langage et de la raison.

Kojève a su donner de saisissants résumés de cette dialectique de l'individuel et du collectif mais on ne comprend pas bien comment il peut soutenir ensuite que l'histoire pourrait s'arrêter tant qu'il y aura des hommes pour parler et nous la raconter. Le **langage** est bien ce qui nous distingue radicalement de l'animal et nous constitue en sujet historique, culture et civilisation opposées à l'état de nature depuis les origines.

Dire que l'Absolu est non seulement Substance, mais encore Sujet, c'est dire que la Totalité implique la Négativité, en plus de l'Identité. C'est dire aussi que l'être se réalise non pas seulement en tant que Nature, mais encore en tant qu'Homme. Et c'est dire enfin que l'Homme, qui ne diffère essentiellement de la Nature que dans la mesure où il est Raison (Logos) ou Discours cohérent doué d'un sens qui révèle l'être, est lui-même non pas être-donné, mais **Action** créatrice (= négatrice du donné). L'Homme n'est mouvement dialectique ou historique (= libre) révélant l'être par le Discours que parce qu'il vit en fonction de l'avenir, qui se présente à lui sous la forme d'un projet ou d'un "but" (Zweck) à réaliser par l'action négatrice du donné, et parce qu'il n'est lui-même réel en tant qu'Homme que dans la mesure où il se crée par cette action comme une oeuvre (Werk). (Kojève. Introduction... p 533)

On peut dire que Kojève rate la fin. Alors que Hegel veut nous ramener à l'immédiateté concrète des aléas d'une histoire préconçue, à la vigilance de la liberté, à l'exploration du monde, Kojève se perd dans le **cercle** d'une science qui tourne en rond, abandonnant toute individualité, anéantie par le savoir et ramenée à l'immédiateté animale. Or il y a bien un "cercle herméneutique", une circularité du savoir comme de tout phénomène biologique mais c'est un "système ouvert" intériorisant l'extériorité, tout comme le cercle familial est ouvert à l'échange par l'interdit de l'inceste. Ce qui me sépare de Kojève c'est cette idée d'un désir satisfait, d'un savoir complet et achevé, d'une fin de l'apprentissage, d'une information parfaite, mais cela n'empêche pas qu'il y a des savoirs achevés, des questions résolues et des informations certaines. Il y a une finitude de l'histoire et du savoir plutôt qu'un achèvement. La dialectique et la négativité disent bien que tout finit, qu'il n'y a pas de processus infini mais arrêt brutal et retournements. Si le temps continue, ce n'est pas comme forme vide d'un progrès monotone ou d'un retour cyclique, c'est qu'il ne continue pas justement mais se renverse et bifurque, restant toujours aussi imprévisible et rempli de rencontres improbables qui exigent notre intervention. Si l'histoire n'est pas finie c'est qu'elle nous inflige encore de dures leçons.



Ce qui change en identifiant le temps au discours, à la dialectique entre sujet et objet, c'est d'en comprendre la nécessité intérieure, cognitive, ne plus en faire une pure extériorité mais le mouvement de la pensée elle-même, moment de son développement, le temps devenant identique à la **négativité** du sujet, négativité qui ne disparaît jamais de la vie animée car le monde n'est pas devenu moins menaçant ni plus raisonnable par magie sous prétexte que nous en assumons la responsabilité désormais, comme résultat de notre production, produit du travail humain qui lui donne forme et le temporalise. Le temps de la conscience de soi ne se réduit plus au passé qui nous souffrances d'un nous avons trop peu devenu conscience détermination par le nous nous dirigeons, finalités où les effets causes de nos actions se règlent *moment où le Temps il cesse d'être Temps*" souligne Kojève. Ce qui disparaît c'est donc le temps du progrès infini et de la révélation définitive qui se passent de nous, c'est la fin du temps de la passivité spectatrice, de l'irresponsabilité et du scepticisme, mais ce qui s'ouvre ainsi ce n'est pas le temps d'un repos éternel mais celui de la conscience de l'objectivité de l'histoire et des conséquences de nos actes, de la responsabilité de l'avenir. C'est le temps de l'action collective et d'un regain de vitalité. Un autre monde est possible, ici-bas, pas dans l'autre monde, monde à construire ensemble, qui n'est pas donné et ne se fera pas sans nous.

NEGATIVE
SPACE



détermine ni aux présent sur lequel de prise mais il est du temps à venir et futur vers lequel projection de nos attendus deviennent actions, où nos sur leurs effets. "Au cesse d'être abstrait,

Ce peut bien être la fin de notre divorce avec le monde, voire la fin d'une certaine métaphysique onto-théologique, mais certainement pas la fin de la négativité et des erreurs humaines, pas plus que de la conscience de la mort ni la fin des discours. Kojève confond encore la forme absolue du savoir avec une révélation complète de l'être dans le discours qui est tout simplement impossible. La vérité, on ne peut la dire toute, le Réel échappe aux discours qui l'enserrent. Pourtant il y a bien des certitudes, en premier lieu la certitude du négatif et du caractère dialectique de la connaissance. Le savoir absolu nous a appris que tout savoir était savoir d'un sujet et non pas savoir divin, mais ce n'est rien d'autre que le savoir de l'**imperfection** du savoir et il y a tant à faire encore et toujours par la lutte et le travail pour former un monde plus humain, atteindre nos finalités humaines et reconnaître nos erreurs.

Le savoir absolu en tant qu'il intègre la négativité et l'action se distingue des anciennes sagesses car il ne peut y avoir pour lui de réconciliation totale avec le monde, quoiqu'en dise Hegel (qui d'ailleurs reviendra en arrière dans une guerre des civilisations qui n'en finit pas entre esprits de peuples particuliers, la réconciliation de

l'esprit se réfugie alors dans l'Etat qui reste un Etat particulier, extérieur, mythique et ne peut plus revendiquer une véritable fin de l'histoire, l'universalité en acte ou liberté objective). Au contraire, le savoir absolu se présente explicitement comme le deuil du savoir divin, de l'achèvement du savoir tout comme d'un savoir originaire déjà là. C'est même "le deuil du deuil" comme le dit [Catherine Malabou](#), deuil de toute espérance vaine et de tout abandon quand tout dépend de nous avec notre savoir limité. Le savoir absolu comme certitude qu'il n'y a de savoir que d'un sujet, c'est savoir que le monde sera ce qu'on en fera et qu'on ne peut pas faire n'importe quoi, savoir que nous devons nous sauver nous-mêmes, réaliser la philosophie et produire de l'autonomie, **travailler** sans relâche pour atteindre cette histoire conçue qui, par définition, ne peut pas se faire toute seule mais exige l'intervention constante d'une liberté pour en corriger les inévitables dérives et injustices. La liberté ne se prouve qu'en acte et reste toujours aussi difficile, mais pour exister il faut s'opposer au cours des choses, s'affirmer contre ce qui nous renie.

Le savoir absolu, savoir sur le savoir comme processus dialectique d'apprentissage, savoir d'un sujet dans sa finitude, c'est donc paradoxalement le savoir de nos limites et de notre ignorance en même temps que de notre liberté et des incertitudes d'un passage à l'acte toujours précipité. La fin de l'histoire c'est la fin de la passivité du spectateur et non pas une contemplation sans fin, fin d'une histoire divine ou d'une évolution naturelle qui se font sans nous et contre nous, fin du rêve d'un Paradis, d'un achèvement débarrassé de tout négatif, d'une liberté qui se confondrait avec la Loi. La fin de l'histoire subie, c'est le temps de l'**effectivité du savoir** dans son incomplétude même, de la division des connaissances assumée collectivement comme principe de précaution et débat démocratique, d'une action politique décidée et prudente avec la certitude des menaces autant que du savoir qui manque.

Le temps post-historique de la société du savoir est le temps de l'action (sous rationalité limitée) et d'un long apprentissage collectif pour transformer le monde à notre image avec nos faiblesses humaines et nos résistances héroïques, temps de l'écologie et de l'intériorisation de l'extériorité, de la préservation de notre avenir et d'un développement désirable enfin. Ce n'est jamais gagné d'avance, et chaque voix compte à chaque instant qui peut faire basculer le monde vers le pire ou le meilleur, montrer qui nous sommes vraiment et ce dont nous sommes capables. Personne ne peut exister à notre place mais nous ne nous en sortirons pas seuls. Le savoir absolu, c'est que la vérité et l'histoire sont entre nos mains malhabiles et que nous construirons collectivement notre avenir commun en toute conscience et **responsabilité** des conséquences de nos actes. Nous ne pourrions plus dire que nous ne savions pas.

02/09/03

[note postérieure : on peut consulter avec profit la conclusion du livre "De Kojève à Hegel" par Gwendoline Jarczyk et Pierre-Jean Labarrière, conclusion intitulée "Le savoir absolu n'est pas l'absolu du savoir" mais le savoir se sachant savoir d'un sujet, qui n'est plus projeté dans un autre (un dieu) mais conscience de soi, unité de l'objectif et du subjectif, passage de la phénoménologie à la logique]

Annexes

Préface (IIIème partie chapitre 3)

Hegel vient de montrer que le savoir théorique (mathématique ou scientifique) se contentait d'une saisie extérieure de son objet, ignorant son contenu spécifique (essentiel), au profit de sa pure spatialisation quantifiée, en ignorant la temporalité de la constitution de son savoir qui disparaît dans son résultat. Ainsi, la science comme la mathématique sont perpétuellement le lieu de polémiques entre savants où se forge le consensus scientifique, mais une fois celui-ci obtenu, la science l'enseigne dogmatiquement en oubliant l'inter-subjectivité qui l'a constituée concrètement. En effet, tout savoir *théorique* vise à rendre compte de son objet, dans un but d'efficacité, sans rendre compte de son propre discours, de sa formation historique. Au contraire, le discours *philosophique* se caractérise, depuis Socrate, par la volonté de rendre compte de lui-même de son énonciation par la confrontation dialectique des opinions contraires, sa vérité étant inséparable du processus qui l'a engendrée, des oppositions qu'elle a surmontées historiquement, et donc temporellement.

3. *La philosophie, au contraire, ne considère pas la détermination inessentielle, mais la détermination en tant qu'elle est essentielle* [contrairement au point de vue théorique qui quantifie le réel d'un point de vue exclusif, la philosophie doit restituer tous les points de vue de la chose elle-même, son contenu, son essence] *ce n'est pas l'abstrait, ou ce qui est privé de réalité effective qui est son élément ou son contenu, mais c'est l'effectivement réel, ce qui se pose soi-même, ce qui vit en soi-même, l'être-là qui est dans son concept.* [La philosophie ne se contente pas d'une simple représentation immobile du réel mais doit rendre compte de l'apparition de ce réel, du processus qui amène le phénomène à se manifester pour "l'Esprit" qui se pose face au phénomène et comme négativité, comme projet qui change l'avenir, se conserve dans son changement, dans la continuité de sa vie ce qui donne une place, une situation temporelle, un être-là au sujet dont le développement temporel, historique est son concept] *L'élément de la philosophie est le processus qui engendre et parcourt ses moments, et c'est ce mouvement dans sa totalité qui constitue le positif et la vérité de ce positif.* [Ce n'est pas seulement l'état actuel de la science qui rend compte de l'effectivité de l'Esprit et de la vérité mais tout autant les détours qui l'ont rendue possible, les "erreurs" qu'il a fallu réfuter, c'est-à-dire le fonctionnement réel de l'Esprit, tel qu'il s'est incarné historiquement] *Cette vérité inclut donc aussi bien le négatif en soi-même, ce qui serait nommé le faux si on pouvait le considérer comme ce dont on doit faire abstraction* [on ne peut pas faire comme si on n'était pas passé par "l'erreur", la négation qui a orienté décisivement la recherche et avait sa propre nécessité face à l'état antérieur de la science] *Ce qui est en voie de disparition doit plutôt être lui-même considéré comme essentiel;* [c'est l'appel à la sauvegarde des espèces menacées! Plus sérieusement c'est l'affirmation que ce qu'on rejette et la

manière dont on le rejette est une action révélatrice au-delà de ce que peut en savoir le sujet, par sa disparition même] *il ne doit pas être considéré dans la détermination d'une chose rigide qui coupée du vrai, doit être abandonnée on ne sait où en dehors du vrai*; [rien ne se perd, ce qui est arrivé est arrivé, on ne peut faire que ça n'ait pas été, on ne peut faire du faux un pur hasard objectif autant que malheureux pouvant être écarté de la manifestation du vrai alors qu'il en est un moment nécessaire et explicable] *et le vrai, à son tour, ne doit pas être considéré comme un positif mort gisant de l'autre côté*. [Rien n'est jamais acquis, la vérité est toujours processus, la taupe n'en finit pas de creuser, la vérité n'est pas simplement la découverte objective de ce qui était là depuis toujours, il n'y a pas de chose-en-soi mais la dialectique historique d'une négativité qui amène la vérité au discours par sa contradiction] *La Manifestation est le mouvement de naître et de périr, mouvement qui lui-même ne naît ni ne périt, mais qui est en soi, et constitue la réalité effective et le mouvement de la vie de la vérité*. [Ce qui se manifeste et dont la vérité doit répondre, c'est le changement, le mouvement et, pour la vie, les générations où la vie naît et meurt mais ne s'arrête jamais de mourir ni de naître. Comme la vérité de la vie est celle de la suite infinie des naissances et des morts, il peut y avoir un savoir absolu, éternel, malgré la finitude de la vie humaine. Ce savoir absolu est celui de la nécessité de cette négation infinie qui maintient le discours en mouvement, en vie, manifestation dont la vérité doit rendre compte au fur et à mesure, trouvant dans cette négativité l'essence même de son effectivité] *Le vrai est ainsi le délire bachique dont il n'y a aucun membre qui ne soit ivre; et puisque ce délire résout en lui immédiatement chaque moment qui tend à se séparer du tout, - ce délire est aussi bien le repos translucide et simple*. [D'être historique fait du vrai un moment qui dépassé ensuite paraîtra un délire pour les contemporains et c'est aussi ce qui en fait l'enjeu où chacun s'enthousiasme dans sa rupture avec le passé pour sacrifier à l'esprit du temps chargé d'unifier le peuple désormais avec sa nouvelle histoire, reconstituant la totalité rompue. Dans ce mouvement, le repos est compris comme simple moment et forme de mouvement] *Dans la justice de ce mouvement ne subsistent ni les figures singulières de l'esprit, ni les pensées déterminées; mais de même qu'elles sont des moments négatifs et en voie de disparaître, elles sont aussi des moments positifs et nécessaires*. [Dire que le faux ne doit pas être refoulé par le vrai, ou que ce qui disparaît est encore essentiel ne veut pas dire que tout se conserve dans la vie de l'Esprit. L'histoire ne retient pas les circonstances singulières, ni les mobiles particuliers mais simplement l'effectivité historique, sa signification universelle. Il faut bien pourtant que cette signification universelle passe par l'action historique singulière, soit incarnée dans un corps et une situation sociale donnée qui ne sont pas sans influencer la signification universelle bien que voués à l'oubli] - *Dans le tout du mouvement, considéré comme en repos*, [L'ensemble du mouvement, des générations prises comme cycle ou de l'histoire comprise comme désir de reconnaissance et négativité (désir de désir) peuvent être l'objet d'un savoir absolu éternel, considéré comme un repos où la négativité déjà intégrée n'a plus de prise et donc pour qui l'événement singulier n'a aucune signification] *ce qui vient à se*

distinguer en lui, et à se donner un être-là particulier, est préservé comme quelque chose qui a une réminiscence de soi, comme quelque chose dont l'être-là est le savoir de soi-même, tandis que ce savoir de soi-même est non moins immédiatement être-là. [Ce savoir absolu confronté au mouvement réel, à la négativité agissante dont il a déjà le concept, ne peut échapper pourtant à ce qu'il laisse amener à la manifestation, à ce qui se particularise, à ce qui arrive et dont il doit rendre compte malgré tout, y répondre activement, dans l'actualité où s'incarne le concept dans son historicité, son être-là où il se révèle à lui-même comme savoir de soi-même, ce savoir lui-même étant irrémédiablement historique et donc daté]

Hegel met ensuite en cause la méthode mathématique en philosophie, méthode de Spinoza par exemple, dont la déduction dogmatique objective le monde et empêche toute nouveauté, toute histoire. Il met sur le même plan le discours courant, utilitaire, qui réduit le discours à sa signification immédiate, à l'évidence de l'objet qui exclut le sujet du libre arbitre qui constitue pourtant cet objet dans son intentionnalité. Le thème principal de la Préface est, toujours, cette réintroduction du sujet dans l'objectivation du monde, l'affirmation que la vérité est sujet, c'est-à-dire processus historique, dialectique et temporelle, et non pas simple découverte d'une certitude éternelle. C'est la résolution des antinomies de Kant qui avait montré qu'il y avait contradiction entre la pensée théorique réflexive (constituant l'objet spatio-temporel déterminé) et la pensée pratique constituant la liberté du sujet, contradiction qu'il n'a pu résoudre que par le mythe de la chose-en-soi et que Hegel élimine au profit de la dialectique du sujet et de l'objet.

Quand la Triplicité, chez Kant, était encore morte, privée du concept et retrouvée par instinct, [La triplicité se retrouve à de nombreuses reprises chez Kant, principalement dans la Table des catégories, mais aussi dans les trois critiques ou dans la dialectique du dogmatisme, du scepticisme et du criticisme mais elle n'est pas théorisée comme telle, restant inconsciente] eut été élevée à sa signification absolue, la forme authentique y étant exposée dans son contenu authentique, le concept de la science surgit [Les successeurs de Kant, principalement Fichte et Schelling, en voulant dépasser le concept de chose-en-soi et en intégrant la finalité, ont approché le concept de la science dont Hegel est le seul représentant authentique, ayant donné toute sa portée à la dialectique du sujet et de l'objet où se constitue le dévoilement effectif du contenu historique, la temporalité de la science] ; mais on ne peut encore attribuer une valeur scientifique à l'usage actuel d'une telle forme, usage d'après lequel nous la voyons réduite à un schéma sans vie, à une ombre à proprement parler, comme nous voyons l'organisation scientifique réduite à un tableau. [Schelling a bien posé la triplicité comme division du sujet et de l'objet et totalité, lien du sujet et de l'objet. Il introduit l'histoire mais d'un point de vue extérieur, éternel, ce qui l'amène à une pensée mythologisante, trouvant effectivement dans la plupart des mythologies la même structure ternaire mais réduite à un schéma pouvant servir à classer tous les phénomènes selon des oppositions

figées (Nord/Sud, Mâle/Femelle etc.) qui délaissent le contenu effectif dans une nuit où toutes les vaches sont noires, ne constituant aucun savoir réel par ce formalisme des correspondances de la philosophie de la nature, comparable au formalisme mathématique] ...

A la science il est permis de s'organiser seulement par la vie propre du concept; la déterminabilité tirée du schéma et appliquée de l'extérieur à l'être-là est dans la science au contraire, l'âme se mouvant elle-même, du contenu plein [La science philosophique doit suivre le processus effectif, historique réel et non pas plaquer un schématisme extérieur et réducteur sur l'objet, elle doit partir de la totalité sujet-objet comme mouvement de l'âme qui s'aliène dans l'objet et se retrouve elle-même]. D'une part, le mouvement de l'étant consiste à devenir à soi-même un autre en se faisant contenu immanent de soi-même; d'autre part, l'étant reprend en soi-même ce déploiement ou cet être-là sien, c'est-à-dire qu'il fait de soi-même un moment et, en se simplifiant, se réduit à la déterminabilité. [l'étant ce ne peut être d'abord, a priori, que l'esprit, la négativité pure sans contenu qui se tourne vers un réel extérieur qu'elle n'est pas. Dans ce réel extérieur de la perception et de la conscience, de son ex-sistence infinie, elle trouve sa propre image, sa finitude déterminée et son être figé en objet, contenu immanent de soi-même qui devient contenu de la conscience d'abord comme extériorité, comme autre, puis, s'identifiant comme conscience de soi se réduit au moment passé et, en ignorant sa temporalité, son historicité, sa négativité infinie, il se simplifie en se réduisant à ses déterminabilités actuelles dont il a pris conscience] Dans le premier mouvement, la négativité est l'opération de distinguer et de poser l'être-là ; [l'opération de l'esprit comme négativité est d'abord de se séparer comme conscience du monde perçu (comme Sartre l'a bien montré), pur néant, ouverture à l'être prête à se remplir du réel, de l'extériorité posée comme autre] dans le retour en soi-même, la négativité est le devenir de la simplicité déterminée [c'est encore la pure négativité de l'esprit qui par la négation de l'extériorité posée d'abord se réapproprie sa perception de soi et s'y identifie, prend la responsabilité de sa situation déterminée, de sa finitude actuelle] De cette façon, le contenu montre que sa déterminabilité n'est pas reçue d'un autre et n'est pas apposée sur lui ; mais il se la donne à soi-même et se range de soi-même à un moment et à une place du tout [s'il y a bien conscience de soi, ce n'est pas sous une contrainte étrangère mais par le mouvement de la pure négativité qui se donne à elle-même son propre être en s'identifiant à l'un de ses moments et non pas encore à la totalité de son déploiement] L'entendement usant de tableaux garde pour soi la nécessité et le concept du contenu, ce qui constitue le concret, la réalité effective et le moment vivant de la chose qu'il range ; etc...c'est-à-dire qu'en fait il ne le voit pas [Les dogmatismes mathématiques et schématiques ne font qu'indiquer un contenu qu'ils écrasent sous des idéalités générales et indifférentes au contenu réel et différencié] Par contre, la connaissance scientifique exige qu'on s'abandonne à la vie de l'objet ou, ce qui signifie la même chose, qu'on ait présente et qu'on exprime la nécessité intérieure de cet objet [Hegel revient sur l'opposition de la connaissance

théorique et de la philosophie. Cette dernière, comme connaissance scientifique, doit rendre compte à la fois de la différence spécifique, de la singularité de l'objet, mais aussi de son évolution historique, de son développement vital, de sa nécessité qui travaille le discours, de son concept] *S'absorbant ainsi profondément dans son objet, elle oublie cette vue d'ensemble superficielle qui est seulement la réflexion du savoir en soi-même hors du contenu* [cette nécessité même de rendre compte de la singularité concrète dans sa spécificité exige un total oubli de soi dans l'identification totale à toutes les déterminations de l'objet, oubli des illusions de savoirs abstraits et vides de tout contenu réel, pour qui le réel n'est que prétexte à renforcer le bien fondé du savoir indifférent à tout contenu concret, auto-contemplation du savoir] *Mais enfoncée dans la matière, procédant selon le mouvement propre de cette matière, cette connaissance scientifique finit par retourner en soi-même ; pas avant cependant que le remplissement ou le contenu en se retirant lui-même en soi-même et en se simplifiant dans la déterminabilité, ne se soit abaissé lui-même au côté d'un être-là et ne soit passé dans sa vérité supérieure. Alors, le tout simple, s'omettant soi-même au cours du mouvement, réémerge de cette richesse au sein de laquelle sa réflexion semblait perdue.* [C'est le troisième temps de la dialectique trinitaire. Après la pure liberté du sujet de la conscience, puis la finitude des déterminations du pur objet, la négativité opérant à nouveau, négation de la négation, niant le contenu déterminé de sa conscience de soi retrouve son ouverture première à l'extériorité, sa négation de toute détermination comme liberté infinie du sujet qui semblait perdue dans sa réflexion dans l'objet et dans sa propre image. On ne revient pas cependant à la première étape car la conscience de l'objectivation de soi et du retour à soi garde conscience du mouvement, de l'aliénation dans l'Autre, comme totalité de ces différents moments ; histoire que l'identification à l'objet immobile refoulait dans le cours du mouvement, le mouvement n'étant réellement conçu qu'une fois achevé !]

En général, puisque la substance, comme on l'a exprimé ci-dessus, est en elle-même sujet, tout contenu est aussi la réflexion de soi-même en soi-même. [Comme on l'a vu, la réalité n'est pas une donnée éternelle mais est constituée par l'intentionnalité d'un sujet, sa visée pratique et le retour sur le sujet de son objectivation, ce qui aboutit donc à une réflexion du sujet en soi-même par la médiation de l'objet] *La subsistance ou la substance d'un être-là est son égalité avec soi-même, car son inégalité avec soi-même serait sa dissolution. Mais l'égalité avec soi-même est la pure abstraction, et cette abstraction est la pensée.* [Pour qu'il y ait conscience, être-là, il faut l'unité d'un soi, l'égalité avec soi-même comme préalable, la dissolution de cette égalité est la mort, en tout cas la rupture de la conscience. L'identité du je est une identité vide, pure abstraction comme égalité je=je qui est pourtant à la base de toute pensée comme sa condition préalable] *Si je dis "qualité", je dis la déterminabilité simple ; au moyen de la qualité un être(-là) est distinct d'un autre, ou est justement un être-là, il est pour soi-même ou il subsiste moyennant cette simplicité à l'égard de soi-même. Mais ainsi il*

est essentiellement la pensée. [Ce qui fait l'essence de tout être, son contenu est sa qualité qui s'identifie à sa déterminabilité et le distingue d'un autre (toute définition est une négation). Pour l'être-là par contre "l'existence précède l'essence" et son être ne tient plus à ses déterminations extérieures mais à sa réflexion en soi-même (je=je). Cette pure abstraction de la pensée est son être même qui lui donne subsistance "pour-soi".] - C'est ici qu'on conçoit que l'être est pensée, ici se trouve à sa place cette façon de voir qui tente d'éviter les discours habituels privés de concept au sujet de l'identité de la pensée et de l'être. - [allusion à l'idéalisme, depuis Parménide, où l'identité de l'être et de la pensée a un tout autre sens que l'être subsistant pour-soi de la conscience de soi] Du fait maintenant que la subsistance de l'être-là est l'égalité avec soi-même ou la pure abstraction, elle est l'abstraction de soi de soi-même, ou elle est elle-même son inégalité avec soi et sa dissolution - sa propre intériorité et son mouvement de se retirer en soi-même - son devenir. [Mais la pure égalité avec soi ignorant les déterminations réelles n'est qu'une abstraction de soi et ne pouvant plus prétendre à la véritable égalité avec soi-même est en même temps la dissolution de cette égalité. Le mouvement de se retirer en soi-même en tant que mouvement change le soi et, comme devenir, est l'égalité de l'inégalité] Étant donnée cette nature de l'étant, et en tant que l'étant a cette nature pour le savoir, ce savoir n'est plus l'activité qui manipule le contenu comme une chose étrangère, ni la réflexion en soi-même en dehors du contenu; la science n'est pas cet idéalisme qui, à la place du dogmatisme de l'assertion, prendrait la forme du dogmatisme de l'assurance ou du dogmatisme de la certitude de soi-même. - Mais le savoir voit le contenu retourner dans sa propre intériorité ; et l'activité du savoir est plutôt immergée dans ce contenu car elle est le soi immanent du contenu; et elle est en même temps retournée en soi-même, car elle est la pure égalité avec soi-même dans l'être-autre. [Le savoir n'est donc pas un dogmatisme immobile et extérieur au contenu, ni la simple égalité du Moi, ni catégories transcendantes, ni savoir immédiat de l'intuition mais mouvement dialectique où le savoir est absorbé par son objet, dans l'oubli de soi, mais dans cet être-autre il maintient la continuité du sujet, son égalité dans l'inégalité des contenus et retourne en soi] Ainsi cette activité du savoir est la ruse qui, paraissant se retenir d'agir, voit comment la vie concrète de la déterminabilité, en cela même qu'elle croit s'occuper de sa conservation de soi et de son intérêt particulier, fait en vérité l'inverse, est elle-même l'opération de se dissoudre et de se faire un moment du tout. [La ruse est celle de la négativité qui est la vérité de l'égalité je=je puisque cette égalité contient en elle-même la différenciation des deux termes de l'égalité qui est donc, en même temps, inégalité et, par celle-ci devenir. Sans avoir besoin d'agir consciemment et dans la préoccupation la plus égoïste de conservation de soi l'être-là engage le mouvement dialectique de la négativité où le soi comme devenir, changement, temporalité, s'inscrit dans le mouvement total de l'Esprit qui transforme les déterminations elles-mêmes. Tout savoir relance la question de l'identité de celui qui en fait l'acquisition]

On a indiqué plus haut la signification de l'entendement du côté de la conscience de soi de la substance ; d'après ce qu'on vient de dire, sa signification, selon la détermination de la substance même, comme substance dans l'élément de l'être, doit être maintenant claire. [l'entendement comme perception du qualitatif s'applique aussi à la conscience de soi bien que son inégalité essentielle, sa négativité dépasse cette déterminabilité et devient sa véritable substance comme devenir] - L'être-là est qualité, déterminabilité égale à soi-même, ou simplicité déterminée, pensée déterminée. Ceci est l'entendement de l'être-là. [L'être-là a une qualité, une déterminabilité, un contenu dont il peut avoir conscience comme pensée] Ainsi il est le Nous, et c'est comme tel qu'Anaxagore reconnut d'abord l'essence. Ceux qui vinrent après lui conçurent d'une façon plus déterminée la nature de l'être-là, comme Eidos ou Idéa, c'est-à-dire comme universalité déterminée, comme espèce. [La Pensée ou le Sens d'Anaxagore dépasse Parménide et Héraclite en déterminant le Nous comme ordre un et changeant, matérialité distincte du phénomène, comme cause et conscience (forme), mais temporelle comme lui. Platon, avec les idées donnera au Concept la forme d'une universalité déterminée dont l'espèce animale est le modèle] ... C'est justement parce que l'être-là est déterminé comme espèce qu'il est pensée simple; le "Nous", la simplicité de la substance. En vertu de cette simplicité ou de cette égalité avec soi-même, la substance se manifeste comme solide et permanente. Mais cette égalité avec soi-même est aussi bien négativité, et c'est pourquoi cet être-là solide passe dans sa propre dissolution. [La conscience de soi de l'être-là se saisit, de façon abstraite, en tant que détermination isolée, simplifiée, idéale aussi bien que simple matérialité de la substance. Cette abstraction permet de découper dans l'infinie richesse du concret et le mouvement temporel une espèce stable et permanente. Cette aliénation dans la pure égalité du concept contient pourtant sa propre négation comme inégalité du sujet conscient et de son objet] La déterminabilité paraît d'abord être telle seulement parce qu'elle se rapporte à quelque chose d'autre, et son mouvement paraît lui être imprimé par une puissance étrangère, mais justement dans cette simplicité de la pensée même est impliquée que la déterminabilité a son être-autre en elle-même et qu'elle est auto-mouvement ; [L'Idée ou l'Espèce semblent imposer son être à l'objet parce qu'il est appliqué de l'extérieur par la conscience mais, justement, cette simplification, cette abstraction imposée à l'objet contient la nécessité d'un être séparé de l'objet que l'abstraction ne saisit pas mais qui lui imprime son mouvement de l'intérieur] en effet, cette simplicité de la pensée est la pensée se mouvant et se différenciant elle-même, elle est la propre intériorité, le concept pur. Ainsi, l'entendement est un devenir, et en tant que ce devenir il est la rationalité. [La pensée ne peut procéder que par abstractions simplificatrices, négatrices, mais, rencontrant la substance de l'objet, se nie à nouveau, se différencie et construit temporellement son concept, comme unité du sujet et de l'objet qui n'est pas une donnée immédiate mais une construction, un devenir, ce devenir lui-même constituant la rationalité, la logique de la connaissance]

La nature de ce qui est consiste à être dans son propre être son propre concept. C'est en cela que se trouve, en général, la nécessité logique : elle seule est le rationnel et le rythme de la totalité organique; elle est savoir du contenu au même titre que ce contenu est concept et essence, en d'autres termes elle seule est l'élément spéculatif. [Il n'y a pas d'être en soi, hors d'une intentionnalité, d'un sujet connaissant, intéressé, amenant l'objet ou le phénomène à l'être et réagissant sur le sujet connaissant dans une dialectique temporelle où se déploie son concept selon une nécessité logique, historique constituant le véritable rationnel participant à la totalité de la vie de l'Esprit ; c'est le processus lui-même qui est le contenu et l'élément de l'Esprit] - La formation concrète se mouvant soi-même fait de soi une déterminabilité simple ; ainsi, elle s'élève à la forme logique et est dans son essentialité. Son être-là concret est seulement ce mouvement ; il est immédiatement être-là logique. [Le mouvement dialectique, identifié finalement au soi, réduit celui-ci à une détermination simple, celle du devenir. Ainsi la conscience de soi devient adéquate, coïncidence de la logique et de l'être, l'être-là étant réduit à sa négativité, à son mouvement et à sa logique dialectique] Il est donc inutile d'appliquer de l'extérieur le formalisme au contenu concret ; le contenu est en lui-même un passage dans le formalisme; mais alors ce formalisme cesse d'être extérieur, car la forme est elle-même le devenir intrinsèque du contenu concret. [L'inadéquation première de l'abstraction d'une déterminabilité comme conscience de soi disparaît dans l'abstraction adéquate de l'être-là comme devenir dialectique, abolissant la distinction du sujet et de l'objet au profit du processus d'objectivation et de différenciation du sujet dont le formalisme est le moteur, non plus extérieur mais principe du devenir, de son dépassement, où se constitue le contenu concret actuel. Ce qui ne s'appliquait pas de façon adéquate au sujet ou à l'objet, rend compte de façon adéquate de la dialectique du sujet et de l'objet, de leur totalité, comme unique contenu]

Hegel précise bien pour terminer ce chapitre que cette présentation ne vaut pas démonstration, la Phénoménologie constituant cette démonstration elle-même comme déploiement du concept dans l'histoire. Il ne s'agit pas ici d'opinion qu'on pourrait rejeter librement mais d'une réalité historique vérifiable et à laquelle il faut se rendre. L'attitude extrémiste ultra-révolutionnaire de l'approbation bruyante est encore un évitement de cette négativité active. La résistance au savoir est désignée comme *amour-propre*, non par effet de rhétorique visant à la conviction, mais par anticipation du résultat de la Phénoménologie instituant le désir de reconnaissance comme moteur de l'histoire.

Jean Zin 02/96

Introduction (l'expérience comme dialectique)

Cette introduction, analysée par *Heidegger* dans *Hegel et son concept de l'expérience (Chemins)*, détourne déjà l'attention de la chose supposée pour la porter sur le **sujet**, le processus d'apparition du savoir, la conscience comme inquiétude de son savoir qui n'a pas de repos.

La conscience souffre donc cette violence de se gâter la satisfaction, limitée à partir de son existence même. Dans le sentiment de cette violence, l'angoisse peut bien reculer devant la vérité, et tendre à conserver ce dont la perte menace. Mais elle ne peut s'apaiser ; en vain elle veut se fixer dans une inertie sans pensée ; la pensée trouble l'absence de pensée et son inquiétude dérange sa paresse.

C'est le même principe que celui, freudien, du *principe de plaisir* qui hallucine d'abord l'objet du désir avant que le *principe de réalité* ne s'assure de sa présence réelle. Il n'y a pas coïncidence du savoir et de la représentation, c'est de cette disjonction que le réel s'impose comme présence, ouverture de l'être comme errance ou projet (et non pas réalité psychique mesurable). Il n'y a pas coïncidence avec soi-même mais anticipation de ce qui n'est pas encore et doute sur la réalité actuelle. La conscience est scepticisme, critique d'elle-même, mise en doute de son propre savoir comme savoir de la conscience opposé à l'ex-sistence de l'ob-jet, ouverture aux possibles, à l'Autre réel. La dialectique est le mode de l'apparaître pour la conscience de la présence (comme le montre Heidegger) qui est aussi apparaître de la conscience à elle-même comme processus dialectique, auto-compréhension. Car le savoir de l'objet se découvre comme savoir d'un sujet.

Si nous nommons d'une part le savoir : le concept, et d'autre part l'essence ou le Vrai : l'étant ou l'objet, alors l'examen consiste à voir si le concept correspond à l'objet. Si au contraire nous nommons l'essence ou l'en-soi de l'objet : le concept, et si par objet nous entendons par contre lui, le concept en tant qu'objet, c'est-à-dire le concept tel qu'il est pour un autre, l'examen consiste alors à voir si l'objet correspond à son concept.

Car la conscience est d'un côté conscience de l'objet, de l'autre conscience de soi-même...Ce mouvement dialectique que la conscience exerce en elle-même, en son savoir aussi bien qu'en son objet, dans la mesure où le nouvel objet vrai en jaillit pour elle, est proprement ce qu'on nomme expérience.

Les choses se présentent donc ainsi : quand ce qui paraissait d'abord comme l'objet décline dans la conscience en un savoir de celui-ci, et quand l'en-soi devient un être-pour-la-conscience de l'en-soi, c'est là alors le nouvel objet, ce par quoi une nouvelle figure de la conscience surgit.

Par cette nécessité, ce chemin vers la science est déjà lui-même science, et, par là, selon le contenu de celle-ci, science de l'expérience de la conscience... Elle atteindra ainsi le point où l'apparition devient égale à l'essence, où, en conséquence, la présentation proprement dite coïncide avec la science de l'esprit.

Conscience

La certitude immédiate sensible

Il faut commencer cette partie par sa critique afin d'en éclairer l'enjeu. Cette critique a été formulée par Heidegger dans *La Phénoménologie de l'esprit de Hegel* (1931). Faire référence au nazi Heidegger n'est pas lui donner raison contre Hegel. Il y a dans la pensée de l'être comme origine et comme peuple un point de vue hiérarchique, volontariste et particulariste qui rend bien compte de sa complicité avec le nazisme, dans la pensée, malgré son opposition à la technique, à la propagande, au pouvoir nazi lui-même (qu'il excuse d'ailleurs de sa barbarie comme l'expression de notre temps). Nous ne pouvons accepter ces préjugés et nous trouverons dans l'analyse historique de Hegel de quoi les dépasser, cependant la critique que fait Heidegger de Hegel (dès 1923) reste indispensable. Kojève a trouvé sa propre compréhension de Hegel dans *Être et temps* (il a ensuite trouvé que Heidegger avait très mal tourné) et toute la postérité philosophique doit confronter ce début de la *Phénoménologie* à sa critique *phénoménologique*.

En effet, commencer la Phénoménologie par la certitude sensible immédiate semblera à tout le monde naturel, sauf pour un phénoménologue justement qui demandera qu'on "*revienne aux choses mêmes*". Partir du plus simple et du plus immédiat est de bonne méthode cartésienne, c'est la méthode scientifique, celle du savoir qui s'auto-examine. En tant que phénoménologie du savoir scientifique, cette description peut garder toute sa validité mais elle se distingue à peine de *La Logique* elle-même qui en reprend les principales articulations. Par contre, il n'est pas question d'une véritable phénoménologie de la *conscience*, seulement du *savoir* (ce que Marx dénoncera). Ce que la philosophie phénoménologiste a montré, en effet et grâce à Hegel en fait, c'est que la conscience n'était pas analytique, elle ne part pas du détail pour reconstituer la situation mais projette au contraire d'abord la totalité de la situation (*intentionnalité*), s'inquiétant ensuite de ce qui n'y correspond pas, y fait événement. La conscience ne commence jamais à partir de l'immédiat, elle est toujours déjà-là, en situation, insérée dans une histoire, des rapports sociaux, des discours, toujours déjà conscience pour l'Autre et langage. C'est l'*introspection* du savoir qui s'interroge sur ses fondements qui doit commencer par donner sens aux sens, comme ouverture à l'extériorité. Cette démarche *logique* n'est, donc, pas *historique*. La phénoménologie de la conscience réelle a été plutôt l'affaire de la psychanalyse. Ici nous avons affaire à une reprise de la dialectique du *Moi* et du *Non-moi* héritée de Fichte plus qu'une véritable description de l'expérience vécue. Cette confusion ne permettra pas à Hegel de donner toute sa dimension ontologique au temps, le traitant plutôt comme un donné de l'expérience tout comme l'espace, alors que la dialectique exige de l'identifier à la négativité même comme il le fera d'ailleurs dans *l'Encyclopédie*.

Le temps est l'être qui, en étant, n'est pas, et qui, en n'étant pas, est...

Comme l'espace, le temps est une pure forme de la sensibilité...le premier serait l'objectivité abstraite, le second la subjectivité abstraite.

Or, ce n'est pas dans le temps que tout naît et périt, mais le temps lui-même est ce devenir, ce naître et ce périr...Le concept n'est pas non plus dans le temps, ni un temporel, mais c'est lui qui est bien plutôt la puissance du temps (Enc. §258)

Là encore, et interprété comme négativité, le temps est envisagé comme *passé* sur lequel portera la négation et non pas comme avenir *projeté* à partir de ses possibilités.

La phénoménologie de la conscience commence donc par le savoir subjectif isolé, la certitude immédiate de la sensation qui sera mise en cause par la conscience elle-même en sa vérité jusqu'à ne laisser d'autre réalité que la conscience de soi comme dialectique négative, scepticisme qui réduit le savoir au processus où il se défait.

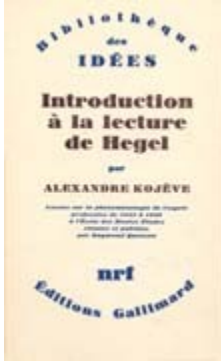
Sartre a bien repris la leçon de Hegel en identifiant le sujet de la conscience à un néant comme opposé à l'objet de la conscience. Pour le sujet de la sensation, la sensation est le non-moi, l'objet dont j'ai conscience (*La conscience est toujours conscience de quelque chose*) et que je ne suis pas, mais la négation suivante oblige à reconnaître le moi lui-même comme faisant partie du monde de la sensation avant de reconnaître cette représentation comme représentation pour la conscience.

La véritable dialectique commence ainsi à la conscience de soi.

La revanche de l'esclave (Kojève)

Traduction commentée de la section A du chapitre IV de la Phénoménologie de l'Esprit, intitulée "Autonomie et dépendance de la Conscience-de-soi : Maîtrise et servitude".

Lutte pour la reconnaissance et dialectique du Maître et de l'esclave



Pour compléter cette « introduction à la lecture de Hegel », il m'a semblé utile de mettre à la portée de tous l'ouverture de celle d'Alexandre Kojève analysant le désir humain comme désir de désir, texte qui a été essentiel pour la philosophie française et la réception de Hegel, ayant influencé Bataille, Lacan, Sartre, etc. On peut contester son interprétation de Hegel à la lumière de l'être pour la mort heideggerien et du travail marxien mais il a le mérite de le rendre lumineux, ce qui n'est pas rien ! Il ne s'agit pas de prendre au mot cette dialectique du maître et de l'esclave qui reste au niveau du B.A.BA mais de donner à penser la structure du désir (il s'agit de philosophie pas d'idéologie). Ainsi, une interprétation individualiste serait bien peu hégélienne d'une lutte à mort des riches contre les pauvres. On naît du côté des dominants, plus souvent qu'on ne le devient soi-même.

Reste la structure du désir et d'une conscience-de-soi qui renie sa part animale pour être reconnue par les autres consciences-de-soi dans son autonomie mais se heurte plutôt à toutes ses dépendances, n'ayant d'autre issue que la transformation révolutionnaire du monde (son humanisation) et la reconnaissance mutuelle dans toutes nos imperfections, c'est-à-dire en abandonnant la prétention à la maîtrise (l'homme total) ainsi que la conception aristocratique de la liberté, miroir inversé de l'asservissement...

[L'homme est Conscience de soi. Il est conscient de soi, conscient de sa réalité et de sa dignité humaines, et c'est en ceci qu'il diffère essentiellement de l'animal, qui ne dépasse pas le niveau du simple Sentiment de soi. L'homme prend conscience de soi au moment où — pour la « première » fois — il dit: « Moi ». Comprendre l'homme par la compréhension de son « origine », c'est donc comprendre l'origine du Moi révélé par la parole.

Or, l'analyse de la « pensée », de la « raison », de l'« entendement », etc. — d'une manière générale : du comportement cognitif, contemplatif, passif d'un être ou d'un « sujet connaissant », ne découvre jamais le pourquoi ou le comment de la naissance du mot « Moi », et — par suite — de la conscience de soi, c'est-à-dire de la réalité humaine. L'homme qui contemple est « absorbé » par ce qu'il contemple; le « sujet connaissant » se « perd » dans l'objet connu. La contemplation révèle l'objet, et non le sujet. C'est l'objet, et non le sujet qui se montre à lui-même dans et par — ou, mieux encore, en tant que — acte de connaître. L'homme « absorbé » par l'objet qu'il contemple ne peut être « rappelé à lui » que par un Désir: par le désir de manger, par exemple. C'est le Désir (conscient) d'un être qui constitue cet être en tant que Moi et le révèle en tant que tel en le poussant à dire .: « Je... ». C'est le Désir qui transforme l'Être révélé à lui-même par lui-même dans la connaissance (vraie), en un « objet » révélé à un « sujet » par un sujet différent de l'objet et « opposé » à lui. C'est dans et par, ou mieux encore, en tant que « son » Désir que l'homme se constitue et se révèle — à soi-même et aux autres — comme un Moi, comme le Moi essentiellement différent du, et radicalement opposé au, non-Moi. Le Moi (humain) est le Moi d'un — ou du — Désir.

L'être même de l'homme, l'être conscient de soi, implique donc et présuppose le Désir. Par conséquent, la réalité humaine ne peut se constituer et se maintenir qu'à l'intérieur d'une réalité biologique, d'une vie animale. Mais si le Désir animal est la condition nécessaire de la Conscience de soi, il n'en est pas la condition suffisante. A lui seul, ce Désir ne constitue que le Sentiment de soi.

A l'encontre de la connaissance qui maintient l'homme dans une quiétude passive, le Désir le rend inquiet et le pousse à l'action. Etant née du Désir, l'action tend à le satisfaire, et elle ne peut le faire que par la « négation », la destruction ou tout au moins la transformation de l'objet désiré : pour satisfaire la faim, par exemple, il faut détruire ou, en tout cas, transformer la nourriture. Ainsi, toute action est « négatrice ». Loin de laisser le donné tel qu'il est, l'action le détruit; sinon dans son être, du moins dans sa forme donnée. Et toute « négativité-négatrice » par rapport au donné est nécessairement active. Mais l'action négatrice n'est pas purement destructive. Car si l'action qui naît du Désir détruit, pour le satisfaire, une réalité objective, elle crée à sa place, dans et par cette destruction même, une réalité subjective. L'être qui mange, par exemple, crée et maintient sa propre réalité par la suppression de la réalité autre que la sienne, par la transformation d'une réalité autre en réalité sienne, par l'« assimilation », l'« intériorisation » d'une réalité « étrangère », « extérieure ». D'une manière générale, le Moi du Désir est un vide qui ne reçoit un contenu positif réel que par l'action négatrice qui satisfait le Désir en détruisant, transformant et « assimilant » le non-Moi désiré. Et le contenu positif du Moi, constitué par la négation, est une fonction du contenu positif du non-Moi nié. Si donc le Désir porte sur un non-Moi « naturel », le Moi sera « naturel » lui aussi. Le Moi créé par la satisfaction active d'un tel Désir aura la même nature que les choses sur lesquelles porte ce Désir: ce sera un Moi « chosiste », un Moi seulement vivant, un Moi animal. Et ce Moi naturel, fonction de l'objet naturel, ne pourra se révéler à lui-même et aux autres qu'en tant que Sentiment de soi. Il ne parviendra jamais à la Conscience de soi.

Pour qu'il y ait Conscience de soi, il faut donc que le Désir porte sur un objet non-naturel, sur quelque chose qui dépasse la réalité donnée. Or la seule chose qui dépasse ce réel donné est le Désir lui-même. Car le Désir pris en tant que Désir, c'est-à-dire avant sa satisfaction, n'est en effet qu'un néant révélé, qu'un vide irréel. Le Désir étant la révélation d'un vide, étant la présence de l'absence d'une réalité, est essentiellement autre chose que la chose désirée, autre chose qu'une chose, qu'un être réel statique et donné, se maintenant éternellement dans l'identité avec soi-même. Le Désir qui porte sur un autre Désir, pris en tant que Désir, créera donc par l'action négatrice et assimilatrice qui le satisfait, un Moi essentiellement autre que le « Moi » animal. Ce Moi, qui se « nourrit » de Désirs, sera lui-même Désir dans son être même, créé dans et par la satisfaction de son Désir. Et puisque le Désir se réalise en tant qu'action négatrice du donné, l'être même de ce Moi sera action. Ce

Moi sera non pas, comme le « Moi » animal, « identité » ou égalité avec soi-même, mais « négativité-négatrice ». Autrement dit, l'être même de ce Moi sera devenir, et la forme universelle de cet être sera non pas espace, mais temps. Son maintien dans l'existence signifiera donc pour ce Moi .· « ne pas être ce qu'il est (en tant qu'être statique et donné, en tant qu'être naturel, en tant que « caractère inné ») et être (c'est-à-dire devenir) ce qu'il n'est pas ». Ce Moi sera ainsi son propre œuvre : il sera (dans l'avenir) ce qu'il est devenu par la négation (dans le présent) de ce qu'il a été (dans le passé), cette négation étant effectuée en vue de ce qu'il deviendra. Dans son être même, ce Moi est devenir intentionnel, évolution voulue, progrès conscient et volontaire. Il est l'acte de transcender le donné qui lui est donné et qu'il est lui-même. Ce Moi est un individu (humain), libre (vis-à-vis du réel donné) et historique (par rapport à soi-même). Et c'est ce Moi, et ce Moi seulement, qui se révèle à lui-même et aux autres en tant que Conscience de soi.

Le Désir humain doit porter sur un autre Désir. Pour qu'il y ait Désir humain, il faut donc qu'il y ait tout d'abord une pluralité de Désirs (animaux). Autrement dit, pour que la Conscience de soi puisse naître du Sentiment de soi, pour que la réalité humaine puisse se constituer à l'intérieur de la réalité animale, il faut que cette réalité soit essentiellement multiple. L'homme ne peut donc apparaître sur terre qu'à l'intérieur d'un troupeau. C'est pourquoi la réalité humaine ne peut être que sociale. Mais pour que le troupeau devienne une société, la seule multiplicité des Désirs ne suffit pas; il faut encore que les Désirs de chacun des membres du troupeau portent — ou puissent porter — sur les Désirs des autres membres. Si la réalité humaine est une réalité sociale, la société n'est humaine qu'en tant qu'ensemble de Désirs se désirant mutuellement en tant que Désirs. Le Désir humain, ou mieux encore: anthropogène, constituant un individu libre et historique conscient de son individualité, de sa liberté, de son histoire, et, finalement, de son historicité — le Désir anthropogène diffère donc du Désir animal (constituant un être naturel, seulement vivant et n'ayant qu'un sentiment de sa vie) par le fait qu'il porte non pas sur un objet réel, « positif », donné, mais sur un autre Désir. Ainsi, dans le rapport entre l'homme et la femme, par exemple, le Désir n'est humain que si l'un désire non pas le corps, mais le Désir de l'autre, s'il veut « posséder » ou « assimiler » le Désir pris en tant que Désir, c'est-à-dire s'il veut être « désiré » ou « aimé » ou bien encore: « reconnu » dans sa valeur humaine, dans sa réalité d'individu humain. De même, le Désir qui porte sur un objet naturel n'est humain que dans la mesure où il est « médiatisé » par le Désir d'un autre portant sur le même objet : il est humain de désirer ce que désirent les autres, parce qu'ils le désirent. Ainsi, un objet parfaitement inutile au point de vue biologique (tel qu'une décoration, ou le drapeau de l'ennemi) peut être désiré parce qu'il fait l'objet d'autres désirs. Un tel Désir ne peut être qu'un Désir humain, et la réalité humaine en tant que différente de la réalité animale ne se crée que par l'action qui satisfait de tels Désirs: l'histoire humaine est l'histoire des Désirs désirés.

Mais cette différence — essentielle — mise à part, le Désir humain est analogue au Désir animal. Le Désir humain tend, lui aussi, à se satisfaire par une action négatrice, voire transformatrice et assimilatrice. L'homme se « nourrit » de Désirs comme l'animal se nourrit de choses réelles. Et le Moi humain, réalisé par la satisfaction active de ses Désirs humains, est tout autant fonction de sa « nourriture » que le corps de l'animal l'est de la sienne.

Pour que l'homme soit vraiment humain, pour qu'il diffère essentiellement et réellement de l'animal, il faut que son Désir humain l'emporte effectivement en lui sur son Désir animal. Or, tout Désir est désir d'une valeur. La valeur suprême pour l'animal est sa vie animale. Tous les Désirs de l'animal sont en dernière analyse une fonction du désir qu'il a de conserver sa vie. Le Désir humain doit donc l'emporter sur ce désir de conservation. Autrement dit, l'homme ne « s'avère » humain que s'il risque sa vie (animale) en fonction de son Désir humain. C'est dans et par ce risque que la réalité humaine se crée et se révèle en tant que réalité; c'est dans et par ce risque qu'elle « s'avère », c'est-à-dire se montre, se démontre, se vérifie et fait ses preuves en tant qu'essentiellement différente de la réalité animale, naturelle. Et c'est pourquoi parler de l' « origine » de la Conscience de soi, c'est nécessairement parler du risque de la vie (en vue d'un but essentiellement non-vital).

L'homme « s'avère » humain en risquant sa vie pour satisfaire son Désir humain, c'est-à-dire son Désir qui porte sur un autre Désir. Or, désirer un Désir c'est vouloir se substituer soi-même à la valeur désirée par ce Désir. Car sans cette substitution on désirerait la valeur, l'objet désiré, et non le Désir lui-même. Désirer le Désir d'un autre, c'est donc en dernière analyse désirer que la valeur que je suis ou que je « représente » soit la valeur désirée par cet autre : je veux qu'il « reconnaisse » ma valeur comme sa valeur, je veux qu'il me « reconnaisse » comme une valeur autonome. Autrement dit, tout Désir humain, anthropogène, générateur de la Conscience de soi, de la réalité humaine, est, en fin de compte, fonction du désir de la « reconnaissance ». Et le risque de la vie par lequel « s'avère » la réalité humaine est un risque en fonction d'un tel Désir. Parler de l' « origine » de la Conscience de soi, c'est donc nécessairement parler d'une lutte à mort en vue de la « reconnaissance ».

Sans cette lutte à mort de pur prestige, il n'y aurait jamais eu d'êtres humains sur terre. En effet, l'être humain ne se constitue qu'en fonction d'un Désir portant sur un autre Désir, c'est-à-dire — en fin de compte — d'un désir de reconnaissance. L'être humain ne peut donc se constituer que si deux au moins de ces Désirs s'affrontent. Et puisque chacun des deux êtres doués d'un tel Désir est prêt à aller jusqu'au bout dans la poursuite de sa satisfaction, c'est-à-dire est prêt à risquer sa vie — et mettre, par conséquent, en péril celle de l'autre — afin de se faire « reconnaître » par l'autre, de s'imposer à l'autre en tant que valeur suprême, — leur rencontre ne peut être qu'une lutte à

mort. Et c'est seulement dans et par une telle lutte que la réalité humaine s'engendre, se constitue, se réalise et se révèle à elle-même et aux autres. Elle ne se réalise donc et ne se révèle qu'en tant que réalité « reconnue ».

Cependant, si tous les hommes — ou, plus exactement, tous les êtres en voie de devenir des êtres humains — se comportaient de la même manière, la lutte devrait nécessairement aboutir à la mort de l'un des adversaires, ou des deux à la fois. Il ne serait pas possible que l'un cède à l'autre, qu'il abandonne la lutte avant la mort de l'autre, qu'il « reconnaisse » l'autre au lieu de se faire « reconnaître » par lui. Mais s'il en était ainsi, la réalisation et la révélation de l'être humain seraient impossibles. Ceci est évident pour le cas de la mort des deux adversaires, puisque la réalité humaine — étant essentiellement Désir et action en fonction du Désir — ne peut naître et se maintenir qu'à l'intérieur d'une vie animale. Mais l'impossibilité reste la même dans le cas où l'un seulement des adversaires est tué. Car avec lui disparaît cet autre Désir sur lequel doit porter le Désir, afin d'être un Désir humain. Le survivant, ne pouvant pas être « reconnu » par le mort, ne peut pas se réaliser et se révéler dans son humanité. Pour que l'être humain puisse se réaliser et se révéler en tant que Conscience de soi, il ne suffit donc pas que la réalité humaine naissante soit multiple. Il faut encore que cette multiplicité, cette « société », implique deux comportements humains ou anthropogènes essentiellement différents.

Pour que la réalité humaine puisse se constituer en tant que réalité « reconnue », il faut que les deux adversaires restent en vie après la lutte. Or ceci n'est possible qu'à condition qu'ils se comportent différemment dans cette lutte. Par des actes de liberté irréductibles, voire imprévisibles ou « indéductibles », ils doivent se constituer en tant qu'inégaux dans et par cette lutte même. L'un, sans y être aucunement « prédestiné », doit avoir peur de l'autre, doit céder à l'autre, doit refuser le risque de sa vie en vue de la satisfaction de son désir de « reconnaissance ». Il doit abandonner son désir et satisfaire le désir de l'autre: il doit le « reconnaître » sans être « reconnu » par lui. Or, le « reconnaître » ainsi, c'est le « reconnaître » comme son Maître et se reconnaître et se faire reconnaître comme Esclave du Maître.

Autrement dit, à son état naissant, l'homme n'est jamais homme tout court. Il est toujours, nécessairement et essentiellement, soit Maître, soit Esclave. Si la réalité humaine ne peut s'engendrer qu'en tant que sociale, la société n'est humaine — du moins à son origine — qu'à condition d'impliquer un élément de Maîtrise et un élément de Servitude, des existences « autonomes » et des existences « dépendantes ». Et c'est pourquoi parler de l'origine de la Conscience de soi, c'est nécessairement parler « de l'autonomie et de la dépendance de la Conscience de soi, de la Maîtrise et de la Servitude ».

Si l'être humain ne s'engendre que dans et par la lutte qui aboutit à la relation entre Maître et Esclave, la réalisation et la révélation progressives de cet être ne peuvent, elles aussi, s'effectuer qu'en fonction de cette relation sociale fondamentale. Si l'homme n'est pas autre chose que son devenir, si son être humain dans l'espace est son être dans le temps ou en tant que temps, si la réalité humaine révélée n'est rien d'autre que l'histoire universelle, cette histoire doit être l'histoire de l'interaction entre Maîtrise et Servitude : la « dialectique » historique est la « dialectique » du Maître et de l'Esclave. Mais si l'opposition de la « thèse » et de l' « antithèse » n'a un sens qu'à l'intérieur de la conciliation par la « synthèse », si l'histoire au sens fort du mot a nécessairement un terme final, si l'homme qui devient doit culminer en l'homme devenu, si le Désir doit aboutir à la satisfaction, si la science de l'homme doit avoir la valeur d'une vérité définitivement et universellement valable, — l'interaction du Maître et de l'Esclave doit finalement aboutir à leur « suppression dialectique ». —

Quoi qu'il en soit, la réalité humaine ne peut s'engendrer et se maintenir dans l'existence qu'en tant que réalité « reconnue ». Ce n'est qu'en étant « reconnu » par un autre, par les autres, et — à la limite — par tous les autres, qu'un être humain est réellement humain : tant pour lui-même que pour les autres. Et ce n'est qu'en parlant d'une réalité humaine « reconnue » qu'on peut, en l'appelant humaine, énoncer une vérité au sens propre et fort du terme. Car c'est seulement dans ce cas qu'on peut révéler par son discours une réalité. C'est pourquoi, en parlant de la Conscience de soi, de l'homme conscient de lui-même, il faut dire :]

La Conscience-de-soi existe en et pour soi dans la mesure et par le fait qu'elle existe (en et pour soi) pour une autre Conscience-de-soi; c'est-à-dire qu'elle n'existe qu'en tant qu'entité-reconnue.

.....

Ce concept pur de la reconnaissance, c'est-à-dire du redoublement de la Conscience-de-soi à l'intérieur de son unité, doit être considéré maintenant dans l'aspect sous lequel son évolution apparaît à la Conscience-de-soi. [C'est-à-dire non pas au philosophe qui en parle, mais à l'homme conscient de soi qui reconnaît un autre homme ou se fait reconnaître par lui.]

Cette évolution rendra d'abord manifeste l'aspect de l'inégalité des deux Consciences-de-soi [c'est-à-dire des deux hommes qui s'affrontent en vue de la reconnaissance]. **Ou, en d'autres termes, elle rendra manifeste l'expansion du moyen-terme** [qui est la reconnaissance mutuelle et réciproque] **dans les**

deux points-extrêmes [qui sont les deux qui s'affrontent]; **ceux-ci, pris en tant que points-extrêmes, sont opposés l'un à l'autre et, par conséquent, tels que l'un est uniquement entité-reconnue, et l'autre — uniquement entité-reconnaissante.** [Au prime abord, l'homme qui veut se faire reconnaître par un autre ne veut nullement le reconnaître à son tour. S'il réussit, la reconnaissance ne sera donc pas mutuelle et réciproque : il sera reconnu mais ne reconnaîtra pas celui qui le reconnaît.]

Au prime abord, la Conscience-de-soi est Être-pour-soi simple-ou-indivis; elle est identique-à-elle-même par l'acte-d'exclure d'elle tout ce qui est autre [qu'elle]. **Sa réalité-essentielle et son objet-chosiste absolu sont pour elle : Moi** [Moi isolé de tout et opposé à tout ce qui n'est pas Moi]. **Et, dans cette immédiateté, c'est-à-dire dans cet être-donné** [c'est-à-dire non produit par un processus actif créateur] **de son Être-pour-soi, la Conscience-de-soi est une entité-particulière-et-isolée. Ce qui, pour elle, est autre qu'elle, existe pour elle comme un objet-chosiste privé-de-réalité-essentielle, marque du caractère de l'entité-négative.**

Mais [dans le cas que nous étudions] **l'entité-autre est, elle aussi, une Conscience-de-soi : un individu-humain se présente à un individu-humain. Se présentant ainsi d'une-manière-immédiate, ces individus existent l'un pour l'autre dans le mode-d'être des objets-chosistes vulgaires. Ils sont des formes-concrètes autonomes, des Consciences plongées dans l'être-donné de la vie-animale. Car c'est en tant que vie-animale que s'est déterminé ici l'objet-chosiste existant-comme-un-être-donné. Ils sont des Consciences qui n'ont pas encore accompli, l'une pour l'autre, le mouvement** [dialectique] **de l'abstraction absolue, qui consiste dans l'acte-d'extirper tout être-donné immédiat, et dans le fait de n'être rien d'autre que l'être-donné purement négatif-ou-négateur de la conscience identique-à-elle-même.**

Ou, en d'autres termes, ce sont des entités qui ne se sont pas encore manifestées l'une à l'autre en tant qu'Être-pour-soi pur, c'est-à-dire en tant que Conscience-de-soi. [Lorsque deux « premiers » hommes s'affrontent pour la première fois, l'une ne voit dans l'autre qu'un animal, d'ailleurs dangereux et hostile, qu'il s'agit de détruire, et non pas un être conscient de soi représentant une valeur autonome.] **Chacun de ces deux individus-humains est, certes, subjectivement-certain de soi-même; mais il ne l'est pas de l'autre. Et c'est pourquoi sa propre certitude-subjective de soi n'a pas encore de vérité** [c'est-à-dire qu'elle ne révèle pas encore une réalité; ou en d'autres termes, — une entité objectivement, inter-subjectivement, voire universellement reconnue, donc existante et valable]. **Car la vérité de sa certitude-subjective** [de l'idée qu'il se fait de lui-même, de la valeur qu'il

s'attribue] **n'aurait pu être rien d'autre que le fait que son propre Être-pour-soi se soit manifesté à lui en tant qu'objet-chose autonome ; ou bien, ce qui est la même chose : — que l'objet-chose se soit manifesté à lui en tant que cette certitude-subjective pure de soi-même:** [il faut donc qu'il retrouve dans la réalité extérieure, objective, l'idée intime qu'il se fait de lui-même.] **Mais d'après le concept de la reconnaissance, ceci n'est possible que s'il accomplit pour l'autre (tout comme l'autre l'accomplit pour lui) l'abstraction pure en question de l'Être-pour-soi : chacun l'accomplissant en soi-même d'une part par sa propre activité, et d'autre part par l'activité de l'autre.**

[Le « premier » homme qui rencontre pour la première fois un autre homme s'attribue déjà une réalité et une valeur autonomes, absolues : on peut dire qu'il se croit être homme, qu'il a la « certitude subjective » de l'être. Mais sa certitude n'est pas encore un savoir. La valeur qu'il s'attribue peut être illusoire; l'idée qu'il se fait de lui-même peut être fautive ou folle. Pour que cette idée soit une vérité il faut qu'elle révèle une réalité objective, c'est-à-dire une entité qui vaut et existe non pas seulement pour elle-même, mais encore pour des réalités autres qu'elle. Dans le cas en question, l'homme, pour être vraiment, véritablement « homme », et se savoir tel, doit donc imposer l'idée qu'il se fait de lui-même à d'autres que lui : il doit se faire reconnaître par les autres (dans le cas limite idéal : par tous les autres). Ou bien encore : il doit transformer le monde (naturel et humain) où il n'est pas reconnu, en un monde où cette reconnaissance s'opère. Cette transformation du monde hostile à un projet humain en un monde qui est en accord avec ce projet, s'appelle « action », « activité ». Cette action — essentiellement humaine puisque humanisatrice, anthropogène — commencera par l'acte de s'imposer au « premier » autre qu'on rencontrera. Et puisque cet autre, s'il est (ou plus exactement s'il veut être, et se croit) un être humain, doit en faire autant, la « première » action anthropogène prend nécessairement la forme d'une lutte : d'une lutte à mort entre deux êtres se prétendant des hommes ; d'une lutte de pur prestige menée en vue de la « reconnaissance » par l'adversaire. En effet :]

La manifestation de l'individu-humain pris en tant qu'abstraction pure de l'Être-pour-soi consiste dans le fait de se montrer comme étant la négation pure de son mode-d'être objectif-ou-chose ; ou en d'autres termes de montrer qu'être pour soi, ou être homme, c'est n'être lié à aucune existence déterminée, c'est ne pas être lié à la particularité-isolée universelle de l'existence en-tant-que-telle, c'est ne pas être lié à la vie. Cette manifestation est une activité doublée : activité de l'autre et activité par soi-même. Dans la mesure où cette activité est activité de l'autre, chacun des deux hommes poursuit la mort de l'autre. Mais dans cette activité de l'autre se trouve aussi le deuxième aspect, à

savoir l'activité par soi-même : car l'activité en question implique en elle le risque de la vie propre de celui qui agit. La relation des deux Consciences-de-soi est donc déterminée de telle sorte que celles-ci s'avèrent — chacune pour soi et l'une pour l'autre — par la lutte pour la vie et la mort.

[« S'avèrent », c'est-à-dire font leurs preuves, c'est-à-dire transforment en vérité objective, ou universellement valable et reconnue, la certitude purement subjective que chacune a de sa propre valeur. La vérité est la révélation d'une réalité. Or, la réalité humaine ne se crée, ne se constitue que dans la lutte en vue de la reconnaissance et par le risque de la vie qu'elle implique. La vérité de l'homme, ou la révélation de sa réalité, présuppose donc la lutte à mort. Et c'est pourquoi] **les individus-humains sont obligés d'engager cette lutte. Car ils doivent élever au rang de vérité la certitude-subjective qu'ils ont d'eux-mêmes d'exister pour soi, chacun devant le faire en l'autre et en lui-même. Et c'est uniquement par le risque de la vie que s'avère la liberté, que s'avère le fait que ce n'est pas l'être-donné [non créé par l'action consciente et volontaire], que ce n'est pas le mode-d'être immédiat [naturel, non médiatisé par l'action (négatrice du donné)] dans lequel la Conscience-de-soi se présente [dans le monde donné], que ce n'est pas le fait d'être submergé dans l'extension de la vie-animale qui sont — pour elle — la réalité-essentielle, mais qu'il n'y a au contraire rien en elle qui ne soit pas, pour elle, un élément-constitutif évanouissant. Autrement dit, c'est seulement par le risque de la vie que s'avère le fait que la Conscience-de-soi n'est rien d'autre que pur Être-pour-soi. L'individu-humain qui n'a pas osé-risquer sa vie peut, certes, être reconnu en tant qu'une personne-humaine. Mais il n'a pas atteint la vérité de ce fait d'être-reconnu en tant qu'une Conscience-de-soi autonome. Chacun donc des deux individus-humains doit avoir pour but la mort de l'autre, tout comme il risque sa propre vie. Car l'entité-autre ne vaut pas plus pour lui que lui-même. Sa réalité-essentielle [qui est sa réalité et sa dignité humaines reconnues] se manifeste à lui comme une entité-autre [comme un autre homme, qui ne le reconnaît pas, et qui est donc indépendant de lui]. Il est en dehors de soi [tant que l'autre ne l'a pas « rendu » à lui-même, en le reconnaissant, en lui révélant qu'il l'a reconnu, et en lui montrant ainsi qu'il dépend de lui, qu'il n'est pas absolument autre que lui]. Il doit supprimer son être-en-dehors-de-soi. L'entité-autre [que lui] est ici une Conscience existant-comme-un-être-donné et empêtré [dans le monde naturel] d'une manière-multiple-et-variée. Or, il doit contempler son être-autre comme Être-pour-soi pur, c'est-à-dire comme négativité-négatrice absolue. [C'est dire que l'homme n'est humain que dans la mesure où il veut s'imposer à un autre homme, se faire reconnaître par lui. Au premier abord, tant qu'il n'est pas encore effectivement reconnu par l'autre, c'est cet autre qui est le but de son action, c'est**

de cet autre, c'est de la reconnaissance par cet autre que dépendent sa valeur et sa réalité humaines, c'est dans cet autre que se condense le sens de sa vie. Il est donc « en dehors de soi ». Mais ce sont sa propre valeur et sa propre réalité qui lui importent, et il veut les avoir en lui-même. Il doit donc supprimer son « être-autre ». C'est-à-dire qu'il doit se faire reconnaître par l'autre, avoir en lui-même la certitude d'être reconnu par un autre. Mais pour que cette reconnaissance puisse le satisfaire, il faut qu'il sache que l'autre est un être humain. Or, au prime abord, il ne voit en lui que l'aspect d'un animal. Pour savoir que cet aspect révèle une réalité humaine, il doit voir que l'autre aussi veut se faire reconnaître, et qu'il est prêt lui aussi à risquer, à « nier » sa vie animale dans une lutte pour la reconnaissance de son être-pour-soi humain. Il doit donc « provoquer » l'autre, le forcer à engager une lutte à mort de pur prestige. Et l'ayant fait, pour ne pas être tué lui-même, il est obligé de tuer l'autre. Dans ces conditions, la lutte pour la reconnaissance ne peut donc se terminer que par la mort de l'un des adversaires, — ou les deux à la fois.] **Mais cet acte-de-s'avérer par la mort supprime la vérité** [ou réalité objective révélée] **qui était censée en ressortir ; et, par cela même, il supprime aussi la certitude-subjective de moi-même en-tant-que-telle. Car, de même que la vie-animale est la position naturelle de la Conscience, c'est-à-dire l'autonomie privée de la négativité-négatrice absolue, la mort est la négation naturelle de la Conscience, c'est-à-dire la négation privée de l'autonomie ; la négation donc, qui continue à être privée de la signification exigée de la reconnaissance.** [C'est-à-dire: si les deux adversaires périssent dans la lutte, la « conscience » est supprimée complètement ; car l'homme n'est plus qu'un corps inanimé après sa mort. Et si l'un des adversaires reste en vie mais tue l'autre, il ne peut plus être reconnu par lui; le vaincu mort ne reconnaît pas la victoire du vainqueur. La certitude que le vainqueur a de son être et de sa valeur reste donc purement subjective et n'a pas ainsi de « vérité ».] **Par la mort s'est constituée, il est vrai, la certitude-subjective du fait que les deux ont risqué leurs vies et que chacun l'a méprisée en lui-même et en l'autre. Mais cette certitude ne s'est pas constituée pour ceux qui ont soutenu cette lutte. Par la mort, ils suppriment leur conscience posée dans cette entité étrangère qu'est l'existence naturelle. C'est-à-dire ils se suppriment eux-mêmes.** [Car l'homme n'est réel que dans la mesure où il vit dans un monde naturel. Ce monde lui est, certes, « étranger » ; il doit le « nier », le transformer, le combattre pour s'y réaliser. Mais sans ce monde, en dehors de ce monde, l'homme n'est rien.] **Et ils sont supprimés en tant que points-extrêmes voulant exister pour soi ;** [c'est-à-dire: consciemment, et indépendamment du reste de l'univers.] **Mais par cela même disparaît du jeu des variations l'élément-constitutif essentiel, à savoir l'acte de se décomposer en points-extrêmes de déterminations opposées. Et le moyen-terme s'affaisse en une unité morte, qui est décomposée en points-extrêmes**

morts, seulement existant-comme-des-êtres-donnés, et non opposés [l'un à l'autre dans, par et pour une action au cours de laquelle l'un essaie de « supprimer » l'autre en se « posant » soi-même, et de se poser en supprimant l'autre.] **Et les deux ne se donnent pas réciproquement l'un à l'autre et ne se reçoivent pas en retour l'un de l'autre par la conscience. Au contraire, ils ne font que se libérer mutuellement d'une-manière-indifférente, comme des choses.** [Car le mort n'est plus qu'une chose inconsciente, dont le vivant se détourne avec indifférence, puisqu'il ne peut plus rien en attendre pour soi.] **Leur action meurtrière est la négation abstraite. Ce n'est pas la négation [effectuée] par la conscience, qui supprime de telle façon qu'elle garde et conserve l'entité-supprimée et par cela même survit au fait-d'être-supprimée.** [Cette « suppression » est « dialectique ». « Supprimer dialectiquement » veut dire : supprimer en conservant le supprimé, qui est sublimé dans et par cette suppression conservante ou cette conservation supprimante. L'entité supprimée dialectiquement est annulée dans son aspect contingent (et dénué de sens, « insensé ») d'entité naturelle donnée (« immédiate ») : mais elle est conservée dans ce qu'elle a d'essentiel (et de signifiant, de significatif) ; étant ainsi médiatisée par la négation. elle est sublimée ou élevée à un mode d'être plus « compréhensif » et compréhensible que celui de sa réalité immédiate de pure et simple donnée positive et statique, qui n'est pas le résultat d'une action créatrice, c'est-à-dire négatrice du donné. Il ne sert donc à rien à l'homme de la Lutte de tuer son adversaire. Il doit le supprimer « dialectiquement ». C'est-à-dire qu'il doit lui laisser la vie et la conscience et ne détruire que son autonomie. Il ne doit le supprimer qu'en tant qu'opposé à lui et agissant contre lui. Autrement dit, il doit l'asservir.]

Ce qui se constitue pour la Conscience-de-soi dans cette expérience [de la lutte meurtrière], **c'est le fait que la vie-animale lui est tout aussi essentielle que la pure conscience-de-soi. Dans la Conscience-de-soi immédiate,** [c'est-à-dire dans le « premier » homme qui n'est pas encore « médiatisé » par ce contact avec l'autre que crée la lutte,] **le Moi simple-ou-indivis** [de l'homme isolé] **est l'objet-chosiste absolu. Mais pour nous ou en soi** [c'est-à-dire pour l'auteur et le lecteur de ces lignes, qui voient l'homme tel qu'il s'est constitué définitivement à la fin de l'histoire par l'inter-action sociale accomplie,] **cet objet-chosiste, c'est-à-dire le Moi, est la médiation absolue, et il a pour élément-constitutif essentiel l'autonomie qui se maintient.** [C'est-à-dire : l'homme réel et véritable est le résultat de son inter-action avec les autres ; son Moi et l'idée qu'il se fait de lui-même sont « médiatisés » par la reconnaissance obtenue en fonction de son action. Et sa véritable autonomie est celle qu'il maintient dans la réalité sociale par l'effort de cette action.] **La dissolution de cette unité simple-ou-indivise** [qu'est le Moi isolé] **est le résultat de la première expérience** [que l'homme fait lors de sa « première »

lutte, encore meurtrière]. **Par cette expérience sont posées : une Conscience-de-soi pure** [ou « abstraite », ayant fait « abstraction » de sa vie animale par le risque de la lutte: — le vainqueur], **et une Conscience qui** [étant en fait un cadavre vivant: — le vaincu épargné] **existe non pas purement pour soi, mais encore pour une autre Conscience** [à savoir pour celle du vainqueur] ; **c'est-à-dire : qui existe en tant que Conscience existant-comme-un-être-donné, ou en d'autres termes, en tant que Conscience qui existe dans la forme-concrète de la chosité. Les deux éléments-constitutifs sont essentiels : — étant donné qu'au prime abord ils sont inégaux et opposés l'un à l'autre et que leur réflexion dans l'unité n'a pas encore résulté** [de leur action], **ils existent comme deux formes-concrètes opposées de la Conscience. L'une est la Conscience autonome, pour laquelle c'est l'Être-pour-soi qui est la réalité-essentielle. L'autre est la Conscience dépendante, pour laquelle la réalité-essentielle est la vie-animale, c'est-à-dire l'être-donné pour une entité-autre. Celle-là est le Maître, celle-ci — l'Esclave.** [Cet Esclave est l'adversaire vaincu, qui n'est pas allé jusqu'au bout dans le risque de la vie, qui n'a pas adopté le principe des Maîtres : vaincre ou mourir. Il a accepté la vie accordée par un autre. Il dépend donc de cet autre. Il a préféré l'esclavage à la mort, et c'est pourquoi, en restant en vie, il vit en Esclave.]

Le Maître est la Conscience existant pour soi. Et il est non plus seulement le concept [abstrait] de la Conscience, mais une Conscience [réelle] existant pour soi, qui est médiatisée avec elle-même par une autre Conscience. A savoir, par une Conscience telle qu'il appartient à sa réalité-essentielle d'être synthétisée avec l'être-donné, c'est-à-dire avec la chosité en-tant-que-telle. [Cette « Conscience » est l'Esclave qui, en se solidarissant avec sa vie animale, ne fait qu'un avec le monde naturel des choses. En refusant de risquer sa vie dans une lutte de pur prestige, il ne s'élève pas au-dessus de l'animal. Il se considère donc lui-même comme tel, et c'est comme tel qu'il est considéré par le Maître. Mais l'Esclave, de son côté, reconnaît le Maître dans sa dignité et sa réalité humaines, et il se comporte en conséquence. La « certitude » du Maître est donc non pas purement subjective et « immédiate », mais objectivée et « médiatisée » par la reconnaissance d'un autre, de l'Esclave. Tandis que l'Esclave reste encore un être « immédiat », naturel, « bestial », le Maître — par sa lutte — est déjà humain, « médiatisé ». Et son comportement est par suite également « médiatisé » ou humain, tant vis-à-vis des choses que des autres hommes; ces autres n'étant d'ailleurs pour lui que des Esclaves.] **Le Maître se rapporte aux deux éléments-constitutifs suivants : d'une part à une chose prise en tant que telle, c'est-à-dire à l'objet-chosiste du Désir, et — d'autre part — à la Conscience pour laquelle la chosité est l'entité-essentielle** [c'est-à-dire à l'Esclave, qui par le refus du risque, se solidarise avec les choses dont il dépend. Le Maître, par contre, ne

voit dans ces choses qu'un simple moyen de satisfaire son désir. Et il les détruit en le satisfaisant]. **Etant donné 1° que le Maître, pris en tant que concept de la conscience-de-soi, est le rapport immédiat de l'Être-pour-soi et 2° qu'il existe maintenant** [c'est-à-dire après la victoire remportée sur l'Esclave] **en même temps en tant que médiation, c'est-à-dire en tant qu'un Être-pour-soi qui n'existe pour soi que par une entité-autre**, [puisque le Maître n'est Maître que par le fait d'avoir un Esclave qui le reconnaît comme Maître], **le Maître se rapporte 1° d'une manière-immédiate aux deux** [c'est-à-dire à la chose et à l'Esclave], **et 2° d'une manière-médiatisée à chacun des deux par l'autre. Le Maître se rapporte d'une manière-médiatisée à l'Esclave, à savoir par l'être-donné autonome. Car c'est précisément à cet être-donné que l'Esclave est rattaché. Cet être-donné est sa chaîne, dont il n'a pas pu faire abstraction dans la lutte, où il se révéla — à cause de cela — comme dépendant, comme ayant son autonomie dans la chosité. Le Maître est par contre la puissance qui règne sur cet être-donné. Car il a révélé dans la lutte que cet être-donné ne vaut pour lui que comme une entité-négative. Étant donné que le Maître est la puissance qui règne sur cet être-donné, et que cet être-donné est la puissance qui règne sur l'Autre, [c'est-à-dire sur l'Esclave,] le Maître a — dans ce syllogisme [réel ou actif] — cet Autre sous sa domination. De-même, le Maître se rapporte d'une manière-médiatisée à la chose, à savoir par l'Esclave. Pris comme Conscience-de-soi, en-tant-que-telle, l'Esclave se rapporte lui-aussi à la chose d'une manière-négative-ou-négatrice, et il la supprime [dialectiquement]. Mais — pour lui — la chose est en même temps autonome. A cause de cela, il ne peut pas, par son acte-de-nier, venir à bout de la chose jusqu'à l'anéantissement** [complet de la chose, comme le fait le Maître qui la « consomme »]. **C'est-à-dire, il ne fait que la transformer-par-le-travail** [: il la prépare pour la consommation, mais il ne la consomme pas lui-même]. **Pour le Maître par contre, le rapport immédiat** [à la chose] **se constitue, par cette médiation** [, c'est-à-dire par le travail de l'Esclave qui transforme la chose naturelle, la « matière première », en vue de sa consommation (par le Maître)], **en tant que négation pure de l'objet-chosiste, c'est-à-dire en tant que Jouissance**. [Tout l'effort étant fait par l'Esclave, le Maître n'a plus qu'à jouir de la chose que l'Esclave a préparée pour lui, et de la « nier », de la détruire, en la « consommant ». (Par exemple : il mange un mets tout préparé)]. **Ce qui ne réussissait pas au Désir** [,c'est-à-dire à l'homme isolé d' « avant » la Lutte, qui se trouvait seul à seul avec la Nature et dont les désirs portaient directement sur cette Nature], **réussit au Maître** [, dont les désirs portent sur les choses transformées par l'Esclave]. **Le Maître réussit à venir à bout de la chose et à se satisfaire dans la Jouissance**. [C'est donc uniquement grâce au travail d'un autre (de son Esclave) que le Maître est libre vis-à-vis de la Nature et, par conséquent, satisfait de lui-même. Mais il n'est Maître de l'Esclave que parce qu'il s'est au

préalable libéré de la (et de sa) nature en risquant sa vie dans une lutte de pur prestige, qui — en tant que telle — n'a rien de « naturel ». **Le Désir n'y réussit pas à cause de l'autonomie de la chose. Le Maître par contre, qui a introduit l'Esclave entre la chose et soi-même, ne s'unit par suite qu'à l'aspect de la dépendance de la chose, et il en jouit donc d'une manière pure. Quant à l'aspect de l'auto-nomie de la chose, il le laisse à l'Esclave, qui transforme-la-chose-par-le-travail.**

C'est dans ces deux éléments-constitutifs que se constitue pour le Maître le fait-d'être-reconnu par une autre Conscience. Car cette dernière se pose en ces deux éléments constitutifs comme une entité non-essentielle : elle est non-essentielle d'une part dans l'acte-de-travailler la chose, et d'autre part dans la dépendance où elle se trouve vis-à-vis d'une existence déterminée. Dans les deux cas cette Conscience [servile] ne peut pas devenir maître de l'être-donné et parvenir à la négation absolue. En ceci est donc donné cet élément-constitutif de l'acte-de-reconnaître qui consiste dans le fait que l'autre Conscience se supprime elle-même en tant qu'Être-pour-soi et fait ainsi elle-même ce que l'autre Conscience fait envers elle. [C'est-à-dire : ce n'est pas seulement le Maître qui voit en l'Autre son Esclave; cet Autre se considère soi-même comme tel.] **L'autre élément-constitutif de l'acte-de-reconnaître est également impliqué dans le rapport considéré; cet autre élément est le fait que cette activité de la deuxième Conscience [c'est-à-dire de la Conscience servile] est l'activité propre de la première Conscience [c'est-à-dire de celle du Maître]. Car tout ce que fait l'Esclave est, à proprement parler, une activité du Maître. [Puisque l'Esclave ne travaille que pour le Maître, que pour satisfaire les désirs du Maître et non pas les siens propres, c'est le désir du Maître qui agit dans et par l'Esclave.] Pour le Maître, l'Être-pour-soi est seul à être la réalité-essentielle. Il est la puissance négative-ou-négatrice pure, pour laquelle la chose n'est rien; et il est par conséquent, dans ce rapport de Maître et Esclave, l'activité essentielle pure. L'Esclave, par contre, est non pas activité pure, mais activité non-essentielle. Or, pour qu'il y ait une reconnaissance authentique, il aurait dû y avoir encore le troisième élément-constitutif, qui consiste en ceci que le Maître fasse aussi envers soi-même ce qu'il fait envers l'autre et que l'Esclave fasse aussi envers l'Autre ce qu'il fait envers soi-même. C'est donc une reconnaissance inégale et unilatérale qui a pris naissance par ce rapport de Maître et Esclave. [Car si le Maître traite l'Autre en Esclave, il ne se comporte pas lui-même en Esclave; et si l'Esclave traite l'Autre en Maître, il ne se comporte pas lui-même en Maître. L'Esclave ne risque pas sa vie, et le Maître est oisif.**

Le rapport entre Maître et Esclave n'est donc pas une reconnaissance proprement dite. Pour le voir, analysons le rapport du point de vue du Maître. Le Maître n'est pas seul à se considérer comme Maître. L'Esclave le considère aussi comme tel. Il est donc reconnu dans sa réalité et sa dignité humaines. Mais cette reconnaissance est unilatérale, car il ne reconnaît pas à son tour la réalité et la dignité humaines de l'Esclave. Il est donc reconnu par quelqu'un qu'il ne reconnaît pas. Et c'est là l'insuffisance — et le tragique — de sa situation. Le Maître a lutté et risqué sa vie pour la reconnaissance, mais il n'a obtenu qu'une reconnaissance sans valeur pour lui. Car il ne peut être satisfait que par la reconnaissance de la part de celui qu'il reconnaît être digne de le reconnaître. L'attitude de Maître est donc une impasse existentielle. D'une part, le Maître n'est Maître que parce que son Désir a porté non pas sur une chose, mais sur un autre désir, ayant ainsi été un désir de reconnaissance. D'autre part, étant par suite devenu Maître, c'est en tant que Maître qu'il doit désirer être reconnu; et il ne peut être reconnu comme tel qu'en faisant de l'Autre son Esclave. Mais l'Esclave est pour lui un animal ou une chose. Il est donc « reconnu » par une chose. Ainsi, son Désir porte en fin de compte sur une chose, et non — comme il semblait au début — sur un Désir (humain). Le Maître a donc fait fausse route. Après la lutte qui a fait de lui un Maître, il n'est pas ce qu'il a voulu être en engageant cette lutte: un homme reconnu par un autre homme. Donc : si l'homme ne peut être satisfait que par la reconnaissance, l'homme qui se comporte en Maître ne le sera jamais. Et puisque — au début — l'homme est soit Maître, soit Esclave, l'homme satisfait sera nécessairement Esclave; ou plus exactement, celui qui a été Esclave, qui a passé par l'Esclavage, qui a « supprimé dialectiquement » sa servitude. — En effet:]

Ainsi, la Conscience non-essentielle [ou servile] est — pour le Maître — l'objet-chosiste qui constitue la vérité [ou réalité révélée] de la certitude-subjective qu'il a de soi-même, [puisqu'il ne peut se « savoir » être Maître qu'en se faisant reconnaître comme tel par l'Esclave]. Mais il est évident que cet objet-chosiste ne correspond pas à son concept. Car là où le Maître s'est accompli, il s'est constitué pour lui tout autre chose qu'une Conscience autonome, [puisqu'il est en présence d'un Esclave]; Ce n'est pas une telle Conscience autonome, mais bien au contraire une Conscience dépendante, qui existe pour lui. Il n'est donc pas subjectivement certain de l'Être-pour-soi comme d'une vérité [ou d'une réalité objective révélée]. Sa vérité est bien au contraire la Conscience non-essentielle; et l'activité non-essentielle de cette dernière. [C'est-à-dire : la « vérité » du Maître est l'Esclave ; et son Travail. En effet, les autres ne reconnaissent le Maître en tant que Maître que parce qu'il a un Esclave; et la vie de Maître consiste dans le fait de consommer les produits du Travail servile, de vivre de et par ce Travail.]

Par suite, la vérité de la Conscience autonome est la Conscience servile. Cette dernière apparaît, il est vrai, d'abord comme existant en dehors de soi et non pas comme étant la vérité de la Conscience-de-soi, [puisque l'Esclave reconnaît la dignité humaine non pas en soi, mais dans le Maître, dont il dépend dans son existence même]. Mais de même que la Maîtrise a montré que sa réalité-essentielle est l'image-renversée-et-fauscée de ce qu'elle veut être, la Servitude elle aussi — on peut le supposer — deviendra, dans son accomplissement, le contraire de ce qu'elle est d'une-manière-immédiate. En tant que Conscience *refoulée* en elle-même, la Servitude va pénétrer à l'intérieur d'elle-même et se renverser-et-se-fausser de façon à devenir autonomie véritable.

[L'homme intégral, absolument libre, définitivement et complètement satisfait par ce qu'il est, l'homme qui se parfait et s'achève dans et par cette satisfaction, sera l'Esclave qui a « supprimé » sa servitude. Si la Maîtrise oisive est une impasse, la Servitude laborieuse est au contraire la source de tout progrès humain, social, historique. L'Histoire est l'histoire de l'Esclave travailleur. Et pour le voir, il suffit de considérer le rapport entre Maître et Esclave (c'est-à-dire le premier résultat du « premier » contact humain, social, historique) non plus du point de vue du Maître, mais de celui de l'Esclave.]

Nous avons vu seulement ce que la Servitude est dans la relation de la Maîtrise. Mais la Servitude est, elle aussi, Conscience-de-soi. Il faut donc considérer maintenant ce qu'elle est, étant ceci en et pour elle-même. Au prime abord, c'est le Maître qui est, pour la Servitude, la réalité-essentielle. La Conscience autonome existant pour soi est donc, pour elle, la vérité [ou une réalité révélée], qui cependant, pour elle, n'existe pas encore en elle. [L'Esclave se subordonne au Maître. Il estime, il reconnaît donc la valeur et la réalité de l'« autonomie », de la liberté humaine. Seulement, il ne la trouve pas réalisée en lui-même. Il ne la trouve que dans l'Autre. Et c'est là son avantage. Le Maître ne pouvant pas reconnaître l'Autre qui le reconnaît, se trouve dans une impasse. L'Esclave par contre reconnaît dès le début l'Autre (le Maître). Il lui suffira donc de s'imposer à lui, de se faire reconnaître par lui, pour que s'établisse la reconnaissance mutuelle et réciproque, qui seule peut réaliser et satisfaire l'homme pleinement et définitivement. Certes, pour qu'il en soit ainsi l'Esclave doit cesser d'être Esclave : il doit se transcender, se « supprimer » en tant qu'Esclave. Mais si le Maître n'a aucun désir — et donc aucune possibilité — de se « supprimer » en tant que Maître (puisque ceci signifierait pour lui devenir Esclave), l'Esclave a tout intérêt de cesser d'être Esclave. D'ailleurs, l'expérience de cette même lutte qui a fait de lui un Esclave le prédispose à cet acte d'auto-suppression, de négation de soi, de son Moi donné qui est un Moi servile. Certes, au prime abord, l'Esclave qui se solidarise avec son Moi donné (servile) n'a pas en soi cette « négativité ». Il ne la voit que dans le Maître, qui

a réalisé la « négativité-négatrice » pure en risquant sa vie dans la lutte pour la reconnaissance.] **Cependant, en fait, c'est en elle-même que la Servitude a cette vérité** [ou réalité révélée] **de la négativité-négatrice pure et de l'Être-pour-soi. Car elle a fait en elle-même l'expérience de cette réalité-essentielle. A savoir, cette Conscience servile a eu peur non pas pour ceci ou cela, non pas pendant tel ou tel autre moment, mais pour sa** [propre] **réalité-essentielle tout entière. Car elle a éprouvé l'angoisse de la mort, du Maître absolu. Dans cette angoisse, la Conscience servile a été intérieurement dissoute; elle a entièrement frémi en elle-même, et tout ce-qui-est-fixe-et-stable a tremblé en elle. Or, ce mouvement** [dialectique] **universel pur, cette liquéfaction absolue de tout maintien-stable, est la réalité-essentielle simple-ou-indivise de la Conscience-de-soi, la négativité-négatrice absolue, l'Être-pour-soi pur. Cet Être-pour-soi existe ainsi en cette Conscience servile.** [Le Maître est figé dans sa Maîtrise. Il ne peut pas se dépasser, changer, progresser. Il doit vaincre — et devenir Maître ou se maintenir en tant que tel — ou mourir. On peut le tuer; on ne peut pas le trans-former, l'éduquer. Il a risqué sa vie pour être Maître. La Maîtrise est donc pour lui la valeur donnée suprême qu'il ne peut pas dépasser. L'Esclave par contre n'a pas voulu être Esclave. Il l'est devenu parce qu'il n'a pas voulu risquer sa vie pour être Maître. Dans l'angoisse mortelle, il a compris (sans s'en rendre compte) qu'une condition donnée, fixe et stable, serait-ce celle du Maître, ne peut pas épuiser l'existence humaine. Il a « compris » la « vanité » des conditions données de l'existence. Il n'a pas voulu se solidariser avec la condition de Maître, et il ne se solidarise pas non plus avec sa condition d'Esclave. Il n'y a rien de fixe en lui. Il est prêt au changement; dans son être même il est changement, transcendance, trans-formation, « éducation »; il est devenir historique dès son origine, dans son essence, dans son existence même. D'une part, il ne se solidarise pas avec ce qu'il est; il veut se transcender par négation de son état donné. D'autre part, il a un idéal positif à atteindre: l'idéal de l'autonomie, de l'Être-pour-soi, qu'il trouve, à l'origine même de sa servitude, incarné dans le Maître.] **Cet élément-constitutif de l'Être-pour-soi existe aussi pour la Conscience servile. Car dans le Maître, l'Être-pour-soi est, pour elle, son objet-chosiste.** [Un objet qu'elle sait être extérieur, opposé à elle, et qu'elle tend à s'approprier. L'Esclave sait ce que, c'est d'être libre. Il sait aussi qu'il ne l'est pas, et qu'il veut le devenir. Et si l'expérience de la Lutte et de son résultat prédispose l'Esclave à la transcendance, au progrès, à l'Histoire, sa vie d'Esclave travaillant au service du Maître réalise cette prédisposition.] **De plus, la Conscience servile n'est pas seulement cette dissolution universelle** [de tout ce qui est fixe, stable et donné], **prise en-tant-que-telle : dans le service du Maître, elle accomplit cette dissolution** *d'une-manière-objectivement-réelle,* [c'est-à-dire concrète]. **Dans le service,** [dans le travail forcé exécuté au service d'un autre (du Maître)] **la Conscience servile supprime**

[dialectiquement] **son attachement à l'existence naturelle dans tous les éléments-constitutifs particuliers-et-isolés; et elle élimine-par-le-travail cette existence.** [Le Maître force l'Esclave à travailler. Et en travaillant, l'Esclave devient maître de la Nature. Or, il n'est devenu l'Esclave du Maître que parce que — au prime abord — il était esclave de la Nature, en se solidarissant avec elle et en se subordonnant à ses lois par l'acceptation de l'instinct de conservation. En devenant par le travail maître de la Nature, l'Esclave se libère donc de sa propre nature, de son propre instinct qui le liait à la Nature et qui faisait de lui l'Esclave du Maître. En libérant l'Esclave de la Nature, le travail le libère donc aussi de lui-même, de sa nature d'Esclave : il le libère du Maître. Dans le Monde naturel, donné, brut, l'Esclave est esclave du Maître. Dans le monde technique, transformé par son travail, il règne — ou, du moins, régnera un jour — en Maître absolu. Et cette Maîtrise qui naît du travail, de la transformation progressive du Monde donné et de l'homme donné dans ce Monde, sera tout autre chose que la Maîtrise « immédiate » du Maître. L'avenir et l'Histoire appartiennent donc non pas au Maître guerrier, qui ou bien meurt ou bien se maintient indéfiniment dans l'identité avec soi-même, mais à l'Esclave travailleur. Celui-ci, en transformant le Monde donné par son travail, transcende le donné et ce qui est déterminé en lui-même par ce donné; il se dépasse donc, en dépassant aussi le Maître qui est lié au donné qu'il laisse — ne travaillant pas — intact. Si l'angoisse de la mort incarnée pour l'Esclave dans la personne du Maître guerrier est la condition *sine qua non* du progrès historique, c'est uniquement le travail de l'Esclave qui le réalise et le parfait.]

Cependant, le sentiment de la puissance absolue que l'Esclave a éprouvé en-tant-que-tel dans la lutte et qu'il éprouve aussi dans les particularités du service [du Maître qu'il craint], **n'est encore que la dissolution effectuée en soi.** [Sans ce sentiment de la puissance, c'est-à-dire sans l'angoisse, sans la terreur inspirée par le Maître, l'homme ne serait jamais Esclave et ne pourrait, par conséquent, jamais atteindre la perfection finale. Mais cette condition « en soi », c'est-à-dire objectivement réelle et nécessaire, ne suffit pas. La perfection (qui est toujours consciente d'elle-même) ne peut être atteinte que dans et par le travail. Car ce n'est que dans et par le travail que l'homme finit par prendre conscience de la signification, de la valeur et de la nécessité de l'expérience qu'il fait en craignant le pouvoir absolu, incarné pour lui dans le Maître. Ce n'est qu'après avoir travaillé pour le Maître qu'il comprend la nécessité de la lutte entre Maître et Esclave et la valeur du risque et de l'angoisse qu'elle implique.] **Ainsi, quoique l'angoisse inspirée par le Maître soit le début de la sagesse, on peut dire seulement que dans cette angoisse la Conscience existe pour elle-même; mais elle n'y est pas encore l'Être-pour-soi.** [Dans l'angoisse mortelle, l'homme prend conscience de sa réalité, de la valeur qu'a pour lui le simple fait de vivre; et c'est seulement ainsi qu'il se rend compte du « sérieux » de l'existence.]

Mais il n'y prend pas encore conscience de son autonomie, de la valeur et du « sérieux » de sa liberté, de sa dignité humaine.] **Mais par le travail la Conscience vient à elle-même. Il semblait, il est vrai, que c'est l'aspect du rapport non-essentiel à la chose qui échouait à la Conscience servante** [dans le travail, c'est-à-dire] **dans l'élément-constitutif qui, en elle, correspond au Désir dans la conscience du Maître; cela semblait parce que, dans cet élément, la chose conserve son indépendance.** [Il semblait que, dans et par le travail, l'Esclave est asservi à la Nature, à la chose, à la « matière première », tandis que le Maître, qui se contente de consommer la chose préparée par l'Esclave et d'en jouir, est parfaitement libre vis-à-vis d'elle. Mais en fait il n'en est rien. Certes,] **le Désir** [du Maître] **s'est réservé le pur acte-de-nier l'objet** [en le consommant], **et il s'est réservé — par cela même — le sentiment-de-soi-et-de-sa-dignité non-mélangé** [éprouvé dans la jouissance]. **Mais pour la même raison cette satisfaction n'est elle-même qu'un évanouissement; car il lui manque l'aspect objectif-ou-chosiste, c'est-à-dire le maintien-stable.** [Le Maître, qui ne travaille pas, ne produit rien de stable en dehors de soi. Il détruit seulement les produits du travail de l'Esclave. Sa jouissance et sa satisfaction restent ainsi purement subjectives : elles n'intéressent que lui et ne peuvent donc être reconnues que par lui; elles n'ont pas de « vérité », de réalité objective révélée à tous. Aussi, cette « consommation », cette jouissance oisive de Maître, qui résulte de la satisfaction « immédiate » du désir, peut tout au plus procurer quelque plaisir à l'homme; elle ne peut jamais lui donner la satisfaction complète et définitive.] **Le travail est par contre un Désir refoulé, un évanouissement arrêté; ou en d'autres termes, il forme-et-éduque.** [Le travail trans-forme le Monde et civilise, éduque l'Homme. L'homme qui veut — ou doit — travailler, doit refouler son instinct qui le pousse à « consommer » « immédiatement » l'objet « brut ». Et l'Esclave ne peut travailler pour le Maître, c'est-à-dire pour un autre que lui, qu'en refoulant ses propres désirs. Il se transcende donc en travaillant; ou si l'on préfère, il s'éduque, il « cultive », il « sublime » ses instincts en les refoulant. D'autre part, il ne détruit pas la chose telle qu'elle est donnée. Il diffère la destruction de la chose en la trans-formant d'abord par le travail; il la prépare pour la consommation; c'est-à-dire — il la « forme ». Dans le travail, il trans-forme les choses et se transforme en même temps lui-même : il forme les choses et le Monde en se transformant, en s'éduquant soi-même; et il s'éduque, il se forme, en transformant des choses et le Monde. Ainsi,] **le rapport négatif-ou-négateur avec l'objet-chosiste se constitue en une forme de cet objet et en une entité-permanente, précisément parce que, pour le travailleur, l'objet-chosiste a une autonomie. En même temps, ce moyen-terme négatif-ou-négateur, c'est-à-dire l'activité formatrice** [du travail], **est la particularité-isolée ou l'Être-pour-soi pur de la Conscience. Et cet Être-pour-soi pénètre maintenant, par le travail, dans ce qui est en dehors de la Conscience, dans l'élément de la permanence. La**

Conscience travaillante parvient donc par là à une telle contemplation de l'être-donné autonome, qu'elle s'y contemple elle-même. [Le produit du travail est l'œuvre du travailleur. C'est la réalisation de son projet, de son idée : c'est donc lui qui s'est réalisé dans et par ce produit, et il se contemple par conséquent soi-même en le contemplant. Or, ce produit artificiel est en même temps tout aussi « autonome », tout aussi objectif, tout aussi indépendant de l'homme que la chose naturelle. C'est donc par le travail, et par le travail seulement, que l'homme se réalise objectivement en tant qu'homme. Ce n'est qu'après avoir produit un objet artificiel que l'homme est lui-même réellement et objectivement plus et autre chose qu'un être naturel; et c'est seulement dans ce produit réel et objectif qu'il prend vraiment conscience de sa réalité humaine subjective. C'est donc par le travail que l'homme est un être sur-naturel réel et conscient de sa réalité; en travaillant, il est Esprit « incarné », il est « Monde » historique, il est Histoire « objectivée ».

C'est donc le travail qui « forme-ou-éduque » l'homme à partir de l'animal. L'homme « formé-ou-éduqué », l'homme achevé et satisfait par son achèvement, est donc nécessairement non pas Maître, mais Esclave; ou du moins, celui qui a passé par la Servitude. Or il n'y a pas d'Esclave sans Maître. Le Maître est donc le catalyseur du processus historique, anthropogène. Lui-même ne participe pas activement à ce processus; mais sans lui, sans sa présence, ce processus ne serait pas possible. Car si l'histoire de l'homme est l'histoire de son travail et ce travail n'est historique, social, humain qu'à condition de s'effectuer contre l'instinct ou l'« intérêt immédiat » du travailleur, le travail doit s'effectuer au service d'un autre, et il doit être un travail forcé, stimulé par l'angoisse de la mort. C'est ce travail, et ce travail seulement, qui libère, c'est-à-dire humanise, l'homme (l'Esclave). D'une part, ce travail crée un Monde réel objectif, qui est un Monde non-naturel, un Monde culturel, historique, humain. Et c'est dans ce Monde seulement que l'homme vit une vie essentiellement différente de celle que vit l'animal (et l'homme « primitif ») au sein de la Nature. D'autre part, ce travail affranchit l'Esclave de l'angoisse qui le liait à la Nature donnée et à sa propre nature innée d'animal. C'est par le travail effectué dans l'angoisse au service du Maître que l'Esclave se libère de l'angoisse qui l'asservissait au Maître.]

Or, l'acte-de-former [la chose par le travail] n'a pas seulement cette signification positive qui consiste dans le fait que la Conscience servante, prise en tant que pur Être-pour-soi, s'y constitue pour elle-même en une entité-existant-comme-un-être-donné, [c'est-à dire le travail est autre chose encore que l'action par laquelle l'homme crée un Monde technique essentiellement humain, qui est tout aussi réel que le Monde naturel où vit l'animal]. **L'acte-de-former [la chose par le travail] a encore une signification négative-ou-négatrice dirigée contre le premier élément-constitutif de la Conscience servante, à savoir contre l'angoisse. Car dans la formation de la chose, la négativité-**

négatrice propre de la Conscience, c'est-à-dire son Être-pour-soi, ne se constitue pour elle en objet-chosiste [ou en Monde] que par le fait qu'elle supprime [dialectiquement] la forme opposée existant-comme-un-être-donné [naturel]. Or, cette entité-négative objective-ou-chosiste est précisément la réalité-essentielle étrangère devant laquelle la Conscience servante a tremblé. Maintenant, par contre, [dans et par le travail] cette Conscience détruit cette entité-négative étrangère. Elle se pose elle-même en tant qu'une telle entité-négative dans l'élément du maintien-stable ; et elle se constitue par là pour elle-même, elle devient une entité-existant-pour-soi. Dans le Maître, l'Être-pour-soi est, pour la Conscience servile, un autre Être-pour-soi; ou bien encore, l'Être-pour-soi y existe uniquement pour elle. Dans l'angoisse, l'Être-pour-soi existe [déjà] en elle-même. Mais dans la formation [par le travail] l'Être-pour-soi se constitue pour elle en tant que sien propre, et elle parvient à la conscience du fait qu'elle existe elle-même en et pour soi. La forme [l'idée-projet conçu par la Conscience], par le fait d'être posée-en-dehors [de la Conscience, d'être insérée — par le travail — dans la réalité objective du Monde], ne devient pas, pour la Conscience [travaillante], une entité-autre qu'elle. Car c'est précisément cette forme qui est son Être-pour-soi pur; et, dans cette forme, cet Être-pour-soi se constitue pour elle en vérité [ou en réalité objective révélée, consciente. L'homme qui travaille reconnaît dans le Monde effectivement transformé par son travail sa propre œuvre: il s'y reconnaît soi-même; il y voit sa propre réalité humaine; il y découvre et il révèle aux autres la réalité objective de son humanité, de l'idée d'abord abstraite et purement subjective qu'il se fait de lui-même.] Par cet acte-de-se-retrouver soi-même par soi-même, la Conscience [travaillante] devient donc sens-ou-volonté propre; et elle le devient précisément dans le travail, où elle ne semblait être que sens-ou-volonté étranger.

[L'homme n'atteint son autonomie véritable, sa liberté authentique, qu'après avoir passé par la Servitude, qu'après avoir surmonté l'angoisse de la mort par le travail effectué au service d'un autre (qui, pour lui, incarne cette angoisse). Le travail libérateur est donc nécessairement, au prime abord, le travail forcé d'un Esclave qui sert un Maître tout-puissant, détenteur de tout pouvoir réel.]

Pour cette réflexion [de la Conscience en elle-même] sont également nécessaires les deux éléments-constitutifs [suivants : premièrement celui] de l'angoisse, et [deuxièmement celui] du service en-tant-que-tel, ainsi que de la formation-éducatrice [par le travail]. Et, en même temps, les deux sont nécessaires d'une manière universelle. [D'une part,] sans la discipline du service et de l'obéissance, l'angoisse s'arrête dans le domaine-du-formel et ne se propage pas dans la réalité-objective consciente de l'existence. [Il ne suffit pas d'avoir eu peur, même d'avoir eu peur en se rendant compte du fait qu'on a eu peur de la mort. Il faut vivre en fonction de l'angoisse. Or, vivre ainsi,

c'est servir quelqu'un qu'on craint, quelqu'un qui inspire ou incarne l'angoisse; c'est servir un Maître (réel, c'est-à-dire humain, ou le Maître « sublimé », — Dieu). Et servir un Maître, — c'est obéir à ses lois. Sans ce service, l'angoisse ne pourra pas transformer l'existence; et l'existence ne pourra donc jamais dépasser son état initial angoissé. C'est en servant un autre, c'est en s'extériorisant, c'est en se solidarissant avec les autres qu'on s'affranchit de la terreur asservissante qu'inspire l'idée de la mort. D'autre part,] **sans la formation-éducatrice [par le travail], l'angoisse reste interne-ou-intime et muette, et la Conscience ne se constitue pas pour elle-même.** [Sans le travail qui transforme le Monde objectif réel, l'homme ne peut pas se transformer réellement soi-même. S'il change, son changement reste « intime », purement subjectif, révélé à lui seul, « muet », ne se communiquant pas aux autres. Et ce changement « interne » le met en désaccord avec le Monde qui n'a pas changé, et avec les autres, qui se solidarisent avec ce Monde non changé. Ce changement transforme donc l'homme en fou ou en criminel, qui sont tôt ou tard anéantis par la réalité objective naturelle et sociale. Seul le travail, en mettant finalement le Monde objectif en accord avec l'idée subjective qui le dépasse au prime abord, annule l'élément de folie et de crime qui affecte l'attitude de tout homme qui — poussé par l'angoisse — essaie de dépasser le Monde donné dont il a peur, où il se sent angoissé et où, par conséquent, il ne saurait être satisfait.]

Mais si la Conscience forme [la chose par le travail] sans avoir éprouvé l'angoisse primordiale absolue, elle n'est que sens-ou-volonté propres vains-ou-vaniteux. Car la forme ou la négativité-négatrice de cette Conscience n'est pas la négativité-négatrice *en soi*. Et par conséquent, son acte-de-former ne peut pas lui donner la conscience de soi comme de ce qui est la réalité-essentielle. Si la Conscience a enduré non pas l'angoisse absolue, mais seulement quelque peur, la réalité-essentielle négative-ou-négatrice est restée pour elle une entité-extérieure, et sa [propre] substance n'est pas contaminée dans toute son étendue par cette réalité-essentielle. Tous les remplissements-ou-accomplissements de la conscience naturelle de cette Conscience n'étant pas devenus vacillants, cette Conscience appartient encore — *en soi* — à l'être-donné déterminé. Le sens-ou-volonté propre [*der eigene Sinn*] est alors caprice-opiniâtre [*Eigensinn*] : une liberté qui séjourne encore à l'intérieur de la Servitude. La forme purecette Conscience, en réalité-essentielle. De même, considérée en tant qu'étendue sur les entités-particulières-et-isolées, cette forme n'est pas [imposée au donné par ce travail] ne peut pas se constituer, pour [une] formation-éducatrice universelle ; elle n'est pas Concept absolu. Cette forme est au contraire une habileté qui ne domine que certaines-choses, et non pas la puissance universelle et l'ensemble de la réalité-essentielle objective-ou-chosiste.

[L'homme qui n'a pas éprouvé l'angoisse de la mort ne sait pas que le Monde naturel donné lui est hostile, qu'il tend à le tuer, à l'anéantir, qu'il est essentiellement inapte à le satisfaire réellement. Cet homme reste donc au fond solidaire avec le Monde donné. Il voudra tout au plus le « réformer », c'est-à-dire en changer les détails, faire des transformations particulières sans modifier ses caractères essentiels. Cet homme agira en réformiste « habile », voire en conformiste, mais jamais en révolutionnaire véritable. Or, le Monde donné où il vit appartient au Maître (humain ou divin), et dans ce Monde il est nécessairement Esclave. Ce n'est donc pas la réforme, mais la suppression « dialectique », voire révolutionnaire du Monde qui peut le libérer, et — par suite — le satisfaire. Or, cette transformation révolutionnaire du Monde présuppose la « négation », la non-acceptation du Monde donné dans son ensemble. Et l'origine de cette négation absolue ne peut être que la terreur absolue inspirée par le Monde donné, ou plus exactement par ce — ou celui — qui domine ce Monde, par le Maître de ce Monde. Or, le Maître qui engendre (involontairement) le désir de la négation révolutionnaire, est le Maître de l'Esclave. L'homme ne peut donc se libérer du Monde donné qui ne le satisfait pas que si ce Monde, dans sa totalité, appartient en propre à un Maître (réel ou « sublimé »). Or, tant que le Maître vit, il est lui-même toujours asservi au Monde dont il est le Maître. Puisque le Maître ne transcende le Monde donné que dans et par le risque de sa vie, c'est uniquement sa mort qui « réalise » sa liberté. Tant qu'il vit, il n'atteint donc jamais la liberté qui l'élèverait au-dessus du Monde donné. Le Maître ne peut jamais se détacher du Monde où il vit, et si ce Monde périt, il périt avec lui. Seul l'Esclave peut transcender le Monde donné (asservi au Maître) et ne pas périr. Seul l'Esclave peut transformer le Monde qui le forme et le fixe dans la servitude, et créer un Monde formé par lui où il sera libre. Et l'Esclave n'y parvient que par le travail forcé et angoissé effectué au service du Maître. Certes, ce travail à lui seul ne le libère pas. Mais en transformant le Monde par ce travail, l'Esclave se transforme lui-même et crée ainsi les conditions objectives nouvelles, qui lui permettent de reprendre la Lutte libératrice pour la reconnaissance qu'il a au prime abord refusée par crainte de la mort. Et c'est ainsi qu'en fin de compte tout travail servile réalise non pas la volonté du Maître, mais celle — inconsciente d'abord — de l'Esclave, qui — finalement — réussit là, où le Maître — nécessairement — échoue. C'est donc bien la Conscience d'abord dépendante, servante et servile qui réalise et révèle en fin de compte l'idéal de la Conscience-de-soi autonome, et qui est ainsi sa « vérité ».]

Liens :

[Misère de la morale \(Phénoménologie de l'Esprit\)](http://jeanzin.fr/index.php?2006/05/20/46-misere-de-la-morale)

<http://jeanzin.fr/index.php?2006/05/20/46-misere-de-la-morale>

[Les aventures de la dialectique \(Phénoménologie de l'Esprit\)](http://jeanzin.fr/index.php?2006/06/11/48-les-aventures-de-la-dialectique)

<http://jeanzin.fr/index.php?2006/06/11/48-les-aventures-de-la-dialectique>

[Philosophie du Droit \(Hegel, Kojève, Marx\)](http://jeanzin.fr/ecorevo/philo/pretapen/droits.htm)

<http://jeanzin.fr/ecorevo/philo/pretapen/droits.htm>

[Le dogmatisme scientifique \(Kojève\)](http://jeanzin.fr/ecorevo/philo/pretapen/kojeve.htm)

<http://jeanzin.fr/ecorevo/philo/pretapen/kojeve.htm>

[L'histoire après l'histoire \(Hegel 200 ans après\)](http://jeanzin.fr/index.php?2007/03/14/80-l-histoire-apres-l-histoire-hegel-200-ans-apres)

<http://jeanzin.fr/index.php?2007/03/14/80-l-histoire-apres-l-histoire-hegel-200-ans-apres>

[Bréviaire hégélien](http://jeanzin.fr/ecorevo/philo/hegel/)

<http://jeanzin.fr/ecorevo/philo/hegel/>